

# W-FENEEO

MAGAZINE

## DEUS

SAMIAM

HYPNOSE

TRUCKKS

LA FÉLINE

UNSWABBED

FOREST POOKY

ROLO TOMASSI

TREPONEM PAL

FLEUVES NOIRS

PAMPLEMOUSSE

BLACK SEA DAHU

MONOLITHE NOIR

VULGAIRES MACHINS

DEATH CAB FOR CUTIE



0423



# ÉDITO

Dans un monde où l'accès à l'information est plus facile que jamais, les magazines et ceux traitant de musique comme le nôtre doivent se démarquer pour continuer à attirer les lecteurs. Proposer plus de contenu de qualité, divers et varié, sur le fond comme la forme, tout en essayant de ne point trop gaver le lecteur, qui lui n'a pas forcément le temps aussi de tout lire. Notre précédent numéro, qui mettait à l'honneur nos 25 ans, a battu le record de pages... Comme disait notre Gui de Champi à la sortie de ce numéro très spécial, un peu à la manière de Thierry Roland après la victoire des Bleus à la coupe du monde de foot en 98 : « Je crois qu'après avoir lancé ça, on peut splitter tranquille ! Enfin, le plus tard possible... Quel pied ! Ah, quel pied ! »

Alors, comment arriver à ce but, tout en se facilitant la tâche ? Passés les inévitables conseils de marketeux comme «Produisez du contenu de qualité», «Utiliser les réseaux sociaux», «Faites de la pub en ligne», «Organisez des événements», «Faites des partenariats» ou encore «Offrez des abonnements en ligne», il y a une solution qui m'a été proposée via un article récent que j'ai lu pour gagner du temps : «Utilisez ChatGPT !» Chat quoi ? ChatGPT, un modèle de langage développé par OpenAI qui peut offrir de nombreux avantages pour les chroniqueurs de disques dont le principal, est le gain de temps. Une intelligence artificielle qui leur permet d'écrire des critiques plus détaillées et informatives en

un temps record. Le modèle est capable de générer du contenu en utilisant les informations données par l'utilisateur, permettant ainsi aux chroniqueurs de se concentrer sur l'analyse et l'interprétation de l'album plutôt que sur la rédaction elle-même. En outre, Chat GPT peut également aider à identifier les tendances et les similitudes entre différents albums, permettant ainsi aux chroniqueurs de faire des comparaisons plus éclairées et de donner un contexte plus large à leurs critiques.

Cependant, il est important de noter que Chat GPT n'est qu'un outil et ne peut pas remplacer complètement le jugement et la créativité humaine. Il est important de vérifier les informations générées par le modèle pour s'assurer de leur exactitude et de leur pertinence. En somme, l'utilisation de Chat GPT peut offrir de nombreux avantages pour les chroniqueurs de disques, mais il est important de l'utiliser avec prudence et de ne pas négliger l'expertise humaine. Ben oui, la subjectivité, c'est quand même notre dada.

Et si je vous disais que cet éditto a été écrit par une IA, me croiriez-vous ? L'image de fond derrière ce texte a-t-elle été générée par une IA ? Y-a t'il un article dans ce numéro 55 ayant été rédigé tout ou partie par un cerveau électronique ? Comment distinguer le résultat d'un robot et d'un humain ? À vous de nous le dire !

■ Ted

# SOMMAIRE

## 06 dEUS

24 GINGER WILDHEART

## 26 UNSWABBED

## 44 TREPONEM PAL

50 DEAD CROSS

## 53 FOREST POOKY

## 63 FLEUVES NOIRS

## 73 PAMPLEMOUSSE

78 DAVID VINCENT & SES MUTANTS

## 84 MONOLITHE NOIR

## 91 DEATH CAB FOR CUTIE

100 LIVE IN PARIS

## 139 VULGAIRES MACHINS

## 144 JACK AND THE BEARDED FISHERMEN

## 156 LA FÉLINE

## 162 ROLO TOMASSI

## 171 SAMIAM

## 193 TRUCKKS

## 207 HYPNO5E

## 215 INTERVI OU : BLACK SEA DAHU

218 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

## 226 DANS L'OMBRE : ERIC

## 228 FAN ATTIC : PEARL JAM



**COLLAPSE**



**DANDAURE**



**PRAETOR**



**FONTE**

**Ont participé à la rédaction de ce numéro :**  
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Guillaume  
Circus, JC, Pooly, Mic, Jérôme tFb...  
**Maquette couverture et mag :** Oli  
**Toutes photos (sauf précisions) :** DR  
**Photo couverture :** JC Forestier  
**Relations Presse :** Aria Promotion

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN FEVRIER

La reformation de **Pantera** a été déprogrammée de plusieurs festoches en Allemagne dû à certains anciens commentaires à connotation racistes de son chanteur, Phil Anselmo.

**Megadeth** a partagé sa scène sur quelques titres avec son ex-guitariste de la grande époque, Marty Friedman, lors de leur passage aux Japon, où ce dernier réside.

Skanka, Poppy et Gael (guitaristes et batteur) ont quitté **No One Is Innocent**.

Une rumeur tourne comme quoi les **Foo Fighters** vont sortir un nouvel album... La troupe a annoncé quelques concerts également, les premiers depuis le décès de leur batteur, Taylor Hawkins, l'année dernière.

Suite à plusieurs années de soucis de santé, c'est avec réticence qu'**Ozzy** a annoncé sa retraite des tournées.

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MARS

**Mass Hysteria** annonce Tenace – Part 1, son prochain album, pour le 26 mai et en partage un premier single intitulé « Mass veritas »

En mars, on a malheureusement perdu du monde : Mick Slattery (guitariste de **Hawkwind** et de The Famous Cure), Wayne Swinny (guitariste de **Sliva**), Jim Durkin (guitariste de **Dark Angel**), Jøna Madsen (batteur d'**Artillery**), Gary Rossington (guitariste fondateur de **Lynyrd Skynyrd**) et Steve McKey (bassist / producteur de **Pulp**).

**Fear Factory** a présenté son nouveau chanteur, l'italien Milo Silvesto et à repris les concerts.

**Taproot** a annoncé son grand retour après plus de 10 ans d'absence. Ce dernier s'intitulera SC\SSRS et sortira le 29 septembre.

**Extreme** a partagé « Rise », le premier single de son prochain album, Six.

# QUI A DIT ?

**S'il n'avait pas stoppé la cigarette, je ne pense pas que le groupe aurait continué.**

- A. dEUS
- B. Pamplemousse
- C. Treponem Pal
- D. Samiam

**Si ça trouve, on ne remontera plus jamais sur scène de notre vie.**

- A. Vulgaires Machins
- B. Fleuves Noirs
- C. Samiam
- D. Truckks

**C'est un monde dangereux face auquel il faut savoir garder la tête froide et savoir s'entourer des bonnes personnes et garder à distance les détraqués racistes et fascistes qui transpirent le malaise et la merde d'extrême droite.**

- A. Monolithe Noir
- B. Hypno5e
- C. La Féline
- D. Treponem Pal

**Nous avons aussi ce sentiment que nous devons écrire à partir de notre expérience et non plus simplement écrire sur des choses quotidiennes.**

- A. Pamplemousse
- B. Truckks
- C. Vulgaires Machins
- D. dEUS

**Je laisse toujours beaucoup de place à l'improvisation, c'est la manière dont je compose.**

- A. Black Sea Dahu
- B. Monolithe Noir
- C. La Féline
- D. Hypno5e



# dEUS

LES BELGES DE DEUS SONT DE RETOUR 11 ANS APRÈS FOLLOWING SEA AVEC UN NOUVEL ALBUM, HOW TO REPLACE IT. UN MOIS AVANT QUE LE GROUPE N'ENTAME UNE TOURNÉE DONT LA MOITIÉ DES SHOWS SONT COMPLETS, NOUS AVONS PRIS LA TEMPÉRATURE AUPRÈS DE LEUR BATTEUR, STEFAN MISSEGHES, VIA UN VISIO EN DÉBUT DE JOURNÉE. UNE INTERVIEW COMPLÈTE DANS LAQUELLE IL REVIENT SUR LA GENÈSE DE CET ALBUM ET NOUS PARLE MÊME DE SON AMOUR POUR JACQUES BREL.

**Votre nouveau disque How to replace it paraît 11 ans après Following sea, que s'est-il passé pendant ce grand laps de temps ? Avez-vous pris des pauses pour vous recentrer sur vos vies personnelles ? D'ailleurs, j'ai appris que tu étais devenu producteur et membre d'un groupe nommé Rheinzand...**

Ouais, c'est exactement ça. Après Following sea, on a dû prendre une pause car c'était une période très mouvementée. Cela nous a évidemment laissé à tous du temps libre, mais ce n'était vraiment pas prévu que ça dure onze ans. Tu sais, c'est la vie, il y a des moments comme ça où nous avons, chacun de nous tous dans dEUS, traversé des moments personnels difficiles, mais aussi avec le groupe et notamment cette crainte de se répéter. Artistiquement, nous avons besoin de retrouver des ressources, l'inspiration, afin de savoir dans quelle direction nous voulions mener ce nouvel album. On a réalisé sept albums et si tu les écoutes tous séparément, tu constateras qu'on ne s'est pas répété tant que ça. Nous voulions faire les choses différemment concernant tout ce qui est arrangements, par exemple, avoir moins recours à des éléments symphoniques comme nous avons pu le faire pour Keep you close. Pour le coup, cet album-là était vraiment un disque très personnel en termes de textes, je me souviens que Tom y avait laissé beaucoup d'énergie. Voilà, pour résumer, nous avons tous besoin de temps pour repenser les choses.

**Une sorte de redémarrage, non ?**

Non, pas un redémarrage, on n'a jamais arrêté dEUS. On a plutôt essayé de mettre le doigt sur certains aspects et de les repenser. Écoute, Klass a divorcé, moi aussi, j'ai construit une maison, je l'ai revendue, c'est la vie, ce sont

des circonstances imprévues... Comme on dit en français : «Ce qui est rare est cher». J'ai commencé à produire des disques, j'en ai fait 8 en 10 ans, parce que je me suis découvert cette passion, et je ne suis pas mauvais là dedans, paraît-il. Ça m'a donc permis de m'imprégner de nouvelles influences et de réfléchir aux périodes passées sur le plan artistique, et sur un plan plus personnel, j'ai dû travailler sur moi-même sur le plan psychologique. Tom a commencé à photographier, ce qu'il faisait déjà depuis un certain temps, mais il a commencé à le faire plus intensément. Klaas a connu une période un peu difficile après son divorce, mais il a ensuite construit un bar...

**Sous la mer ? (NDLR : blague en référence à leur album In a bar under the sea sorti en 1996)**

Non, pas sous la mer... [rires] Heureusement pour lui, c'est au-dessus de la mer, sinon ça craindrait avec les assurances. Bref, il a fait un vrai bar ou plutôt un club, un véritable nightclub à Anvers qui lui a pris un temps fou. Quant à Tom, il s'est remis à l'écriture d'un nouveau film. Je crois pouvoir affirmer que pour la première fois en 15 ans, nous avons tous été très occupés. Nous avons aussi ce sentiment que nous devons écrire à partir de notre expérience et non plus simplement écrire sur des choses quotidiennes. Il nous fallait avoir vécu certaines choses pour pouvoir écrire ce nouvel album. D'ailleurs, nous n'écrivons pas cette expérience de manière explicite, nous préférons embellir les textes sous une forme ou une autre.

**Pour que tout le monde puisse quand même s'y référer et interpréter les textes ?**

Oui, même si les paroles sont quand même un tout petit peu interprétables. Mais quoi qu'il



en soit, ça reste toujours une forme d'art. Tu peux très bien écrire une histoire dans laquelle tu renverses ton café le matin et expliquer comment cela gâche ta journée, mais après sept albums, cela ne suffit plus. Donc, pour être capable d'être pertinent et de continuer de l'être sur la longueur, tu te dois d'écrire sur des choses réelles qui te sont arrivées tout en s'assurant de bien les «traiter» avant de pouvoir les partager avec le reste du monde. Ça c'est une chose. Et puis il y a eu le départ de Mauro en 2017 qui a laissé un grand vide dans le groupe, parce que ce type est unique en son genre. Nous devons donc trouver un remplaçant qui soit aussi unique que lui, mais à sa manière, capable d'englober tout le catalogue et de l'interpréter à sa façon. Nous avons auditionné 17 ou 18 guitaristes et avons choisi finalement de travailler avec Bruno. À l'époque, nous avons déjà commencé à écrire quelques morceaux mais ils n'étaient pas du tout terminés. C'était comme un premier jet de ce qui deviendrait plus tard les pistes de l'album. Et puis quand Bruno nous a rejoints, c'était vraiment un vent nouveau pour dEUS, ce n'était pas facile pour lui de rejoindre un groupe qui est ensemble depuis 18 ou 19 ans, avec ses habitudes et sa manière de communiquer et travailler.

### **Comme dans un vieux couple...**

C'est ça, dEUS est comme une relation amoureuse, mais là c'est de la polygamie. Il a fallu un certain temps d'adaptation pour Bruno, mais également pour nous, parce qu'à cette époque-là, nous devons savoir où étaient nos forces et nos faiblesses. Quand il est arrivé, nous étions en train de préparer la tournée anniversaire d'Ideal crash, ce projet nous a donné la force, l'endurance et l'envie de continuer à écrire mais également de nous montrer un peu plus à l'extérieur. Et puis Bruno a fait une hémorragie cérébrale, il a dû par conséquent nous quitter et le COVID est apparu juste à ce moment-là, c'est-à-dire vers septembre 2020. Nous avons donc fait une grande partie des enregistrements avec Bruno avant qu'il ne parte. Et aussi, après son départ, il a accepté de finir les chansons sur lesquelles il jouait. Et il a aussi coécrit sur l'album, donc c'était tout à fait logique qu'il finisse le travail. Le COVID a été très dur pour nous parce que nous avons tous des activités et des entreprises en dehors de dEUS. Heureusement pour les indépendants et les entreprises, la Belgique s'en est finalement plutôt bien sortie.

**En France, pareil, l'État a grandement aidé financièrement.**

C'est super parce qu'à titre personnel, j'ai été au bord de la faillite à deux reprises, et ce en l'espace de trois ans. C'est un euphémisme de dire que cela m'a affecté. 11 ans, franchement c'est beaucoup de temps, mais je n'ai jamais eu l'intention d'arrêter d'EUS. Il n'y a jamais eu de moment où nous nous sommes demandé : «Qu'allons-nous faire ? Est-ce que c'est la fin ?». Nous voulions vraiment faire un autre album, mais nous avons besoin de trouver une direction pour, d'une part, pouvoir écrire à partir de notre expérience et, d'autre part, déterminer la direction et l'ambiance de l'album. Nous souhaitons donc qu'il sonne plus léger que les trois derniers albums. Vantage point, Keep you close et Following sea sonnaient tous très différemment et peut-être que celui-ci est la combinaison de beaucoup d'éléments de ces trois-là avec un nouveau son, un nouveau cadre.

**C'était une belle introduction à notre interview, passons maintenant à ce nouvel album, How to replace it. Est-ce que tu sais à quoi se réfère le «it» du titre ? C'est pas Mauro, en tout cas...**

Non, ce «it», ça pourrait être n'importe qui ou n'importe quoi : une situation, une personne, un sentiment... Mais tu pourrais aussi bien te

poser la question de savoir si tu as besoin de le remplacer. Je pense que c'est une question liée à celle de la transformation. Est-ce que vous transcendez certaines blessures ? Ou est-ce que vous vous en tenez à l'idiome et à l'idée d'une personne ou de ce «ça», et vous vous en tenez à «ça» ? C'est ainsi. Si vous vous en tenez à «ça», alors vous ne lâchez pas prise. Si vous remplacez quelque chose qui était là, vous n'allez pas de l'avant. Si tu transcendes plutôt en quelque chose de nouveau, il n'est pas nécessaire de le remplacer. Vous faites alors quelque chose d'autre qui répond à vos besoins d'une manière différente. Et pour moi, c'est essentiellement ce que le titre signifie. Nous n'en avons pas parlé avec Tom, bien que ses paroles soient toujours très justes et bonnes à mon avis. Il y a aussi une part de mystère que je préfère parfois ne pas expliquer.

**La référence au «it» est elle un mystère que vous partagez avec le groupe ou au contraire, chaque membre a son interprétation ?**

Non, il a une signification différente pour chacun d'entre nous. Pour toi aussi, pour moi, pour Klaas, pour Alan, il s'agit de savoir comment remplacer quelque chose qui existait déjà. Mais la vraie question, à mon avis, c'est «Faut-



il vraiment le remplacer ?» Peut-être qu'au lieu de le remplacer, il faut le transformer en quelque chose d'autre, regarder autour de soi et se tourner vers quelque chose d'autre. Et peut-être qu'on trouvera le même épanouissement.

**Cette introduction crescendo avec un côté épique/peplum a-t-elle été composée spécialement pour ouvrir le disque ?**

Pas du tout. Cette chanson a été composée à 100% par Tom et c'est la première chanson complètement terminée qu'il nous a proposée. Nous l'avons laissée de côté un long moment pendant le processus de création car nous savions qu'il fallait réenregistrer certaines choses dessus, bien que la démo était déjà bien foutue. Juste pour préciser, sur cette chanson, il s'agit d'échantillons, comme les timbales que tu peux entendre. Au départ, je pensais que ça provenait de Vladimir Cosma, mais ce n'est pas le cas. dEUS a déjà fait des morceaux à base de samples, comme «Theme from turnpike». «How to replace it» me rappelle d'ailleurs ce titre, avec cette ambiance menaçante que j'aime beaucoup. Nous appelons ce type de titres des «chansons en forme de tarte» : ça commence très petit et ça termine grand. «Bad timing» sur Pocket revolution est un bel exemple de chanson en forme de tarte.

**Tu dis qu'elle est faite de samples, mais la trompette est réelle, non ?**

Oui, là c'est réel.

**How to replace it a une belle richesse instrumentale. Est-ce qu'on y trouve d'autres instruments peu commun au rock ?**

Klaas est un grand fan de musique folklorique. Il y a peut-être un côté hippie. Nous avons toujours essayé de donner un peu plus de couleur aux chansons en utilisant différents instruments. Pour celui-ci, nous avons fait sonner le bandonéon, un instrument portugais. Bien évidemment, le violon est présent, mais contrairement à nos précédents albums, il a été très peu utilisé, sur trois chansons seulement. Klass l'utilise peut-être plus qu'avant pour les effets, mais il joue beaucoup, beaucoup de claviers et de choses comme ça. On a fait appel à des musiciens spécialisés et ultra compé-

tents comme John Birdsong, avec qui nous avons travaillé par le passé, qui est maître de la flûte et de la trompette. Mais également à Steven de Bruyn, un harmoniciste de blues belge mondialement connu, qui joue sur «Man of the house». Vous ne l'entendez peut-être pas, mais si vous écoutez attentivement, à la fin de ce morceau, il y a une partie d'harmonica Blues Harp, ça sonne comme un cor en cuivre. Certains instruments étaient tellement bons de par leurs sonorités et leurs richesses que nous leur avons donné un rôle prépondérant dans certaines chansons.

**Les chants prennent de plus en plus d'importance avec cet album...**

Cela ne date pas seulement de cet album, les voix et chœurs sont des éléments que nous avons commencé à utiliser pendant la période Vantage point. Le groupe chante les chœurs et parfois nous utilisons des chœurs de gospel féminins. Nous avons un groupe de personnes avec lesquelles nous travaillons régulièrement. Lies Lorquet qui chante sur «1989» en fait partie, elle apparaissait également dans «7 days, 7 weeks» sur Pocket revolution ou «The soft fall» sur Following sea. Et elle fait les chœurs également, nous l'appelons chaque fois que nous avons besoin d'une voix féminine. J'ai fait la voix principale pour la première fois sur «Faux bamboo», c'était super excitant à faire.

**Parlons de la future tournée, des festivals sont prévus j'imagine...**

Nous attendons avec impatience la tournée et nous répétons comme des fous parce que cela fait longtemps que nous n'avons pas répété un nouvel album. Nous devons donc mettre à jour certaines choses, à commencer par la setlist. Déjà, nous prévoyons de ne plus jouer certaines chansons que nous avons jouées ces dix dernières années parce que nous n'avons pas arrêté de les jouer. Il est temps de donner la chance à d'autres morceaux, comme ceux que nous avons joués plus récemment. Nous avons prévu une trentaine de titres que nous voulons emmener en tournée, donc d'autres vont tomber et de nouvelles seront ajoutées. J'espère que vous serez agréablement surpris.



**L'année prochaine, dEUS fêtera les 30 ans de Worst case scenario. Est-ce qu'une tournée spéciale est prévue sur cet album ou alors on sera toujours sur la tournée How to replace it ?**

À mon avis, l'année prochaine, on sera toujours en train de défendre notre nouvel album. Peut-être qu'on fera un truc après, je ne suis au courant de rien. En tout cas, s'ils ont décidé de fêter les 30 ans de Worst case scenario, ce serait cool qu'ils ne me préviennent pas trop tardivement, genre maintenant.

**Tu parlais récemment de ton amour pour Jacques Brel, un chanteur qui utilise la langue française. Je ne savais pas que tu parlais français...**

Si, un peu, mais je prends beaucoup de temps à trouver mes mots. Si on n'a pas beaucoup de temps pour échanger, ce n'est pas l'idéal.

**Tiens à ce sujet, vous avez un titre en français si je dis pas de bêtises ?**

Oui, c'est la deuxième fois qu'on fait un titre en français avec dEUS, le premier c'était «Quatre mains» sur Following sea. Donc, tout ce que je t'ai dit sur le fait qu'on ne se répétait pas était un pur mensonge (rires).

**Ouais, mais «Le blue polaire» est différent.**

Oui, elle est différente, la vibration n'est pas la même que «Quatre mains». Concernant Jacques Brel, je ne peux pas dire qu'il s'agit

d'une influence, mais je pense qu'il fait partie de nos esprits, de nos oreilles et de nos cœurs en tant que Belges. C'est un musicien et un interprète extraordinaire. On m'a demandé de choisir mon top 3 chansons, et j'ai mis «La chanson des vieux amants» en numéro 1 parce qu'elle est tout simplement fantastique. Il a un talent d'écriture incroyable. Si j'avais pu prendre quelque chose de contemporain, je l'aurais fait, mais personnellement, j'aime les classiques. Oui, tu peux dire que je suis un vieux.

**Brel, c'est la base !**

Ouais, si tu écoutes Stromae, tu vois que c'est un artiste fantastique. Ses paroles ont été comparées un nombre de fois à celles de Brel. Mais entre les deux, y'a pas photo.

**Stefan, on te laisse le mot de la fin...**

Nous sommes très heureux d'être de retour. Et j'espère te voir ainsi que les lecteurs de W-Fenec lors de nos concerts. Mais également que vous aimerez l'album. Nous attendons avec impatience la prochaine tournée.

**Merci à Christopher Magis et PIAS, Merci à Stefan et dEUS.**

■ Ted et JC

Photo p.6 : Joris Casaer  
Photos live : JC Forestier





**Nous assistons les artistes & les professionnels de la musique dans l'élaboration de leurs différents projets musicaux.**

- \* Promotion d'albums EPs / singles / clips vidéo
- \* Promotion de concerts tournées / Festivals
- \* Organisation & coordination de journées promotionnelles

**Fort de notre savoir faire et porté par la passion, ARIA Promotion vous accompagne tout au long de vos campagnes promotionnelles.**



**[aria-promotion.com](http://aria-promotion.com)**

 [contact@aria-promotion.com](mailto:contact@aria-promotion.com)  
 +33(0) 5 49 10 50 43



## DEUS

### HOW TO REPLACE IT

[PIAS]

Neuf. C'est le nombre d'albums que compte l'un des plus emblématiques groupes de rock belge, j'ai nommé dEUS. Neuf albums depuis 1994, année marquant la sortie de ce toujours aussi bon Worst case scenario, dont on fêtera les 30 ans l'année prochaine. Que le temps passe vite ! Comme cette absence de sortie discographique de onze ans, depuis un certain Following sea, LP surprise à l'époque (devenu disque d'or en Belgique) apparus des mois après un Keep your close mi-figue, mi-raisin, ayant eu pour seul but de s'excuser auprès des fans de n'avoir «livré que 9 titres en deux ans». La quantité ne fait pas toujours la qualité, les fans de la première heure de dEUS sont, il me semble, bien placés pour le savoir. Car l'après Pocket revolution, excellent album témoin d'une période plutôt trouble pour les Belges, n'a pas toujours répondu aux attentes. La faute à des choix divers déjà relatés plusieurs fois sur nos pages, comme la volonté de surproduire les morceaux (notamment sur Vantage point), ou ce manque de flamboyance d'antan, d'inspirations, de ces étincelles électriques qui rendaient dEUS si unique et jouissif. Pourtant, certains artistes vous diront : «Mais tu ne peux pas t'imaginer à quel point il est difficile de ne pas se répéter». Ils n'ont sans doute pas tort.

How to replace it et le retour de la bande de Tom Barman est donc l'un des événements musicaux le plus attendu de l'année. Pendant ces onze années, le groupe n'a pourtant pas vraiment

chômé. Un best-of, Selected Songs : 1994-2014, est venu garnir leur discographie, plusieurs tournées réussies dont le Soft Electric Tour et celle des vingt ans de leur album culte Ideal crash, des sides projects (une expo photo et le projet jazz de Tom, TaxiWars, la carrière de producteur de Stéphane), le départ en 2017 puis le retour inattendu du guitariste Mauro Pawlowski, etc... Et puis, des évènements éprouvants plus personnels comme les divorces de Tom et Klass. Le chanteur-guitariste reconnaît d'ailleurs que les traces laissées par son divorce et certains soucis traversés dans sa vie privée ont nourri l'écriture de How to replace it. Cela donne souvent de beaux résultats, soit dit en passant. L'ambition de dEUS avant de réaliser ce nouvel album n'était pas de faire table rase du passé mais de lui donner de la légèreté, du rythme, de la lumière de la spontanéité. Au départ, on a eu du mal à les croire, la durée du disque n'étant pas loin d'égaliser l'heure avec ses douze titres, on s'attendait à quelque chose de dense voire répétitif. Puis, en le découvrant, en creusant un peu tout ça, on a commencé à avoir des clés de compréhension sur leurs envies initiales, et dans le même temps, s'est confirmé quelques craintes qu'on avait sur le quintet.

dEUS n'a pas perdu son inclination à donner du volume à ses compositions. Dès l'introductive «How to replace it», battant la mesure avec ses timbales reprises au thème «Aujourd'hui c'est toi» de la B.O d'«Un homme et une femme» de Claude Lelouch, les Anversois montrent leur amour pour la théâtralité et les arrangements. Cet album ne pouvait pas mieux commencer. L'efficace et mélodique hit «Must have been new» enchaîne sur la platine et sert de thérapie pour Tom, bien accompagné aux chœurs par un trio féminin soul jouant sur les émotions. Les choses commencent à être intéressantes avec «Man of the house». Moins radiophonique, ce titre nous cloue au sol avec cette basse électro et sa lourdeur rock imposante. C'est tout le contraire sur «1989» qui met en avant la sensualité et la légèreté sur des sonorités 80s. Menée par des synthés et un beat programmé, cette pop spatiale évoque la nostalgie à coup sûr, et même si ce morceau n'est pas le meilleur de l'album, il a le mérite d'introduire une petite respiration appréciable, d'autant plus avec l'agréable voix de Lies Lorquet de Mintzkov en accompagnement. «Faux bamboo» qui suit est peut-être le premier faux-pas de l'album, une chanson pop bien écrite mais un peu trop conventionnelle à mon goût.

C'est une ambiance feutrée comme on les aime que propose «Dream is a giver», nous rappelant le titre éponyme de Pocket revolution, avec moins de tension cependant et un flow haché pas si courant que ça chez dEUS. On poursuit avec un titre encore calme nommé «Pirates» qui est un peu calqué sur le même modèle que son prédécesseur, plus rythmé et plus dispensable. Bien que son final soit exaltant, on touche peut-être là le ventre mou du disque. Mais pas pour longtemps, car le morceau suivant, «Simple pleasures», est le plus captivant et ensorcelant du disque. C'est l'un de ses plus beaux bijoux car on y retrouve une ambiance aventureuse parfaite pour se trémousser, quelque part entre jazz et funk, et totalement libérée du carcan de la pop balisée où se réfugiait la formation quelques titres auparavant. Les Belges reviennent en force à ce moment-là et lâchent un «Never get you high» doté d'une écriture pop sensuelle avec ses rythmes chaloupés, ses orchestrations et chœurs généreux mais pas trop. «Why think it over (Cadillac)», quant à lui, a tout du tube explosif. On n'est pas loin de certains morceaux d'Arcade Fire avec son refrain accrocheur et obsédant, et on perçoit le plaisir pris par le groupe lorsqu'il joue ce morceau. Du coup, c'est contagieux. Après ces réjouissances, les oreilles se reposent sur «Love breaks down», une ballade bouleversante qui ne peut que nous toucher.

Plus on se rapproche de la fin, plus How to replace it devient saisissant. On se dit alors que le final va être magistral. Cet épilogue se nomme

«Le blues polaire», chanson parlée et chantée en français, qu'on peut instinctivement relier à «Quatre mains» du disque précédent. Sauf que là, rien de bien Gainsbourgien à l'horizon. Ce titre construit comme un scénario de film de la Nouvelle Vague pourrait nous toucher aisément (le concept, le bon travail instrumental), mais son refrain peu inspiré me ramène à l'air de «Laisse-moi kiffer la vibe avec mon mec» de Diam's (qui elle-même l'a repiqué au ¿Quién será? de Pablo Beltran Ruiz). Et là c'est le drame, je suis alors dans l'incapacité d'écouter le morceau sans que mon cerveau soit pollué par cette immondice de la variété française. Cela n'enlève en rien la qualité de ce nouvel album, mais c'est dommage, surtout avec cette surprenante idée de finir avec une composition qui sort un peu du format des autres.

Il ne vous reste plus qu'à plonger dans ce How to replace it qui, en somme, fait remonter un peu le dEUS post-Pocket revolution dans notre estime. Si ces rois de la mélodie pop et du rythme savent y faire en la matière, peut-être faudrait-il être plus concis à l'avenir, proposer des formats plus courts (35-40 min au lieu de 55) et être moins ambitieux. Après 11 ans d'absence, on comprend dans le même temps que dEUS ait eu le besoin de se rattraper vis-à-vis de ses adorateurs. Mon conseil au groupe : sortez vite un nouvel album !

■ Ted

Photo : Joris Casaer





# dEUS ELYSEE MONTMARTRE

LE RETOUR DE DEUS SUR SCÈNE EN FRANCE ET PLUS PARTICULIÈREMENT À PARIS, QUI PLUS EST GARNI D'UNE SET-LIST FLAMBANT NEUVE DANS SES BAGAGES, ÉTAIT ATTENDU. C'EST LE MOINS QUE L'ON PUISSE DIRE AU VU DE L'AUDIENCE PRÉSENTE CE SOIR DANS UN ÉLYSÉE MONTMARTRE SOLD-OUT ET DONT TOUT OU PARTIE DE CELLE-CI A PROBABLEMENT DÛ PLACER QUELQUES TITRES D'UN NOUVEL ALBUM (HOW TO REPLACE IT) ESPÉRÉ DEPUIS SI LONGTEMPS SUR LEURS RÉCENTES PLAYLISTS (DONT AU MOINS LES SINGLES «MUST HAVE BEEN NOW» OU «1989»). IMPATIENTE DE CONSTATER CE QUE VALENT LES BELGES AU RÉVÉLATEUR SCÉNIQUE EN 2023, NOTRE TEAM A POURTANT FAILLI NE JAMAIS VOUS CONTER CELA...

Arrivés tôt avec JC, notre photographe, pour récupérer nos pass/accréd' à l'entrée de la salle, le commis au guichet des invits (un type d'Alias, l'organisateur de la soirée) m'indique que notre média n'a qu'un seul pass photo, rien d'autre. Les coups de fils et les messages au label et à l'équipe de dEUS n'ont rien donné jusqu'à ce que, une demi-heure après, au moment même où Meltheads attaque ses premières notes, un brave monsieur surgisse et vienne régler cette déconvenue en m'expliquant qu'il s'agissait probablement d'une erreur de communication avec le label au moment de lister les invités.

Le soulagement et la tension passés, je file rapidement devant la prestation des Anversois de Meltheads, un quatuor alliant garage-punk et post-punk qui a de l'énergie à revendre. On ne les connaissait pas du tout, mais on retiendra d'eux leur rage juvénile qui nous rappelle l'ardeur de notre vingtaine, ou celle des Stooges, pour parler musique. Leur chanteur aux cheveux ébouriffés tiendra son rang de frontman/showman avec brio (le gars a trouvé le temps de chanter sur un titre dans un vieux téléphone) durant la trentaine de minutes qu'ils auront eu pour chauffer une salle qui se remplit de plus en plus vite au fur et à







mesure que les chansons défilent. Au sujet de ces dernières, celles qui ont un penchant plutôt «punk» tels que «I wanna be a girl» ou «Vegan leather boots» ont su retenir davantage notre attention. Découverte agréable, très loin de l'univers de dEUS, mais c'est dans ce genre de soirée qu'on tombe régulièrement sur des premières parties intéressantes à voir jouer avec une belle énergie communicative et qu'on recroise plus tard sur d'autres dates ou en festival. Je retrouve JC au fond de la salle qui, tout en validant le show, est en train de faire son pré-éditing des photos fraîchement prises. Il a, comme moi j'imagine, déjà la tête au show qui va suivre.

Acclamée et entourée d'un décor sobre et lumineux, la bande de Tom Barman débarque sur les planches de l'Élysée Montmartre pour interpréter le titre éponyme et introductif de leur nouveau bébé. Stefan (le batteur) débute le morceau aux timbales/toms tandis qu'Alan (le bassiste) prend place sur la batterie pour enrichir la section rythmique de ce morceau un peu épique tout en crescendo dans lequel chacun des membres, s'installant progressi-

vement, appuie en chœur le chant de Tom. Le show est bel et bien commencé. S'enchaîne alors «Must have been new», le tube pop issu du dernier album, prenant une ampleur intéressante et massive sur scène, même s'il faut noter que le groupe ajuste ses morceaux en fonction des éléments non jouables en live (tels que des chœurs féminins remplacés par les musiciens ou divers sons et orchestrations samplés et déclenchés par des pads frappés à la baguette de batterie par Tom, Klaas et Stefan). Le son n'est pas du tout décevant ce soir, peu fort et supportable, il permet même de déceler aisément les petits défauts des musiciens grâce à un mix parfaitement maîtrisé par l'équipe technique du groupe. Deux titres plus tard, qui ne marqueront pas vraiment les esprits mais auront le mérite de permettre d'équilibrer cette set-list en termes d'albums (il y avait pourtant des morceaux bien meilleurs de Keep you close et Following sea à faire valoir sur scène), le groupe poursuit son spectacle avec le hit «The architect» issu de Vantage point. Le public est réactif au jeu des voix qui se répondent dans cette œuvre très chaloupée et qui fait toujours son petit effet dans le





show des Belges. Un petit détour sur le dernier album avec la pesante «Man of the house» pour redonner de la chaleur rock à l'ensemble, puis dEUS déclame les textes de «W.C.S. (First draft)» et part dans une superbe et énergique interprétation de ce vieux titre datant de 1994, qu'il n'avait d'ailleurs pas été joué depuis très longtemps. C'est un vrai bonheur de profiter de ça, surtout que ce ne sera pas le seul. How to replace it est à l'honneur ce soir (8 morceaux sur 18), si bien que la formation fait succéder la sensualité de «1989», avec Stefan en soutien vocal en lieu et place de Lies Lorquet, la faussette détendue «Pirates» et la dispensable «Faux bamboo» qui permet à Tom de déclarer au public l'admiration qu'il porte à Stefan dans son rôle de batteur/chanteur.

En tout honnêteté, la sur-représentation du dernier album atteint à ce moment-là ses limites, la succession de ces trois titres sont clairement le ventre mou du spectacle. Nos cœurs de rockeurs désirent un peu plus de folie, et tout tombe à point nommé puisque le leader de dEUS annonce avec humour qu'ils vont interpréter un morceau qu'ils joueront probablement jusqu'à 64 ans. Ce dernier est le plus connu du groupe : «Instant street». Inévitable, et pourtant toujours aussi jouissif, ce titre fleuve nous laisse une belle chair de poule, notamment grâce à son final d'anthologie. Pas le temps de nous remettre de nos émotions, que «Fell off the floor, man» enchaîne, un sacré beau cadeau aux plus vieux fans du groupe. Cette version 2023 est, de

plus, une vraie réussite. À ce moment précis, le côté le plus fougueux des Belges s'exprime et relance l'élan de ce spectacle qui continue avec l'un des meilleurs morceaux de son dernier disque, le percutant «Simple pleasures». On s'approche petit à petit de la fin du show, «Quatre mains» et «Sun Ra», deux chansons de bonne facture, à la fois mystérieuses et haletantes (dont l'une est en français), viennent boucler le set. Le groupe quitte la scène sous les applaudissements puis revient pour un rappel varié, d'abord avec l'éternelle et toujours marquante «Roses», qui éclaire par sa puissance émotionnelle, puis par le slow passionné de «Love breaks down», et enfin avec «Bad timing» qui vient boucler la boucle. Ce morceau qui inaugure Pocket revolution présente des similitudes avec «How to replace it» en ce sens qu'il est progressif et intense. dEUS présente alors quelques signes de fatigue, le chant n'est pas toujours juste et le sustain de la guitare de Mauro semble carrément déconner, c'est sûrement le signe qu'il est grand temps de mettre un terme à ce concert. Ce n'est pas ces quelques défauts futiles qui ont déprécié la qualité de cette prestation d'1h40 des Anversois ce soir. Au contraire, les Belges semblent même se bonifier sur scène avec le temps.

**Merci à PIAS (Christopher et Leire) et Alias Production.**

■ Ted  
Photos : JC Forestier





# TEETH

## GINGER WILDHEART

### TEETH

[Round Records]

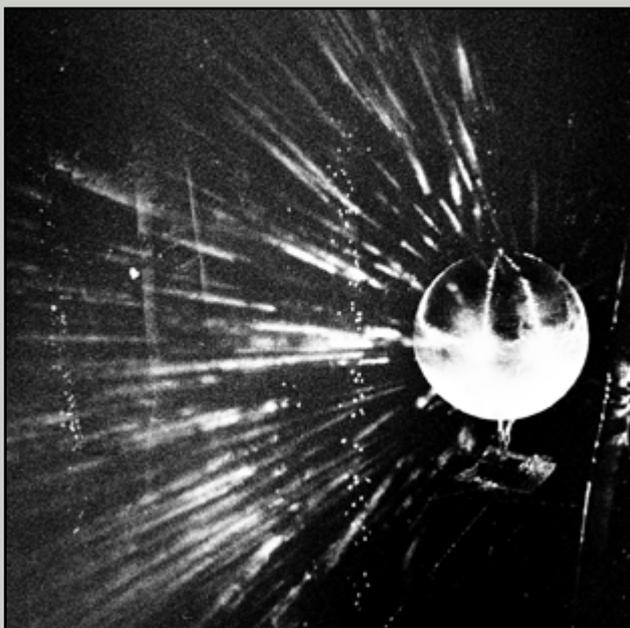
Twitter, le 2 février 2023 à 11h56. Message de Ginger Wildheart : «J'ai récemment enregistré un album punk intitulé Teeth. 16 chansons originales qui couvrent tout ce que j'aime dans l'histoire du punk. Il y aura une version complète plus tard dans l'année mais RoundRecords le mettra en ligne sur Bandcamp demain pour un téléchargement exclusif. Ce sera disponible pendant 24 heures seulement». En attendant donc une hypothétique sortie physique sur le label britannique, Ginger a mis à disposition sur sa page Bandcamp, en écoute intégrale et en téléchargement payant, et ce pour 24 petites heures, cette petite bombe intitulée Teeth. Et comme il est actuellement 22h32 à l'heure (ou plutôt la minute) où je rédige cette chronique, il ne me laisse que très peu de temps pour apprécier à sa juste valeur ce disque et te faire part de mes impressions.

En même temps, et tu le sais, je suis un (excellent) client du génial rouquin de Newcastle. Que ce soit avec The Wildhearts, Hey! Hello!, Mutation ou le Ginger Wildheart Band, le prolifique musicien transforme tout ce qu'il touche en or, et quand le type s'attaque à un album de punk rock, une seule écoute aura suffi à me convaincre ! 16 brûlots joués à fond la caisse, entre 9 secondes (!) pour le titre le plus court et 2 minutes 36 pour la plage la plus longue. Ça a l'air tellement facile au premier abord, mais encore une fois, Ginger éclabousse de tout son

talent des titres rapides, puissants, crasseux mais avec des mélodies saisissantes. «None of the above», qui ouvre le disque, en est le parfait exemple. Tout n'est pas parfait, ça sent l'urgence à plein nez et c'est d'autant plus excitant que c'est exactement le disque solo de Ginger dont j'ai toujours rêvé et qui se rapproche le plus de ce que The Wildhearts pourrait proposer, avec cette succession de riffs percutants, cette batterie qui roule à 1000 à l'heure et cette voix rugueuse et puissante, sans oublier les chœurs virils. Qu'il soit pur et dur («Digital elimination», «Underfoot», «I shit you not, my friend»), mélo («This is survival») ou exécuté dans un registre plus fun («Happy John», «NO»), le punk rock de Ginger Wildheart est authentique et inspirant. Un punk rock à l'anglaise quoi !

C'est toujours dans les vieux pots que l'on fait la meilleure confiture. Celle de Ginger est acidulée et forte en bouche, mais elle est tellement délicieuse que je pourrais en bouffer tous les jours.

■ Gui de Champi



## OISEAUX-TEMPÊTE

### WHAT ON EARTH (QUE DIABLE)

[Sub Rosa / Nahal Recordings]

On ne le dira jamais assez, Oiseaux-Tempête est plus qu'un groupe. C'est un collectif dont l'objectif principal semble être de faire voyager son auditeur par delà les frontières. Depuis une dizaine d'années, le projet est conduit par les multi-instrumentalistes Frédéric D. Oberland, Stéphane Pigneul et Mondkopf. Cela a tout d'abord donné vie à une trilogie aux ambiances méditerranéennes avec les albums : Oiseaux-tempête (2013), Ütopiya ? (2015) et Al-'An! (2017). Un trip dans le nord du globe et c'est From somewhere invisible (2019) qui s'ajoute à une discographie déjà impressionnante par son style. Après avoir signé la B.O du film tunisien Tlameess (Sortilège) d'Ala Eddine Slim, Oiseaux-Tempête revient avec un nouvel album : What on Earth (Que diable).

Dans le collectif, les interventions sont toujours nombreuses. Ben Shemie fait une entrée fulgurante sur «Black elephant». Les sons et les voix électro pleuvent et se dispersent en distorsion. Les synthés mettent en place le rythme hypnotique. Un régiment de basses monte au front. Le décollage est immédiat. Boîtes à rythmes, percussions, guitares, flûtes, saxophones, pianos, violons et j'en passe. Tout ce petit monde fait le paysage de ce premier morceau. Sur fond de sirènes, Oiseaux-Tempête lance ensuite un «Partout le feu» sur des sonorités plus rock où l'on voit davantage surgir un combo batterie/guitares. L'urgence est là, au pied de la porte. Un saxophone viendra en témoigner sur la fin

du morceau. Seul dans le désordre, il le sublime en traçant un chemin vers la lumière. Sur «Terminal velocity», d'autres sirènes (les femmes poissons) viennent placer un chant qui berce. Une courte parenthèse qui se termine par de petites clochettes. Un rêve qui passe. C'est au tour de Radwan Ghazi Moumneh de venir placer son chant psalmodique sur «Voodoo spinning» et «The crying eye - I forget». Des deux, la première prend des rebonds électro favorables à un état hypnotique. La seconde...eh, bien...culmine à 20 min 17 ! Une montée mystique portant le vent chaud de l'Orient. Les envolées lyriques poussent à la contemplation. Pour sortir de la transe, les sonorités électro font à nouveau surface et accélèrent le tempo sur «A man alone in a one man poem». Jessica Moss est cette fois notre guide. Les sons se choquent entre eux. Son violon reste fidèle à sa mélodie pour assurer un fil d'Ariane dans le noir. Et quand le monde peut se taire un peu, G.W.Sok (ex-The Ex, Cannibales & Vahinés, The And) vient déclamer sa poésie à la face du monde. Le calme revient sur «Waldgäher». Le repos est de courte durée. En effet, «Nu.e.s. sous la comète» ne tarde pas à nous traîner sous des cieux plus inquiétants. Paniqué, le piano semble être chassé par une énergie électrique. «Dôme» clôture superbement What on Earth (Que diable). Le morceau est capté en live acoustique un complexe architectural de Oscar Niemeyer au Liban. Des échos et des voix qui s'élèvent font la redescente. Quelques cloches à nouveau et le monde qui gronde. Mon fils entend cela les yeux ronds. Le monde gronde. Oiseaux-Tempête sait cela et le porte avec intensité. Le monde gronde...

«Nous devons apprendre à vivre ensemble sinon nous allons tous mourir ensemble comme des idiots.» (Martin Luther King)

■ Julien



## UNSWABBED

6

[Autoproduction]

Comment attaquer cet article ? En prenant l'album comme un tout ou en continuant la série d'articles et présenter davantage les morceaux de 6.3 ? Plutôt que de m'arracher les cheveux à faire le bon choix, je vais faire les deux !

Le chiffre «Six» décliné en 3 EPs et sobrement mis en avant pour ce ... sixième album est aussi le titre qui ouvre la galette. Un titre court, intense, chargé autant en testostérone qu'en samples, si le sujet est différent, il est assez proche du «Mass veritas» que les Mass Hysteria viennent de lâcher en cette fin du mois de mars. Un titre massif, incisif mais aussi répétitif et martelé. Colère, hargne, urgence mais aussi espoir et envie composent en partie le champ lexical et annoncent un album aux thèmes universels tandis que le mélange des machines et des guitares donnent le ton des «nouveaux» morceaux qui se rapprochent également de l'atmosphère Mass Hysteria. «Asphyxié» est particulièrement baston, ça shred direct, comme si on avait laissé les idées dans une cocotte-minute le temps d'un confinement... Ultra violent, le morceau est aussi mélodique, avec des écarts de rythmes conséquents, Unswabbed casse des reins et nous envoie un refrain en forme de bombe. Celles qui tombent sur «Un autre jour» font des dégâts également, le groupe évoque à nouveau un sujet moins personnel mais lourd et avec un texte touchant. «Un seul choix» est bien plus léger, on entre dans la vie du groupe et de ce

qui fait son carburant, notamment tous ceux qui restent «dans l'ombre» et qui les font avancer. «La vie est longue» allie blast et harmonies, un classique pour les Nordistes qui reviennent ici à des situations plus personnelles et intimes. Aucun temps mort pour les cinq dernières pièces de notre puzzle où les boucles donnent une touche plus industrielle à leur néo-métal.

Si tu as pu découvrir ces 13 titres par épisodes avec des clips puis des EPs numériques, tu peux être agréablement surpris par la version album puisque la tracklist a été bien réfléchiée et les morceaux sont «mélangés» pour faciliter l'amalgame et équilibrer l'opus. En introduction, «Six» trouve sa place, tout comme «Danse» (que je jugeais moins fort) qui lui se retrouve à la fin. Les tubes un peu plus «gros» que les autres (quasi tous les titres ont un potentiel de fou pour le live) que sont «Tic tac toe» ou «Carpe diem» sont au cœur de la bête même si, pour être honnête, ça ne s'arrête jamais et je mets au défi quiconque ne sachant pas quels titres ont été choisis en «singles» (ou clips) de faire le tri et d'un mettre un plutôt qu'un autre en avant. Bravo les gars, content de vous retrouver avec autant de fraîcheur et d'idées.

■ Oli



## IGGY POP

### EVERY LOSER

[Gold Tooth Records / Atlantic Records]

Putain, il est encore là, lui ! Les légendes du rock (celui qui bastonne) ont beau tomber comme des mouches au fil des années, lui, comme je viens de l'écrire, il est encore là. Pourtant, avec tout ce qu'il a pu s'envoyer dans le cornet, la légende (sur)vivante aurait pu rester sur le carreau. Mais non, il est encore là. Et plus en forme que jamais. Lui, c'est Iggy. L'Iguane. L'un des créateurs du punk rock. Le showman dans toute sa splendeur. Iggy quoi !

Et Iggy a remis le couvert avec un nouvel album (son 24ème, live compris) ironiquement intitulé Every loser. Entouré de la crème de la crème des musiciens de la côte ouest (dont, pour les plus connus, Chad Smith des Red Hot, Duff Mc Kagan de Guns 'n' Roses et Velvet Revolver, Travis Barker de Blink 182, Stone Gossard de Pearl Jam, Dave Navaro de Jane's Addiction et le regretté Taylor Hawkins de Foo Fighters), le charismatique performeur frappe fort en livrant un disque résolument rock, avec son lot de tubes qui sentent la crasse et le souffre (le très Stoogien «Frenzy» ouvrant l'album, «Modern day rip-off», le génial «Neo punk») mais tout de même à forte dominance pop avec ces géniales lignes de chant graves en mode crooner («Strung out, Johnny», «The news for Andy») et ces petits délices interdits que lui seul peut transformer en tubes («Comments», «New Atlantis» et la ligne de chœurs piquée aux Rolling Stones, ou le surprenant mais attachant «Morning show»). On ne

s'ennuie à aucun moment à l'écoute de ce disque d'un peu plus d'une demi-heure. Comment pourrait-il en être autrement avec un artiste de ce calibre ? Le boulot de production et de composition d'Andrew Watt (Ozzy Osbourne, Eddie Vedder) est à souligner, tant Iggy sonne moderne, tout en gardant son ADN de rockeur ayant traversé pêle-mêle le heavy metal, le grunge, le neo metal et tous ces putains d'autres styles dont il n'a certainement que foutre. Et il a bien raison. Car Iggy restera à tout jamais Iggy : un artiste passionné (et passionnant) qui ne fera jamais semblant et qui a passé l'âge de produire pour séduire.

Every loser a tout pour plaire : des sonorités à la mode, des morceaux aboutis et accrocheurs, et ce charisme qui transpire à l'écoute de chaque morceau. Moi qui raffole d'American Caesar et Naughty little doggie (ah, les années 90 !), je crois que le petit nouveau pourra rivaliser avec ses aînés. Autre époque, autre ambiance, mais toujours la même classe. Stay safe Iggy, c'est un ordre !

■ Gui de Champi

# UNSWABBED THE BLACK LAB

AVIS DE TEMPÊTE SUR LE NORD-PAS-DE-CALAIS, NIVEAU DE VIGILANCE ORANGE POUR DES VENTS VIOLENTS. OK, IL FLOTTE MAIS EN CE VENDREDI 31 MARS, LES PLUS GROSSES RAFALES SE PRENNENT À L'INTÉRIEUR, AU BLACK LAB PLUS PRÉCISÉMENT, LIEU MUSICAL OÙ UNSWABBED RÉPÈTE DÉSORMAIS ET EST VENU PRÉSENTER AU PUBLIC SON NOUVEL ALBUM AVEC DE VIEUX AMIS.

Les Noise Emission Control approchent les vingt ans de carrière et comme ils sont, eux aussi, «comme à la maison». Le maître mot de leur musique a toujours été «énergie» et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils en distribuent ce soir. Leur charismatique leader Fredd est partout (y compris dans la fosse), ça envoie du riff punk comme du riff stoner, c'est à la fois metal et rock, ça touche à tout, ça explose les chapelles et les tiroirs pour envoyer

du son. Des impératifs personnels, la pluie sur la route et la queue à l'entrée font que je rate une bonne partie du set mais ce n'est que partie remise.

Certes, les Bukowski ont un nouvel album sous le bras, mais même sans cette évidente occasion de les faire jouer à Lille, il y a fort à parier qu'Unswabbed se serait arrangé pour les faire participer à cette release party tant les deux







@Marie d'Emm



@Marie d'Emm

groupes sont proches. Humainement comme musicalement, ces bandes-là se ressemblent et se croisent assez souvent pour ne pas rater une si belle occasion de faire la fête ensemble. Les Buko ne mettent pas longtemps à mettre dans leur poche le public dont une partie leur est déjà acquise, la fosse chante et pogote, l'amalgame de puissance et de mélodies fonctionne encore mieux en live. Piochant dans toute leur discographie et dans le petit dernier («NCFYC», «Crossroads», «Vox populi» ou «Breathin' underwater»), la setlist est bien

équilibrée, Max est intenable (lui aussi va faire un petit tour dans la fosse), Clément fait voler ses dreads, Romain bucheronne et Mathieu laisse transpirer les sentiments («Brothers forever»). Le concert, intense, s'achève avec un «My name is Kozanowski» qui fait plus que bien résister au temps qui passe. Entre deux shows, les copains du Betiz Fest montent sur scène et assurent un petit peu de promo pour le festival qui a lieu mi-avril à Cambrai, ils distribuent des cadeaux, chacun en entrant dans la salle ayant reçu un ticket de tombola, qui



MUSIC & FOOD  
WITH ATTITUDE

Cocktail de la semaine 7e



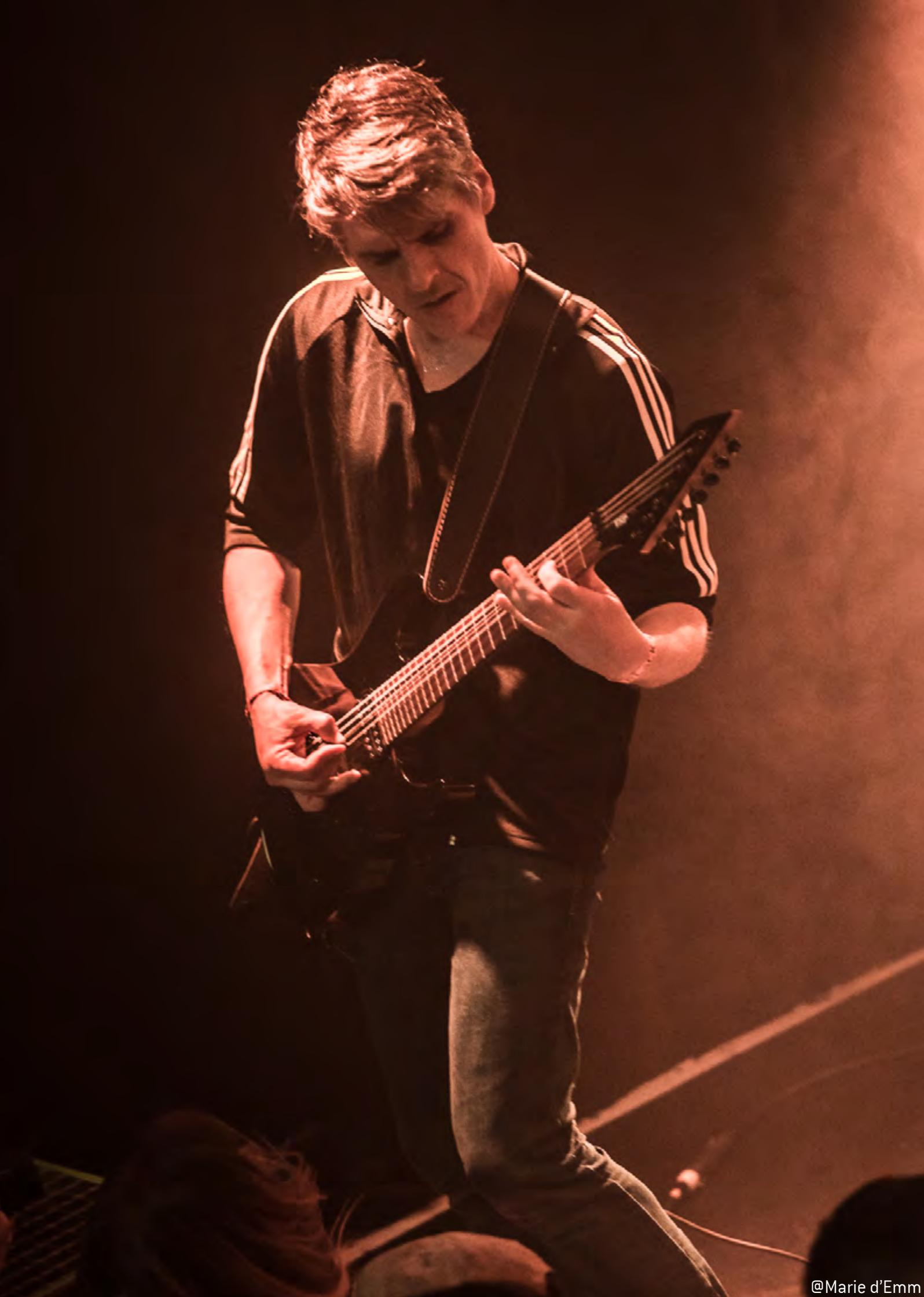


repart chez lui avec un pass 2 jours, le sésame pour voir Igorrr ou Les Sheriff, un vinyle de Junon ou un disque de Bare Teeth ? Une dizaine de cadeaux distribués plus tard et nos hôtes sont prêts...

C'est au son de «Six» que les Nordistes font leur entrée, le titre ouvre le dernier album et le concert, le Black Lab est chaud mais il devient vite brûlant car dès les premiers accords de «Approche», c'est de la folie dans le pit ! Envoyé sur 6.2, le morceau a déjà conquis tout le monde et le public réussit peut-être à surprendre Unswabbed avec un tel engagement. L'intensité ne redescend pas avec «Ma place» ou «Rien à perdre», là aussi, les textes sont connus et Seb n'hésite pas à partager le micro. Des surprises ont été annoncées, la première n'en est pas une car les répétitions avec Arno avaient filtré sur les réseaux, le chanteur de

Black Bomb A (mais aussi de No Flag par le passé !) apporte un renfort de poids pour «Dans le chaos», ça shredd ! En mode «Old school», ce sont «Encore sourire» et «La chute» qui nous sont ensuite servis, deux titres issus de Instinct (paru en 2005 !), un album assez marquant pour qu'un fan se le soit fait tatouer sur le torse... À ces classiques, c'est un nouveau hit qui va devenir un indéboulonnable de la setlist qu'il faut ajouter avec «Tic tac toe», c'est confirmé, c'est un de mes titres préférés (j'avais peu de doute mais que de frissons sur scène...). Étienne prend ses marques sur scène, avec la place que veut bien lui laisser Tof, et prouve que le relais s'est bien passé, Alex reprend du service le temps d'un morceau, c'est «De l'ombre à la lumière» qui est donc joué à trois guitares ! Pour «Si souvent», c'est Fredd (Noise Emission Control) qui vient prêter main forte au combo, la fosse est en ébul-











lition, il faut la calmer, tout le monde s'assoit pour repartir de plus belle, la communion est totale. Le temps file, «La vie est longue» mais le concert semblera trop court même si on reste «Sur la brèche», un petit souci avec les samples vient ralentir la machine mais n'empêche pas un wall of death et un «Asphyxié» irrespirable. Spoiler, il n'y aura pas de rappel ce soir et c'est donc déjà le dernier morceau qui pointe le bout de son nez, «Pourquoi», bonne question... C'est avec Mat des Buko au deuxième micro qu'on termine cette soirée qu'on aurait bien prolongé toute la nuit pour profiter de «Somnambules», «Schyzofriend», «Ego trip» ou «Carpe diem» auxquels j'aimerais bien goûter en live et pourquoi pas abuser

en jouant encore et toujours «Les Nerfs à vif» ou «Paranoïaque» ! Une release party de rêve avec les amis, la famille, une magnifique salle et un beau public qui se donne autant que les groupes, c'était vraiment parfait.

**Merci aux Unswabbed et à Marion, à l'équipe du Black Lab et à Marie d'Emm (Warm TV). Coucou à Alex, Arno, Elo, Mathias, Jim & François.**

■ Oli

Photos : Marie d'Emm (Warm TV).



@Marie d'Emm



## MR R.

### ERE LONG

[Araki Records / Gabu records]

Pas de mystères pour Mr R., on avait déjà fait connaissance avec ce trio biterrois en 2019 et leur premier LP, intitulé //. De retour fin 2022 avec 12 titres pour ce nouvel LP : Ere long. Alors pas de surprises, ce cher Monsieur R continue de nous emmener dans ses atmosphères post-rock contemplatives. Alors, qu'est ce qui différencie le mauvais post-rock du post-rock ? Avec le mauvais post-rock, tu lances des tracks de 6

minutes et il ne se passe rien. Tu perçois bien les instruments, guitare, basse, batterie, tu sembles identifier quelques structures, quelques tentatives musicales, mais tu restes en dehors. Les titres s'enchaînent, et ça pourrait être les répétitions d'une école de musique que tu entends en passant dans la rue que ça te ferait le même effet. Et puis il y a le bon post-rock, celui qui sait trouver l'alchimie simple et efficace, qui saura attraper tes oreilles et caler chacune de ses chansons à l'intérieur, qui te donnera envie de prendre un bon casque et un bon canapé, pour apprécier les nuances et expérimentations sonores. C'est celui qui maîtrise les montées cathartiques, les crescendos hypnotiques, les subtiles insertions foisonnantes. C'est celui qui te colle 8 minutes d'un titre 100% instrumental, mais quand il est fini, tu te dis : « merde, c'était trop bon, je me le repasse ». C'est celui qui t'agrippe le cœur, te chatouille le cerveau et te titille le spleen. Et Mr R. fait évidemment partie de cette deuxième catégorie de post-rock. Ce monsieur R peut commencer par un fragile «Reveal», lâcher les guitares sur «Grasp» ou s'envoler en psychédélique «Embrace». À l'écoute de «Shine on», Mr R. démontre qu'il pourrait aussi faire du bon indie rock, avec paroles, refrain et tout le toutim. En conclusion, c'est Mr R. comme Monsieur Réussite.

■ Eric





## CAPITAL YOUTH

### PERFECT TIME

[Roosevelt Records / Irascible Music]

Votre serviteur chargé de chroniquer Perfect time de Capital Youth n'est pas un grand fan de pop punk, il aurait très bien pu transférer la tâche aux spécialistes du genre que sont les HuGui(Gui) (PUBLICITE - si tu ne connais pas encore cette fameuse rubrique de notre magazine, pars vite corriger cette erreur, et si cela te plaît, tu pourras même acheter le fanzine pour les soutenir - PUBLICITE). En amont de tout ça, Arnaud d'Irascible Music (compagnie suisse à la fois label, agence promo et distributeur de musique indépendante) me suggère de jeter une oreille sur ce groupe de Genève dont les membres proviennent de formations plus ou moins renommées comme Promethee, The Animen, Future Faces, ou sont des ex-membres d'Elizabeth et Hateful Monday, et qui ont déjà à leur actif un EP nommé Lemonade, sorti début 2017. Direct après ça, je lance une écoute de Perfect time, et j'aime instantanément le travail mélodique du groupe, c'est simple et foutrement efficace.

C'est d'ailleurs ce qui ressort le plus de cet album : des guitares pas trop saturées voire acoustiques, ce qui assure au groupe son étiquette pop («Grand turismo», «1989», «Seventeen»...), tout en nourrissant ses compos de riffs énergiques façon punk-rock («Runaway», «Late night talk», «Crush on you»), le tout agrémenté de délicieux phrasés «lead» de guitares, et des refrains accrocheurs en veux-tu en voilà. Ce genre de formule passe partout car elle est

super bien dosée et pas virulente pour un sou, les choix de production et les arrangements y sont aussi pour beaucoup dans cette musique fédératrice. Le seul «hic» que je pourrais émettre est de l'ordre de la répétition. Même si le disque compte 36 minutes et que le groupe essaie de varier la structure et l'univers sonore de ses morceaux, une certaine forme de monotonie vient s'installer au fil des écoutes, et le chant y est pour beaucoup. En effet, les intonations et inflexions de la voix de Charles ont tendance à ne pas trop sortir de leurs zones de confort et rester figer sur chacune des chansons. Si bien que par moments, on a cette fâcheuse impression d'avoir déjà entendu le même morceau avant. C'est souvent l'une des principales raisons qui m'a éloigné progressivement de ce genre musical : ce sentiment de «déjà-vu» (ou en l'occurrence ici de «déjà entendu»). Ce n'est pas pour autant qu'il ne faut pas se jeter sur ce Perfect time, bien au contraire, je suis convaincu qu'il plaira aux fans de punk-rock et au-delà.

■ Ted



## MATT ELLIOTT

### THE END OF DAYS

[Ici d'Ailleurs]

Matt Elliott sort du brouillard de Farewell to all we know pour nous annoncer The end of days. Pas franchement de quoi se réjouir... Déjà que sa folk lo-fi n'est pas marquée par le sceau de la gaieté en temps normal, là, on sait qu'on s'embarque dans un EP à l'option tristitude toujours aussi assumée. Et alors que d'habitude, je trouvais très beau ces morceaux de mélancolie, la majeure partie des titres de cette nouvelle production ne trouve pas grâce à mes oreilles. La faute au saxophone qui vient remplacer la guitare sur de très (trop pour moi) nombreux passages, si cet instrument porte beaucoup de tristesse en lui et sert évidemment le propos, son omniprésence m'éloigne du Matt Elliott que j'apprécie. Quand le saxo ne se pointe que pour renforcer les idées («The end of days») ou reste au placard («Healing a wound will often begin with a bruise»), je me retrouve au chaud avec une douce guitare (la voix de Matt se cache bien trop souvent aussi à mon goût). Avec des pistes assez longues, très instrumentales et marquées par la présence du saxophone, The end of days n'a rien de réjouissant, c'était annoncé, c'est assumé. N'en reste que cette expérience est une déception personnelle, je vais retourner dans le brouillard.

■ Oli



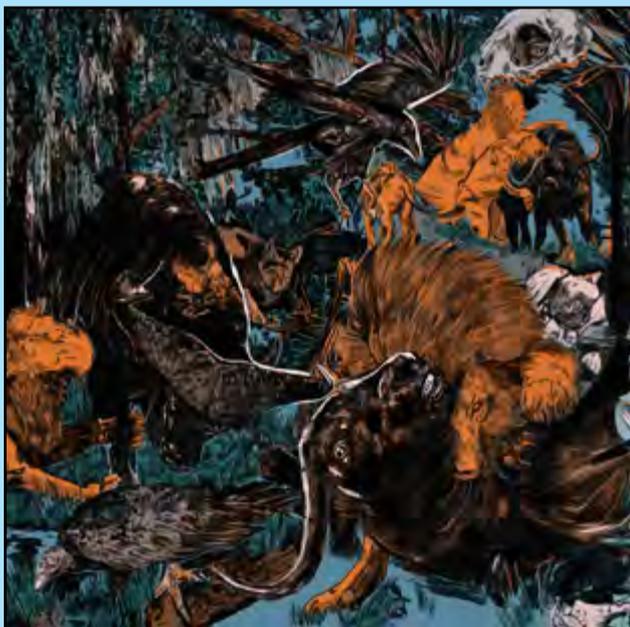
## HAYLEN

### BLUE WINE

[Baco distribution]

Une voix, du velours, du rock'n'roll, un quatuor à cordes, un look, du blues, du vin bleu (Blue wine, donc), égérie Jack Daniel's, quelques cuivres, de la soul, Amy Winehouse, de l'expérience, basse batterie, 13 titres, du rock'n'roll (je l'ai déjà dit ?), «Crazy about you» qui swingue, beaucoup de scène, une guitare ou deux, show-woman, «Secret rhythm» le single qui va bien, quelques claviers, meneuse de revue, envie de claquer des doigts, chants en anglais mais un petit peu en français, pin-up, show télé, Amy Winehouse (je la recite, parce qu'il y a de belles similitudes), 50's vintage, premier album, solo de saxo, Elvis Presley, rythm'n'blues, sensualité, «Take my blues» qui suinte... le bon blues, Betty Boop. Voilà une ribambelle de mots-clés pour caractériser la musique, la vie, la carrière d'Haylen, une carrière qui lui a fait arpenter un sacré paquet de scènes, et tout autant d'expériences musicales. Un univers foisonnant rassemblé dans un premier album, comme un élixir, un philtre, une huile essentielle, la quintessence.

■ Eric



## TITUS ANDRONICUS

### THE WILL TO LIVE

[Merge Records]

Je ne sais plus exactement comment Ted m'a refilé le bébé, enfin le CD, mais c'était du genre : «Tu connais Titus Andronicus ? C'est du punk-rock, ça pourrait te plaire...». Alors non, le nom m'était complètement inconnu, en revanche le label, Merge Records, lui oui. Label du guitariste/chanteur de Superchunk, où on y retrouve aussi Bob Mould... plutôt gage de qualité dans mon échelle de goût perso. Je lance le premier clip trouvé sur YT et en effet c'est plutôt pas mal. Banco ! Je prends.

En me renseignant davantage sur le net, j'apprends qu'il s'agit de la toute première tragédie de Shakespeare, et certainement la plus sanglante ! Viol, trahison, folie, cannibalisme (un peu de consanguinité aussi, j'imagine), je vous épargne les détails et on va se recentrer sur le groupe formé en 2005 dans le New-Jersey, autour du leader Patrick Stickles (guitare/chant), dont The will to live est quand même le septième album !

Je ne rangerais par contre pas vraiment Titus Andronicus avec mes disques de punk-rock, si je les classais par styles musicaux. Ce que je ne fais pas, trop complexe. Là il va trouver sa place tranquille entre Thursday (emo HxC, USA) et Tokyo Adventures (power pop-punk, UK). C'est moins cohérent mais bien plus pratique pour s'y retrouver. J'aurais de toute façon été bien embêté de le classer car la découverte à l'aveugle de The will to live (permettant plus facilement de re-

transcrire mes impressions pour une chronique qu'une découverte à la sourd), avec son intro instru grandiloquente («My mother is going to kill me»), son piano et ses nombreux solos omniprésents, m'évoquent à la fois l'opéra/arena rock de The Who, le hard-rock de Def Leppard et des touches de rock australien à d'autres moments. Si elles ne sont pas aussi sauvages, les guitares me font aussi parfois penser aux The Wildhearts si chers à mon ami Gui de Champi, qui à la lecture de ces mots ne manquera pas de sursauter et rentrer direct Titus Andronicus dans son lecteur de streaming pour vérifier. Et ce n'est pas l'excellent «I'm screwed» (tube !) qui va me faire mentir, ni «I can not be satisfied» qui suit, ou encore «Give me grief», «Baby crazy» ou même «We're coming back». Quand j'entends cette dernière, après «All through the night» et son refrain fédérateur, j'ai en tête des virées en centre-ville, entre potes, avec la bière qui coule à flot, limite un petit côté Dropkick Murphys à la Saint-Patrick (Stickles). Hum, réflexion faite, il y a également du punk-rock dans Titus Andronicus et le morceau «Dead meat» l'est lui à 100%. Je lui préfère pourtant, et de loin, le magique, émouvant et vicieux «An anomaly», où pendant 7 minutes, Patrick Stickles flirte avec le Diable... Il faut préciser que The will to live a été composé en réaction au décès de son proche cousin, claviériste et membre fondateur du groupe et correspond au périlleux voyage du narrateur, structuré en trois parties, allant de la peur à la foi, de la colère à l'acceptation et du chagrin à la gratitude. Tout ça dans l'espoir de retrouver la volonté de vivre et de pondre un album de rock ultime. Pari réussi, magnifié par une splendide pochette en trois volets qu'on doit à l'illustratrice Nicole Rifkin, inspirée par le peintre Néerlandais Jérôme Bosch.

Une fois celui-ci digéré, j'ai maintenant les six précédents albums du groupe à découvrir, merci Ted pour le tuyau !

■ Guillaume Circus



# TREPONEM PAL

MARCO, TOUJOURS À LA BARRE DE TREPONEM PAL, NOUS DONNE QUELQUES ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA NAISSANCE DU NOUVEAU BÉBÉ, SCREAMERS MAIS ÉGALEMENT SUR L'AVENIR PROCHE ET LES COMBATS MENÉS PAR LE COMBO.

## **Treponem Pal est-il un collectif plus qu'un groupe ?**

Treponem Pal a toujours été à la fois un collectif et un groupe. Les 4 premiers albums avec une formation unique de 5 membres. Puis après notre break pour l'expérience reggae dub d'Elephant System, un travail à trois avec Didier Bréard et Polak aux guitares qui nous a rejoints en 2006.

## **Cet album sonne très «old school», pourquoi cette volonté de revenir à vos origines ?**

Ça s'est fait naturellement... on avait envie de quelque chose de plus brut de décoffrage. Avec l'idée de développer 3 tendances différentes : hardcore metal, psychedelic punk et industrial rock.

## **Certains titres sont donc très industriels, d'autres plutôt électros, d'autres placent les machines à l'arrière-plan, ce sont des décisions collégiales ?**

Oui, l'idée c'était d'avoir 3 tendances différentes... Donc selon les titres, les machines ont plus ou moins de présence ou d'importance.

## **À quel moment de la composition entrent-elles en jeu ?**

C'est variable, on peut partir d'un beat samplé ou créé par Didier, ou bien d'un riff que Polak fait tourner... et on construit autour, autant les machines que la voix ou les basses.

## **En quoi l'utilisation des machines a changé depuis vos débuts ?**

Les machines sont arrivées dans Treponem Pal à partir de l'album Excess & overdrive, Didier Bréard est arrivé à ce moment et c'est lui, avec son talent et en parfaite osmose avec nous, qui a tenu les rênes de ce nouveau jouet jusqu'à présent.

## **Est-ce que vous cherchez une sorte d'équilibre sur l'album ou tout se fait «naturellement» ?**

Oui, on cherche à avoir une sorte d'équilibre surtout au niveau du son : l'idée étant d'avoir quelque chose d'extrêmement percutant, puissant mais vu l'intensité de notre univers, cela ne doit pas être fatiguant à écouter sur la longueur... sinon on décroche. Nous sommes très exigeants avec nous-mêmes... Un peu longs à la détente je dois dire... Faut que les choses reposent, mûrissent, évoluent jusqu'à une certaine deadline.

## **Vous avez signé chez At(h)ome, quel critère a fait votre décision de les rejoindre ?**

Nous avons eu plusieurs approches de labels étrangers mais pour ce renouveau nous tenions ou espérons trouver «le» label français qui saurait relancer la machine. At(h)ome ont été très vite intéressés... On s'y est repris à 2 fois avant de leur faire écouter la version définitive de Screammers. Nous voulions un label français indépendant. At(h)ome sont solides en France. Cela dit, nous avons signé avec eux pour le monde, nous comptons donc bien être amenés à travailler Treponem Pal également en dehors de l'hexagone avec eux.

## **Le folklore japonais, ce n'est pas forcément ce qu'on associe à Treponem Pal, pourquoi choisir ce thème pour l'artwork ?**

C'est l'art du tatouage japonais que j'ai toujours kiffé. Il y a 15 ans déjà, je rencontrais Keuns, tatoueur français de Poitiers chez Utopia Tattoo. Il développait un style japonais moderne assez psychédélique. Il m'a donc tatoué et je l'ai branché pour qu'il nous fasse la pochette de l'album Survival sounds. Je voulais un éléphant, mon obsession depuis toujours. Il a donc fait un baku, un chasseur de cauchemars dans l'art japonais. Avec lui travaillait Rafto Dilo, spécialisé aussi en tattoo japonais. On



est devenu potes et il m'a tatoué aussi le bras gauche. Et il y a 2 ans, c'est lui que j'ai branché pour faire la pochette de *Screamers*. Il a parfaitement répondu à mes attentes. Big up Utopia Tattoo !!!

**Malgré la sortie d'un nouvel album, il y a peu de dates de concerts annoncées pour le moment, c'est devenu si difficile de tourner ou vous préparez une grosse annonce ?**

Nous avons une dizaine de dates confirmées déjà entre autres : Paris, Rouen, Lille, Strasbourg, Lyon, Clisson pour le Hellfest .... Une quinzaine d'autres dates sont en construction et seront bientôt confirmées. Cela dit, oui, il y a beaucoup de groupes qui tournent aujourd'hui car les deux années de COVID ont bloqué tout le monde. À nous de donner le maximum sur scène pour notre public et ainsi, de nouvelles dates arriveront.

**Il y a quelques dates dont La Maroquinerie, on peut avoir quelques infos sur le «show» qui attend les Parisiens ?**

Le show de Paris réunira la plupart de nos classiques : «Pushing you too far», «Planet claire», mais aussi «Renegade» et «Rest is a war» que nous n'avons pas joué depuis 20 ans. Et donc aussi 6 ou 7 nouveaux titres tirés de l'album *Screamers*.

**En juin, il y aura aussi le Hellfest, quel souvenir gardez-vous de 2013 ?**

Très bon souvenir... même si le concert était un peu trop tôt. Mais cette année, nous jouerons en début d'après-midi. Et avec cette nouvelle équipe de choc que sont Bastien Amy, Nicky «Vory» Tchernenko et le retour de Laurent Bizet aux côtés de Polak, ça devrait logiquement taper très fort. Et avec une nouvelle équipe son et lumière aussi.

**Le monde du metal est très «masculin» et chargé en testostérone, selon vous est-il plus ou moins machiste que la société ?**

Plus machiste que la société, non certainement pas. Regarde l'état du monde et de certains pays à ce propos, c'est très très grave. D'où notre prise de position dans la vidéo de «Screamers» en portant le brassard LGBT pour le droit à la différence gravement menacé de nos jours et le refus de toute autorité gouvernementale, police ou religieuse. Il y a de tout dans le metal : parfois un côté très caricatural vis-à-vis des femmes comme dans des groupes style Manowar. À l'autre bout du spectre, on peut citer le groupe féminin The Runaways, le premier groupe de Joan Jett, au début 80's qui avaient réussi à s'imposer. Pour ce qui est de la testostérone : elle ne s'affiche pas que dans le metal mais aussi dans le mi-

lieu du hip-hop ou encore du hardcore. Cela cache en réalité bien souvent, quand tu les connais, une grande fragilité et timidité chez ces lascars qui veulent se la jouer «j'te pète la gueule». Assez pathétique et hilarant parfois.

**La défense de l'égalité des droits et la tolérance reste un cheval de bataille, est-ce que le monde a beaucoup progressé en 35 ans ?**

Non !!! Le monde n'a pas du tout progressé mais carrément régressé. Malgré les actions partout dans le monde de résistance, en Chine ou en Iran par exemples, les dictateurs ont toujours la part belle. Les ONG font ce qu'elles peuvent pour subvenir aux besoins des plus démunis mais se voient interdites d'intervenir par exemple en Italie pour sauver les boat people, migrants qui meurent par centaines dans les eaux territoriales. La race humaine est très complexe et évolue très rapidement dans le sens de l'intérêt personnel, le capitalisme et le pouvoir et domination sur autrui.

C'est un monde dangereux face auquel il faut savoir garder la tête froide et savoir s'entourer des bonnes personnes et garder à distance les détraqués racistes et fascistes qui transpirent le malaise et la merde d'extrême droite.

**En quoi la musique peut servir la cause ?**

La musique est une arme solide pour faire passer les messages d'unité, de liberté et de partage. Les différents festivals et concerts depuis toujours ont été une forme de résistance et le message doit continuer d'une génération à une autre... C'est un travail de longue haleine. We keep the fire burning !!!

**Merci Marco et les Trepo, merci Olivier chez At(h)ome.**

■ Oli

Photos : Muriel Delepont





## TREPONEM PAL

### SCREAMERS

[At(h)ome]

Si on se sent un peu moins jeune après avoir fêté nos 25 ans, ça fait tout drôle de se dire qu'un groupe qui était déjà très bien établi à nos débuts est encore capable de nous botter le cul. Higher est sorti en 1997, la prestation culte à Nulle Part Ailleurs date de mars de cette année-là, le W-Fenec n'existait donc pas encore que Treponem Pal défrayait autant la chronique que les passions. Les césures ont été nombreuses et après chaque nouvel album, le groupe se régénère autour de Marco. Si Screamers a été composé avec de vieux comparses comme Didier (samples), Polak (guitare, ex-Boost) et JP (écriture), le boss a réussi à ramener Laurent (ex-Hoax) au bercail et à séduire deux petits nouveaux : Bastien (batter, Mugslug) et Nicolas (basse, Ezechiel Son). Cet amalgame de vieux briscards et de jeunes loups met à disposition 11 titres qui démontrent que l'entité qui me faisait déjà vibrer il y a plus de 25 ans n'a pas pris une ride.

Son léché, groove impeccable, chant identifiable entre mille, riffs acérés, influences toujours assumées, Treponem Pal n'a pas changé ou alors, c'est en mieux tant la production d'aujourd'hui permet plus de finesse dans les effets ou appuie certains passages sans saturer les pistes. Parmi les inébranlables racines, le dub tient une place particulière, ici, il trône (à Babylon ?) en tête de tracklist avec le pesant «The fall», d'autres morceaux sont assez aériens («Too late», «Cosmic riders») voire même légers, si on veut jouer sur

les mots et s'opposer au titre annoncé («Heavy load»). Dans la même idée, «Psychedelic trip» n'est pas spécialement psyché, il est surtout électro et la «Crazy woman» est davantage envoûtante et sensuelle que folle d'après moi... Les sonorités industrielles omniprésentes viennent résonner avec les cadences sur «Machine» (évidemment), un laminoir qui fait le taf sans déga-ger autant de puissance que «Earthquake» ou les très métalliques «Out of mind» et «Screamers» (idéal en étendard). Quelle que soit la forme qu'elle prend, la musique coule dans leurs veines («Badass sound system») et cherche à nous atteindre, physiquement comme mentalement.

Immortels tels les démons Oni comme celui représenté sur l'artwork, les Treponem Pal sont aussi difficiles à cerner que ces derniers, pour certains, ils symbolisent la justice, la protection et l'honneur, pour d'autres, ils «incarnent» le malheur. Cette ambivalence est dans l'ADN du tréponème pâle, cette syphilis synonyme de jouissance et de maladie, et cette musique obscure et grave qui donne le sourire.

■ Oli

Music'Air Productions présente

# KREIZYFEST



## Agorri

## LOUËLAST

## SIDILARSEN

LES RAMONEURS DE MENHIRS ⚡ KNUCKLE HEAD ⚡ HORSKH  
 SHAÂRGHOT ⚡ PENSÉES NOCTURNES ⚡ FAUXX ⚡ ACOD  
 MOUNDRAG ⚡ JOURS PÂLES ⚡ TRISKILL ⚡ DÂTCHA MANDALA  
 AMZERA ⚡ LADIES BALLBREAKER ⚡ BLACK CHAMBER ORCHESTRA  
 SKORBUT ⚡ TRANZAT ⚡ WE LOVE YOU ALL ⚡ PULVERDAMPF

### 27 ⚡ 28 MAI 2023

### ÉTANG DU KORONG GLOMEL (BZH/22) ⚡ FRANCE

WWW.KREIZYFEST.COM

**HARD**

METAL XS LE POHER

CUSTOM 77

Les Facteurs  
De l'Ombrée  
productions

fm

FÉDÉRATION  
DES MUSIQUES  
MÉTALLIQUES

MAD  
CULTURE  
MÉTALLIQUE



RADIO METAL  
COREFF

METAL WORKOUT  
VECTEUR

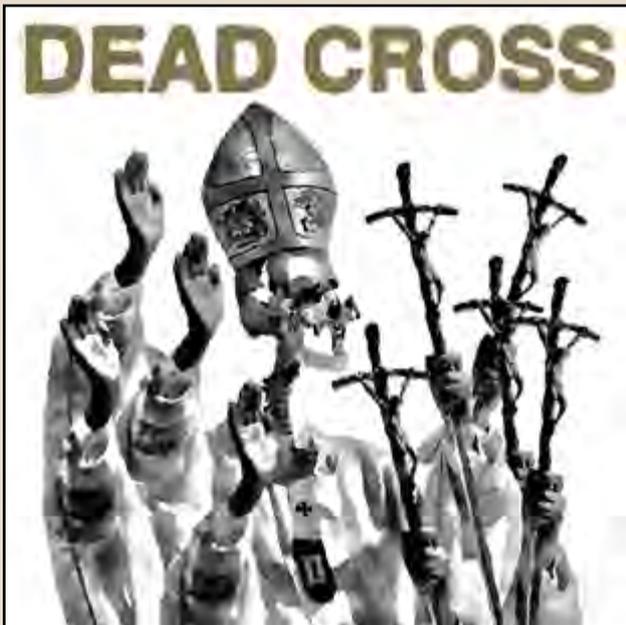
GLOMEL  
Productions & Organisation

MUSIC

FRANCE  
METAL

OVERACT





## DEAD CROSS

II

(Ipecac Recordings)

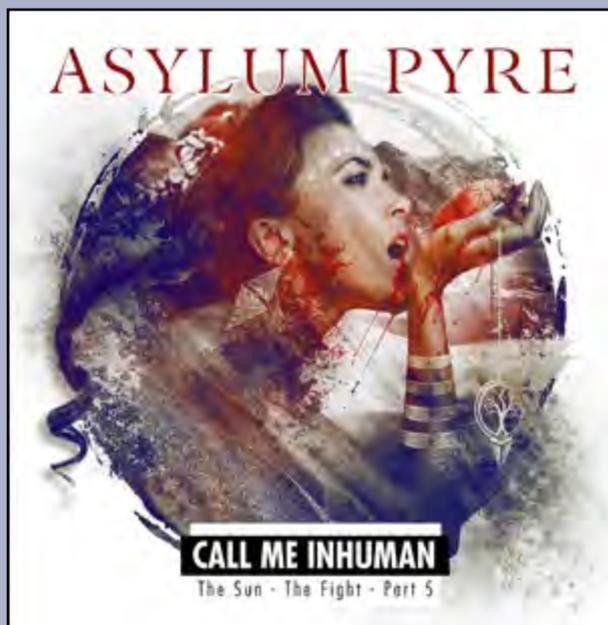
Dead Cross, le groupe de Mike Patton (Faith No More, Mr. Bungle, Fantomas, Tomahawk), Dave Lombardo (ex-Slayer, Testament, Suicidal Tendencies), Justin Pearson (The Locust, Retox) et Michael Crain (Retox), poursuit son aventure punk hardcore avec un deuxième album sobrement intitulé II. Les Américains n'ont visiblement pas été calmés musicalement (humainement, ça, on n'en doute pas) par le traitement du cancer de Crain depuis 2019 et puis par la mort l'année dernière de leur premier chanteur Gabe Serbian. Cela semble même avoir motivé les gaziens qui repoussent leurs limites avec une cohésion étourdissante sur ce nouvel album dont les qualificatifs pour le décrire nous manquent : chaotique, sauvage, frénétique, anguleux et désorientant...

La rage et la douleur animent ce disque d'une densité affolante pour une œuvre influencée par le thrash, le punk-rock, le post-punk, le noise rock, le goth-rock et d'autres formules sans garde-fous. Car il faut s'accrocher pour adhérer à ce patchwork sonore que propose la bande de Mike Patton. La tentation du «Stop-Eject» (oui, je suis vieux) peut revenir très souvent si on ne prend pas le temps de s'immerger dans ce tortueux mais non moins intéressant II qui présente la particularité de ne pas avoir de titres qui se détachent plus que d'autres. Certains y verront des clins d'œil à d'anciennes formations des membres comme le riff du début de «Christian

missile crisis» rappelant directement Slayer ou bien des ambiances sombres évoquant une partie de celles du premier Tomahawk, voire même parfois Faith No More avec l'alternance du chant clair/gueulé sur «Strong and wrong». À ce sujet, les vocalises carrées et immédiates de Mike Patton, bien accompagnées par les gueulantes de Justin Pearson, donnent du volume à l'ensemble grâce à sa palette non surprenante (du chuchotement aux paroles scandées en passant par le «parlé» et les hurlements).

Mais ce qui reste le plus imposant dans ce nouvel album et qui détrône le reste, ce sont les guitares de Michael Crain. Voir ce type en pleine séance de chimio durant l'enregistrement enchaîner autant de choses pour garnir les 9 morceaux de façons aussi diverses (riffs bruts et efficaces, nappes hérétiques, habillage alambiqué de sons clairs...) est stupéfiant. Le duo basse-batterie reste anecdotique à côté, pourtant sa lourdeur et son impact s'imposent naturellement, surtout sur les parties les plus punks comme «Heart reformer» ou «Nightclub canary». Mais ces dernières ne sont pas forcément les plus marquantes du disque, nous sommes plus sensibles à des morceaux dont les ambiances sont davantage travaillées, mélodiques et variées tels qu'«Animal espionage», «Ants and dragons» et «Imposter syndrome». Tout ceci étant dit, soyons honnête et le plus objectif possible, Dead Cross n'est pas, de manière évidente, ce qu'a fait de mieux Patton dans sa longue et fourmillante carrière, II est bon et déroutant certes, mais n'est pas pour autant l'album de l'année.

■ Ted



## ASYLUM PYRE

CALL ME INHUMAN

THE SUN - THE FIGHT - PART 5

[Autoproduction]

Pour ne rien te cacher, on reçoit de nombreux disques de groupes qui évoluent dans la veine de Within Temptation et, tu l'auras remarqué, on en chronique très peu... La faute à un manque d'originalité (souvent), au sentiment d'opportunisme (oui, c'est subjectif) ou à une production médiocre (parfois), et quelques-uns passent au travers de notre sulfateuse et arrivent dans nos pages. C'est le cas du cinquième album d'Asylum Pyre, la prod est béton, le groupe joue depuis plus de 15 ans et se permet des incursions dans bien d'autres styles que le classique «metal avec une voix féminine», allant chercher du poids du côté du power et de l'incisivité du côté du heavy. Les musiciens s'en donnent à cœur joie même si les chants ne prennent pas vraiment de risques et plombent parfois les bonnes idées instrumentales (les pénibles relance de «Fighters», la faiblesse mélodique de «Sand paths» et je ne sais trop penser de «Happy death-day»). Le combo a clairement misé sur l'efficacité comme la volonté de mettre dans sa poche le public en lançant de bonnes vibes et de grandes vagues qui l'emportent là où le groupe veut aller («Virtual guns», «There, I could die», «The nowhere dance»).

■ Oli



## BALLS OUT

VOLUME 2

HOT MOM

[Rock City Music Label]

Ah !!! En bon supporter du Racing Club de Lens, j'ai un peu de mal avec Nice cette année. Mais je veux bien faire une digression à ce principe purement footballistique en ce qui concerne Balls Out. Je les aime bien ceux-là. Si tu as bonne mémoire (que tu peux te rafraîchir sans difficulté en feuilletant le numéro 49 du Mag), je t'avais parlé du premier volet d'une trilogie entamée par Balls Out sur l'autoroute de l'enfer du rawk 'n' rawl. Le volume 2 vient d'arriver, et il sent le soufre comme le premier (que je vais m'empresser d'aller réécouter). Ça bourre à toutes les plages même si l'intro acoustique de la première («Have a seat on me») m'a donné quelques sueurs froides. C'est lourd, ça riffe sans retenue et ça donne envie de mettre le son à fond. Encore une fois, c'est Motörhead et Nashville Pussy qui viennent à l'esprit, mais aussi Black Sabbath une fois le solo de «Bite the pillow» enclenché. Les allergiques au chant roc-k-aillieux passeront leur tour, les amateurs de sueur remercieront le quatuor sudiste de raviver la flemme du rock. Et en attendant impatiemment la fin de la boucle avec le prochain EP, comme on dit chez nous, dins ch'Pas d'Clais, Allez Lens et vive le sport.

■ Gui de Champi



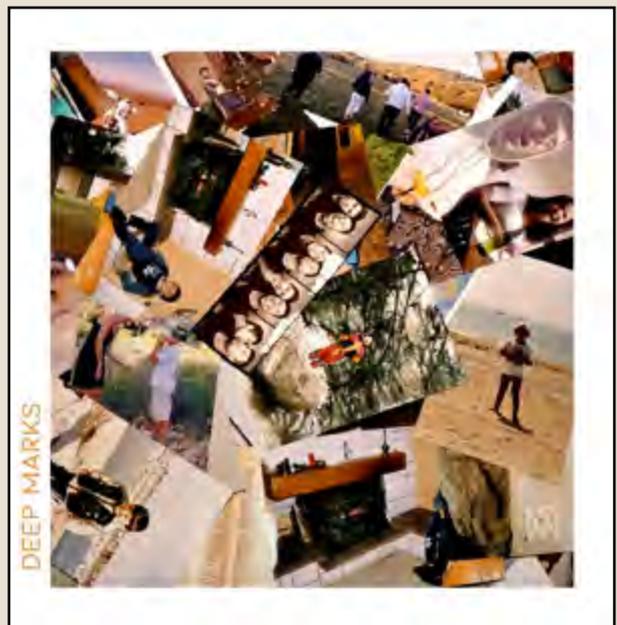
## DANDAURE

### RUDENADA

[Araki Records]

Après un premier EP, puis un split avec Chaman Chômeur en 2020, le quatuor de Marseille se lance dans une version plus longue avec un 6 titres de 31 minutes. Je préfère prévenir de suite : si vos oreilles sont plutôt sensibles aux chansons comportant des structures classiques couplet/refrain avec du chant, passez votre chemin de suite, car Dandaure n'en a cure des règles établies. Ici, on est plutôt sur de la musique instrumentale et des expérimentations rock au long cours. En effet, le groupe composé de Krim (basse) et Billy (batterie) de Costa, accompagnés des guitaristes italiens Fabio (Bron Y Aur) et Fabrizio (venant de la scène de l'improvisation), est la représentation typique d'une liberté artistique sans concession. Rudenada nous absorbe dans une certaine forme de contemplation sonore, comme si le quatuor jouait à l'instinct tout en s'observant et interagissait en fonction de ce que l'un ou l'autre fait. Oui, ça ressemble à de l'improvisation, mais on n'en est pas pour autant sûr à 100%. Oui, il est préférable de vivre en live ce rock mêlant free, jazz, noise, psyché et bien d'autres courants, comme une pièce de théâtre écrite ou improvisée. Car ici Dandaure nous charge de découvrir une œuvre délivrée de toute chapelle dans laquelle la tension, la frénésie mais également de timides mélodies viennent s'immiscer sans crier gare.

■ Ted



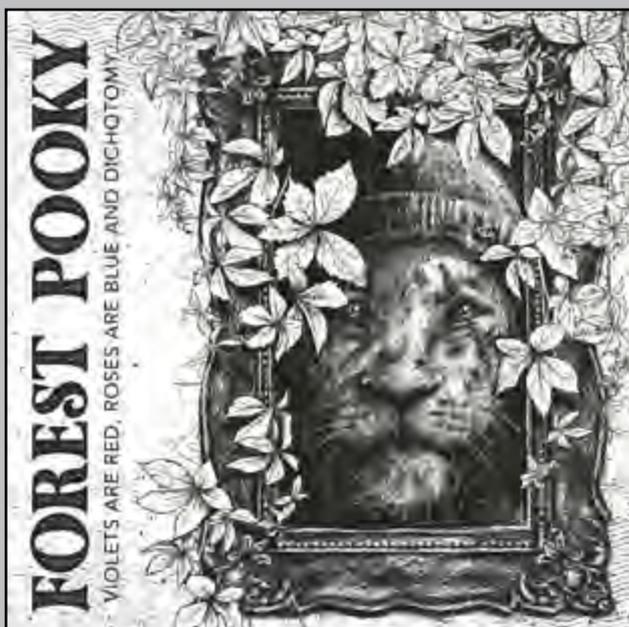
## MIND AFFECT

### DEEP MARKS

[Mind Vision]

Sacrée production pour ce deuxième album de Mind Affect, jeune combo (à peine 5 ans) qui a vu ses espoirs de se faire repérer avec un premier album (Emma sorti fin 2020) s'envoler avec le confinement puis les restrictions sanitaires. Les revoilà avec Deep marks, une dizaine de titres pop-rock qui empruntent un peu à la brit-pop, un peu à la french touch et beaucoup au bon rock. Basse dynamique, batterie efficace, samples bien placés, riffs électrisants, chant accrocheur sans donner dans la facilité, au moment de faire le tour du propriétaire, on ne peut leur faire que des compliments. Même quand ils calment totalement le jeu pour charmer leur monde, on tombe dans le piège grâce au soin apporté aux arrangements et aux sonorités («Souvenirs», «Petrossian»). Il va sans dire que je les préfère quand ils montrent les muscles et appuient sur la pédale de distorsion («Too heavy for radio», «You're not affecting my mind anymore»), cet aspect de leur personnalité donne de la profondeur à leur champ d'action et rend plus difficile leur catalogue ou la comparaison avec d'illustres aînés. Tant mieux.

■ Oli



## FOREST POOKY

### VIOLETS ARE RED, ROSES ARE BLUE AND DICHOTOMY

[Kicking Records]

Sur la route depuis 25 ans et en solo depuis presque 15, Violets are red, roses are blue and dichotomy n'est «que» le deuxième album studio de Forest Pooky. Je modère tout de suite mon propos, car depuis *Every key hole has an eye to be seen through* paru en 2012, Forest Pooky n'a pas chômé : tournées aux quatre coins du monde, split album avec Peter Black, Kepi Ghoulie ou Yotam Ben Horin, sans compter un EP, son génial album de covers paru il y a deux ans et ses multiples projets annexes (Maladroit, Supermunk, Napoleon Solo, Sons Of Buddha et bien d'autres). N'empêche que, pour les amateurs du punk-folk singer américano-ardechois, ce deuxième album s'est fait attendre. Mais comme dirait une de mes collègues de boulot, plus c'est long, plus c'est bon. Alors profitons-en !

La force de Forest Pooky, c'est d'être constant dans l'imprévisible. Et dans l'irrésistible aussi. J'ai beau connaître les qualités musicales de cet Artiste (l'emploi de la majuscule est une nouvelle fois amplement justifié), il arrivera toujours à me surprendre en empruntant des chemins que je n'imaginai pas mais qui sont tellement évidents quand on prend le temps d'y réfléchir. En ne restant pas figé dans le prisme du punk-rock dont il vient et dans lequel il a baigné depuis son adolescence avec ses frangins, et en ouvrant encore plus ses œillères à la musique pop et à des

orchestrations aussi audacieuses que réussies, Forest Pooky se révèle encore plus fort que je ne le pensais.

Composé durant les confinements de la période COVID, *Violets are red, roses are blue and dichotomy* (à l'artwork très réussi) se bonifie à chaque écoute. Le premier passage dans ma hi-fi m'aura laissé un peu perplexe car très (j'ose même dire trop) orchestré. Le deuxième m'a rendu plus attentif pour ne pas perdre une miette des délicieux arrangements. Les écoutes suivantes (car je les enchaîne quasi sans interruption) m'ont convaincu. Dès «*If I get sick of it*», ouvrant ce deuxième album, la mélodie trotte dans la tête et la qualité du morceau est sublimé par les chœurs généreux et la qualité de l'orchestration. Avec «*Marvellous*», on est encore transporté par la candeur et la finesse de l'écriture et des mélodies. Et que dire de «*Jojo judge*» (sonnant à s'y méprendre à la David Bowie) et «*Crazy heart*» qui te fileront assurément des frissons ? Il n'y a rien à dire, il suffit juste d'écouter et de te laisser happer par le charme et le charisme de Forest Pooky.

Oui, *Violets are red, roses are blue and dichotomy* comporte des plages où le rythme s'accélère et où les guitares saturent un peu plus qu'à l'accoutumé («*I know what love is*», le génial «*Celling and the floor*» et «*What you gonna do*» qui aurait sa place sur un album de Supermunk). Mais ces titres plus énergiques possèdent ce raffinement pop qui font de ce deuxième album un superbe patchwork musical. Et grâce à la formule live enrichie par le Forest Pooky Full Band (avec Le Bazile à la batterie, Fred Pooky à la basse et Stephan à la deuxième guitare), j'ai hâte d'être une nouvelle fois surpris par les interprétations de ce disque qui, j'en suis certain, pourra être décliné en mode solo comme Forest sait le faire depuis tant d'années. Et tu ne seras pas étonné de retrouver *Violets are red, roses are blue and dichotomy* dans mes albums de l'année dont la première place est déjà squatté par Not Scientists, groupe de son grand frère Ed. Quand on parle de musique, pas de dichotomie dans la famille Fol-lain.

■ Gui de Champi

# WE WILL FOLK YOU

## LES 4 ECLUSES

**DURANT TOUTE L'ANNÉE 2022, FOREST POOKY A ÉTÉ «ARTISTE ASSOCIÉ» AUX 4 ECLUSES, L'OCCASION POUR LUI DE TRAVAILLER AVEC D'AUTRES GROUPES MAIS AUSSI DE JOUER SUR LE TERRITOIRE AVOISINANT DANS UNE ÉCOLE, UNE MÉDIATHÈQUE, UNE PRISON OU UNE TAVERNE. ALORS QUE CE PARTENARIAT SE TERMINE ET QUE COMMENCE LE FESTIVAL WE WILL FOLK YOU, LA SALLE DUNKERQUOISE A LAISSÉ CARTE BLANCHE AU FRANCO-AMÉRICAIN.**

Il a donc tout naturellement invité des amis de longue date au talent reconnu. Le premier à monter sur scène et à accorder sa guitare, c'est Olivier Portnoi aka Panic Monster, on lui a déjà dit de s'accorder avant mais c'est plus fort que lui, il doit trifouiller ses mécaniques et s'en excuser avant de se lancer. Ce n'est pas un problème pour le gaillard qui aime discuter et sait jouer dans toutes les conditions. Chacun de ses morceaux est présenté avec humour, l'inspiration de la plupart de ses compositions étant issue de la pop culture ou de son enfance, on partage un peu de sa vie, qu'il veuille voyager dans l'espace («*Might as well be an astronaut*»), un cadeau original («*I want an alien for Christmas*») ou pouvoir aller aux toilettes alors qu'il porte un costume de Bat-

man («*Batman*»). Le son est clair, le ton énergique, les titres courts, le temps file et pour quelques morceaux, il est rejoint sur scène par un membre du quartet de Forest Pooky et par le boss lui-même, après tout, ils ont écrit «*Jennifer Lawrence*» ensemble au sein de Maladroit...

Avec la même décontraction mais une intensité incroyable due à un son lumineux et sa voix ensorcelante, Chris Gordon prend le relais, lui aussi n'est venu qu'avec sa guitare, déjà accordée, mais il impose le silence dans les rangs et le respect en quelques secondes. Le leader de Baby Chaos était impressionnant depuis son home studio durant le confinement, il l'est bien davantage dans les condi-







tions du live. Il reconstitue ses morceaux en version folk, qu'ils aient 25 ans ou quelques années, leur efficacité est identique même si le public s'émeut davantage sur les tubes («Hello», «She's in pain», «Blackbirds») que sur les morceaux plus récents. Venu d'Écosse spécialement pour nous, Chris s'amuse autant qu'il réalise des prouesses vocales dans ses interprétations, c'est du velours ! Là encore, le temps passe trop vite, entre les couleurs, le timbre de voix et la pureté des sonorités, on est comme dans un rêve dont on ne voudrait pas sortir. Masterclass.

En solo, en groupe ou en formation quartet comme ce soir, Forest Pooky joue davantage de sa sympathie et de sa facilité à entrer en contact avec le public que sur l'installation d'un moment onirique, c'est donc assez terre à terre qu'il nous présente ce soir bon nombre de nouveaux morceaux, ils ne sortiront que dans deux mois mais le public dunkerquois peut déjà en profiter, comme ce merveilleux «Marvelous» (un des meilleurs de l'album selon moi) et «If I get sick of it» (premier single) qui lancent le show (on aura de toute façon l'inté-

gralité de l'album en version live !). Lui aussi aime expliquer la genèse de ses créations et tailler le bout de gras avec son public, forcé de le corriger quant à la date de son dernier concert ici-même... Ambiance très cool, bonne énergie, le quartet s'amuse aussi (à changer d'instruments par exemple), tout le monde passe une excellente soirée. Les connaisseurs attendaient un moment particulier, ils n'ont pas été déçus car évidemment, Chris est venu se joindre à Forest pour reprendre «Space oddity», les deux musiciens l'ont travaillé ensemble pour Cover stories, il était impensable qu'on ne prenne pas des nouvelles de Major Tom... Peut-être un des plus beaux moments de ces concerts (à égalité avec «She's in pain» ?) qui doivent bien se terminer, après une dernière dernière chanson («Heart and faith» couplé à «The darkness comes»)...

**Merci aux trois «groupes», merci aux 4 Ecluses et merci à Kicking Records.**

■ Oli  
Photos : Oli





## SURF CURSE

### MAGIC HOUR

[Atlantic Records]

Parfois, le succès d'un groupe ne tient à pas grand-chose. Pour les Ricains de Surf Curse, c'est le phénomène TikTok qui les a (re)lancé vers 2020-2021 avec leur morceau «Freaks». Sorti en 2013, ce titre est devenu populaire et viral sur l'appli des jeunes notamment grâce à ses paroles qui ont fait l'objet de blagues autour,

mais aussi, il faut bien l'avouer, par sa capacité à accrocher les esgourdes. C'est plutôt encourageant de constater que des chansons de rock indé 90s marquent encore l'esprit des jeunes. Faut dire que les ingrédients sont là, en témoigne son nouvel et quatrième album *Magic hour*, sorti chez Atlantic Records en octobre dernier, qui fait perdurer cet hommage précieux aux années 90.

Car ce qui frappe chez Surf Curse, c'est cet héritage assumé dans toute sa splendeur. C'est bien simple, l'image que me renvoie les 12 titres de ce *Magic hour*, c'est celle d'une compilation de morceaux exclusifs et perdus de groupes aussi variés que Dinosaur Jr («Arrow»), Far et Weezer sur «Self portrait», Built To Spill («No tomorrows»), The Lemonheads («Cathy») ou même Sonic Youth avec l'exquise «Fear city» dotée d'un saxo totalement volatile. C'est jouissif et déroutant à la fois. Jouissif car les mélodies sont pulvérisées au kärcher et le cœur est touché sans détour par la nostalgie. Déroutant car on a l'horrible impression de ne pas écouter l'album d'une unique entité, d'un groupe original qui vient de sortir un disque maintenant, tout en prenant majoritairement un bon plaisir à l'écouter.

Rendre hommage, c'est top. Être vampirisé par ses influences, ça ne l'est pas toujours.

■ Ted





## LANDE HEKT

### HOUSE WITHOUT A VIEW

[Get Better Records]

J'étais complètement tombé sous le charme du groupe indie-punk anglais Muncie Girls quand était sorti leur disque *From Caplan to Belsize* en 2016. Il y avait même de quoi faire un tuyau HuGui(Gui), c'est dire ! Puis j'ai suivi ce qu'ils ont fait ensuite, notamment l'album *Fixed ideals* (2018), du même niveau mais j'ai l'impression que le COVID a eu raison de toutes autres velléités de leur part, si j'en juge par l'absence de news sur leurs réseaux sociaux, si ce n'est celles parlant de nouveaux projets. Et c'est de ça dont il est question ici avec Lande Hekt.

La guitariste/chanteuse de Muncie Girls sort donc son deuxième album solo, *House without a view*, moins de deux ans après *Going better* (2021), reprenant peu ou prou la même formule mais de manière plus pop. À la première écoute, je dois avouer que j'ai été un peu déçu, escomptant des morceaux plus catchy, comme le gros bourrin que je (ne) suis (pas). C'est toujours le piège quand on découvre le nouveau groupe de quelqu'un qu'on a beaucoup aimé par le passé, on attend de lui, ou d'elle ici, qu'elle refasse les choses à l'identique. Mais pas Lande. Une fois ça acté et après l'avoir vue à deux occasions en concert, seule avec sa guitare et sa pédale d'effets en sons clairs, je suis davantage rentré dans son nouvel univers. Nul besoin d'artifice, sa voix magnifique, accompagnée par une orchestration minimaliste mais efficace nous fait voyager, rêver... dream-pop étant un des sous-genres

musicaux affichés sur sa page bandcamp. Tiens tiens... Et si sa maison est sans vue, vers l'extérieur, on ne peut alors pas la voir non plus, à l'intérieur, ce qui expliquerait peut-être pourquoi elle se met ainsi à nu et se dévoile, de manière plus personnelle, plus intimiste. C'est valable musicalement mais également au niveau des textes et des thèmes abordés, qui témoignent tous d'une certaine sensibilité et vulnérabilité, qu'elle mentionne son homosexualité («First girl friend», «Gay space cadets»), son chat qui lui manque en tournée («Lola») ou d'autres choses du quotidien. Si «Half with you» qui ouvre l'album est vraiment de toute beauté, tout comme le morceau éponyme «House without a view» (et je pourrais facilement en citer 2-3 autres), «Ground shaking» avec son côté un peu plus mid tempo, vient remarquablement relancer la machine, je trouve, en milieu d'album. On ne se refait pas.

Il y a un temps pour tout, à traduire ici à la fois par «time» ou «weather» et c'est avec plaisir mais empreint d'une certaine mélancolie que je ressortirai volontiers ce digipak au cours d'un dimanche après-midi pluvieux.

■ Guillaume Circus



## ELYOSE

DEVIANTE

[Autoproduction]

Si tu aimes les groupes métalliques avec une femme à la voix douce au micro, tu as certainement lu la chronique de Asylum Pyre, si ce n'est pas encore fait, vas-y jeter un œil car Elyose passe au travers des mailles du filet également. Ce qui fait la différence avec le reste de la meute ? Des textes en français et un côté industriel, limite cyber-punk ! Si l'arrivée d'Anthony [guitariste, ex-Smash Hit Combo] a renforcé le poids de la gratte et des parties aussi tranchantes (oui, on peut parler de djent) que catchy (la présence en force des mélodies reste un point non négociable), les samples occupent encore une belle place dans Deviante et ajoutent un contraste avec la voix éclatante de luminosité de Justine (qu'on entend aussi chez Grey November et The Erinyes). Avec des textes qu'il ne faut pas traduire, l'immersion dans leur monde est encore plus rapide et si on ne craint pas la comparaison, on peut aisément chanter avec elle quelques refrains (celui de «Deviate» par exemple) et partager ses idées particulièrement réfléchies et bien écrites sur différents sujets («Vendredi noir», par exemple, que tu peux aussi voir en clip). Riffs acérés, rythmes mordants, textes mûris, harmonies travaillées, la nouvelle version d'Elyose est implacable.

■ Oli



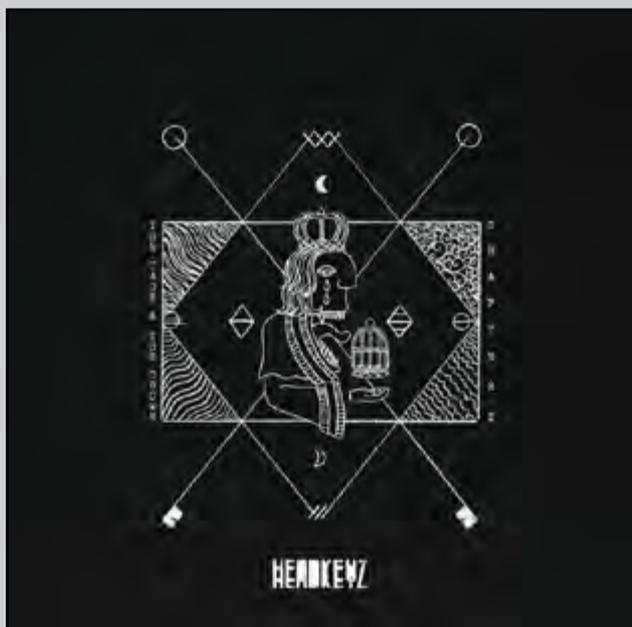
## DOOM COLLECTIVE

DOOM COLLECTIVE

[7 Tones Recording]

Attention OMNI (pour Objet Musical Non Identifié) ! J'ai beau enchaîner les écoutes de cet EP 4 titres de Doom Collective, groupe tout droit venu de Suisse et comprenant dans ses rangs Greg (7tone, Super Stoner), j'ai du mal à trouver mes repères. Et ce n'est peut-être pas plus mal, tant la musique jouée par le groupe est oppressante et captivante. Clairement, Doom Collective est inclassable. Sur des bases de doom (tiens donc !) teinté de metal, abreuvées de mélodies vocales pop («Black diamonds») et d'incursions industrielles («Circus»), les expériences sonores de cette formation (enregistrées et produites par David Weber du Studio des Forces Motrices à Genève) se révèlent déconcertantes. Presque éprouvantes. Synthétisées dans 4 titres pour un peu plus de 15 minutes, les aventures musicales de Doom Collective méritent une écoute attentive, avec une lumière tamisée et le volume à fond. Histoire de cerner comme il se doit l'étrangeté et la diversité de son univers hors du commun.

■ Gui de Champi



## HEADKEYZ

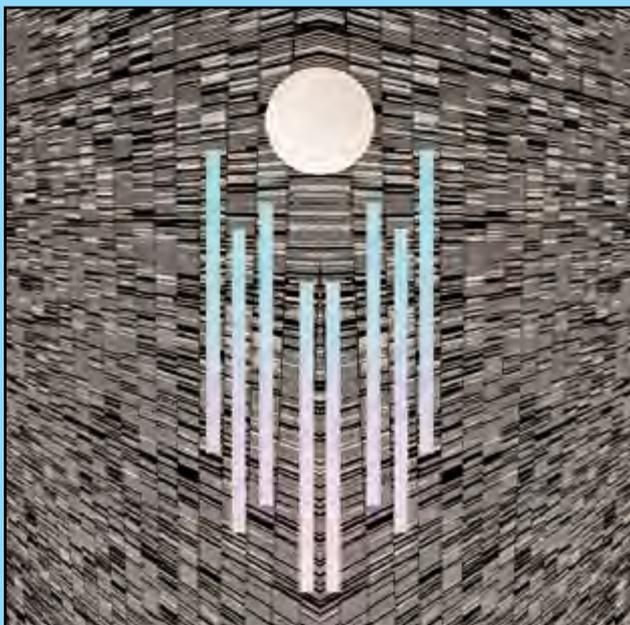
### THE CAGE AND THE CROWN : CHAPTER I (NB records)

Noire est la pochette de ce tout premier album où un Roi est transpercé de clefs, engagé dans un cadre rempli de symboles cabalistiques, comme une nouvelle carte de Tarot énigmatique. Noirs sont les thèmes traités dans ce premier chapitre, qui s'interrogent sur le devenir de l'humanité avec une propension à penser que la fin est proche. Noir est le dress code de cette formation montpelliéraine qui a vu le jour (ou plutôt la nuit) en 2021, à l'initiative d'ADG, auteur-compositeur. Noire est l'ambiance déroulée tout au long des huit titres qui composent ce double album dont *The cage and the crown : chapter I* forme évidemment la première partie. Malgré cette persistance de cette noirceur esthétique, la musique d'Headkeyz, n'est pas à classer dans le black metal ou la dark wave. Le quintet s'oriente plutôt sur un très bon pop rock, plutôt rock que pop d'ailleurs, avec des guitares qui tranchent parfois dans le plus incisif, car il y aura un petit peu de fuzz, voire de psyché, et quelques riffs stoner ou grunge de-ci, de-là.

Pour un premier album, Headkeyz fait preuve d'une très belle maîtrise et d'une production impeccable. Enregistré dans le studio de NB Records, puis masterisé par Jean-Pierre Chalbos au Studio La Source à Paris pour la version CD, et par Howie Weinberg (je donne pas les références, c'est indécent) à Los Angeles pour la version vinyle. Il en ressort 8 titres propres et carrés, qu'on pourrait estimer étonnamment aboutis pour un

premier album. Mais Headkeyz ne semble pas avoir besoin de faire des maquettes ou des covers pour exister. Ils savent envoyer un premier single («Killing god») avec un bon riff de guitare qui accroche les tympans, ils déroulent les titres rock pop toujours nuancés d'influences diverses. Ils peuvent même lâcher une petite instru pertinente («Ctrl + Z») en fin de LP, ou s'essayer à l'exercice toujours casse-gueule de la petite ballade et en sortir un track impeccable et classe («Speak»). Bref, ADG aka Adrien Girard (chant et clavier), accompagné de Timothée Bertram (guitare), Baptiste Willaume (guitare), Benjamin Michel (basse) et Sylvain Molina (batterie), ont écrit un très beau premier chapitre, on attend évidemment celui qui viendra clore ce *The cage and the crown*. Et on espère que la bibliothèque saura se remplir d'autres ouvrages.

■ Eric



## WUW

### L'ORCHAOSTRE

(Pelagic Records)

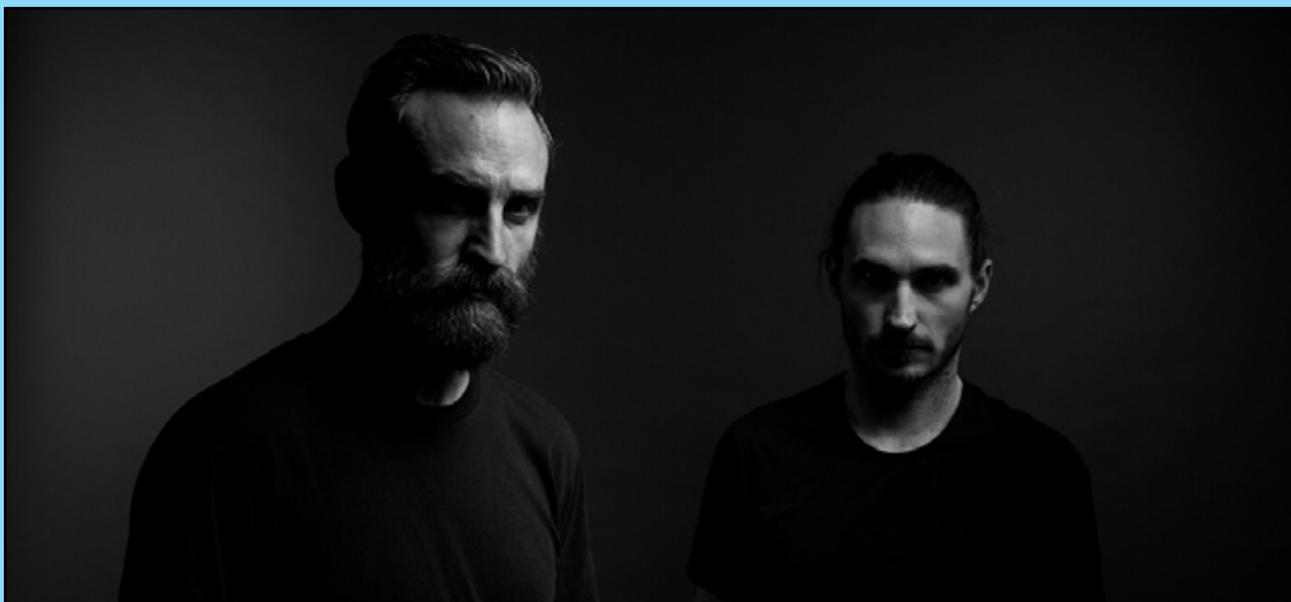
Comment avons-nous pu rater Wuw jusque-là ? La réponse est assez simple, leur précédent label (Prosthetic Records) ne fait pas de promo mais quand même, les deux frères ont joué ensemble dans Abrahma et Guillaume faisait partie de l'aventure précédente (Alcohsonic), on aurait dû être plus attentif et surveiller leurs activités ! Ok, il se passe plein de trucs tout le temps et on est souvent submergé par une montagne de disques mais, personnellement, ça me fait un peu chier de découvrir ce groupe uniquement avec son troisième album, que de temps perdu sans les connaître ! C'est aussi dommage pour eux car je ne suis pas le seul à les découvrir avec

L'orchaostre.

«Orchaostre»... un néologisme qui est aussi tout un programme alors qu'ils ne sont que deux à composer ce groupe. Mais leurs qualités de musicien permettent de toucher à tous les instruments : Benjamin cogne (batterie, percussions) pendant que Colin gratte (guitare et basse), les deux s'occupent également d'arranger et habiller les titres avec des samples et du clavier. Ni l'un ni l'autre ne chante, les textes sont totalement mis de côté car l'opus est découpé en 5 parties toutes intitulées «Orchaostre» avec donc au cœur de tout le chaos. Pas forcément une surprise tant le post-métal aime fracasser tout ce qu'il construit avec délicatesse, c'est presque une obligation du genre. Avec des morceaux qui atteignent tous (sauf l'exception qui confirme la règle) les 8 minutes, Wuw prend le temps de s'installer, de faire traîner ses affaires et ses riffs, on navigue dans les sons troubles du doom avant d'enclencher quelques vitesses, c'est avec «Orchaostre 2» que nous sommes déstabilisés, des sons perçants, des rythmes plus hachés, la sensation de malaise monte, l'ordre est renversé. Le côté progressif du troisième volet permet de nous remettre les idées en place avant un titre plus court qui laisse présager une nouvelle tempête. Entre sludge-doom et post-hardcore, on est en effet de nouveau bien secoué pour la fin de l'album, on est pris dans le cyclone sans jamais en entendre l'œil, on peut reprendre une activité normale, souffler un peu et se dire qu'on a vécu une sacrée expérience. Comme disent les Anglais «wow».

■ Oli

Photo : Brian Ravaux





## FLEUVES NOIRS

### RESPECTE TOI

(Jarane / Les Disques De La Face Cachée / Pourtrage Records / Kerviniou Recordz)

Respecte toi fait suite à Respecte moi sorti en 2018. Comme nous débarquons un peu dans le game concernant Fleuves Noirs - même si ne nous sommes pas tout à fait vierges en la matière, en témoigne ce show excellent auquel nous avons assisté lors de la Ferme Électrique 2019 - on imagine que les Lillois ont livré en octobre dernier la suite d'un diptyque. En tout cas, il faut être totalement débile pour ne pas se rendre compte qu'il y a un lien tant les deux albums ont des similitudes, tant sur la pochette que dans le contenu. Ils cultivent l'étrange et l'occulte. Mais revenons-en à nos moutons, parce que ce Respecte toi, c'est quelque chose !

Tout d'abord, il faut savoir que pour profiter de la magie noire de Fleuves Noirs, c'est en live. Même enregistré, c'est en live, pour garder intacte la fraîcheur et l'authenticité de ce rock incantatoire et mystique. Rien ne doit être lissé, et aucun overdub n'a sa place ici, à moins que je surestime ces gaziers ou omis une information. Après tout, est-ce qu'on regarde des messes à la TV ? OK, le dimanche matin sur France 2 quand on rend visite à papy et mamy, mais c'est quand même mieux en vrai, non ? Bref, en attendant de les voir bientôt, j'ai ce disque de post-punk noise XP entre les mains. Qu'en penser ? Eh bien, un peu comme dans tous les univers vastes, habités, créatifs avec des formes de radicalité, le temps n'existe plus et on se laisse bêtement

hypnotiser. Mais que c'est bon !

Que ça soit du post-rock, du post-punk, du post-noise, du post-ce que tu veux, peu importe la manière, on a connu ça à maintes reprises dans le passé avec les mythiques Swans en premier lieu, même dans le blues-psyché avec Endless Boogie, ou encore plus récemment avec The Psychotic Monks. Ici, les Fleuves Noirs jouent au jeu des montagnes russes, les vrilles de guitares nous laissent quelques haut-le-cœur (et on adore ça !), les loopings rythmiques font monter notre adrénaline, parfois c'est tout le contraire (hum... cette trompette pas sexy dans «Bouge le bus»), tandis que le chant, tel un shaman, nous guide dans ce sommeil artificiel. Respecte toi se termine par une plage de 4 secondes illustrant le bruit rigolo que font les ballons de baudruche quand on laisse filer l'air en tirant des deux côtés de l'embout de là où on souffle. Aux antipodes de l'univers de ce disque décidément pas comme les autres.

■ Ted



# FLEUVES NOIRS

**FLEUVES NOIRS, C'EST CE ROCK CHAMANIQUE QUI TE PREND PAR LE BRAS ET QUI NE TE LÂCHE PLUS POUR T'EMMENER DANS SON TOURBILLON NO-WAVE/NOISE. ON PEUT EN TÉMOIGNER APRÈS AVOIR CROISÉ RÉCEMMENT LEUR CHEMIN LORS UN SPECTACLE DÉSARÇONNANT À PARIS. N'AYANT PAS EU LE TEMPS DE PRÉPARER DES QUESTIONS À CETTE OCCASION, ON A PRIS LE TEMPS DE SE REMETTRE DE NOS ÉMOTIONS ET DE QUESTIONNER MANUEL, SON CHANTEUR, PAR CLAVIERS INTERPOSÉS.**

**Salut Manuel, la forme ? Bien rentré à Lille après qu'on se soit vu à Glazart le 18 janvier ? D'ailleurs, fais-moi partager tes impressions sur votre concert et cette date avec Extra Life.**  
 Hallo ! Et bien ça va et toi ? C'était notre deuxième date avec Extra Life ce mois de janvier, la précédente était au Black Lab à Wasquehal, c'est un groupe que j'ai beaucoup écouté et je suis très fan du travail de Charlie Looker en général, donc c'était un honneur de partager l'affiche deux fois de suite avec eux. Le

concert s'est bien passé, sachant qu'on avait un blessé... mais ça on a l'habitude, il y en a toujours un qui arrive à se blesser, à quatre bras-cassés, on arrive des fois à faire un bonhomme sain presque complet ! Sinon, j'avoue qu'on a beaucoup tendance à fermer les yeux au début du concert et à les rouvrir à la fin mais j'ai l'impression que c'était un bon set, non ?

**Tiens, je te livre mon impression après ce show : j'y ai ressenti la même énergie que**



**sur le disque. Je m'attendais à un live peut-être plus intense par rapport au disque qui est déjà très vivant. C'était le plan de départ quand vous avez enregistré «Respecte toi» de faire un disque pensé pour le live ?**

Ah, ça c'est une bonne nouvelle... enfin j'espère ! On nous dit généralement que nos concerts sont beaucoup plus fous et intenses que les enregistrements, ou du moins qu'on est un «groupe de live». Je pense que ce n'est pas faux, mais ça tient surtout sur nos morceaux. Après, j'avoue que l'on a tendance à les peaufiner encore et encore, même bien après la sortie du disque. Mais pour répondre à ta question : il n'y a pas d'autre plan au départ de ce disque que de produire ce qu'on a créé. Le disque n'est donc pas spécialement conçu pour le live. C'est plutôt le live qui se construit avec la matière du disque. On cherche à raconter quelque chose de cohérent, à construire un chemin pour y promener tout le monde pendant plus d'une heure.

**On est d'accord pour dire que Respecte toi est la suite logique de Respecte moi et forme un diptyque ? Si tel est le cas, qu'est-ce qui différencie les deux ? Et pourquoi ne pas les avoir sortis ensemble ou plutôt à une date plus rapprochée entre les deux ?**

Disons que ce n'était pas volontaire à l'origine, il y a eu beaucoup d'événements entre les deux disques, du temps de pause, du temps de travail, des questions sur les formes qu'on voulait explorer... On a failli partir sur quelque chose de très différent, puis naturellement les nouvelles compositions sont apparues comme similaires thématiquement et stylistiquement, mais plus poussées et plus sèches, plus exagérément Fleuves Noirs, on apprenait et reconnaissait nous-même qui on était en jouant. Et puis, ça nous a juste fait rire de continuer et de répondre au disque précédent, parce qu'on adore la rigolade dis donc, pouët. Et puis aussi, produire un disque ça prend du temps dis !

**Question chiante mais intéressante : comment qualifierais-tu votre musique ?**

Shamanic Noise Pulp Weird Avant Retrograde «Rock» No Prog Punk : Musique 0.0

**À ton avis, ça donnerait quoi si Fleuves Noirs jouait une musique lumineuse ou joyeuse ?**

Fleuves Roses ? Fleuves Jaunes ? Ça donnerait sans doute à peu près la même chose sinon. L'envie de faire des pas de côté, des trucs sans queue ni tête. Ce n'est pas impossible qu'on fasse des choses joyeuses, mais je pense qu'on préférera toujours créer une sorte de confusion des émotions dans un même morceau, donc difficile de rester dans une même couleur ou une même sensation trop longtemps.

**Savais-tu qu'un film français nommé «Fleuve noir» existait ? Pourquoi avoir choisi le patronyme Fleuves Noirs ?**

Oui, c'est rien que des tricheurs le cinéma français. On attend nos droits d'auteur d'ailleurs. Au début, on était tristes qu'ils ne nous aient pas

demandé de faire la BO, mais apparemment le film est très mauvais, donc on s'en sort plutôt bien finalement. Mais sinon, ils sortent sans doute leur nom du même endroit que nous : les éditions Fleuve Noir, maison d'édition de romans de gare, policiers et anticipation, un peu pulp. Les pochettes de nos disques sont des hommages aux couvres de vieilles éditions de cette série et notre musique pourrait être qualifiée de relecture post-moderne et ésotérique du roman de gare. La vie est un film de série Z.

**Je saute un peu du coq à l'âne, mais c'est quoi le background des membres de Fleuves Noirs ? Des ex-Berline033, mais pas que, c'est bien ça ?**

Un ébéniste, un contrôleur qualité, un géomaticien et un informaticien angliciste.

**Quand on écoute Fleuves Noirs, on pense à pas mal d'ambiances ou d'éléments déjà plus ou moins vécues à travers nos précédentes découvertes musicales. Qu'est-ce qui aurait**





**pu vous influencer directement ou indirectement pour arriver aux idées qui ont forgé ce dernier disque ?**

C'est très difficile de répondre à ça. On est 4, on a nos influences respectives qui viennent constamment se mélanger quand on improvise en répète pour donner de gros bouillons musicaux. De ces bouillons naissent les morceaux. Et on s'en fout un peu du style, des influences, on ne mentalise pas tout ça. C'est l'énergie des ondes qui nous intéresse. On crée dans la liberté et dans la joie d'avoir ce moyen d'expression à notre disposition. Et dans ce processus, pour le moment, nous n'y avons pas intégré l'idée préconçue d'un disque. Le disque vient ensuite et se construit avec les morceaux composés.

**Est-il plus difficile de se respecter ou de vous respecter ?**

C'est toujours bien plus difficile que ce qu'on croit de se respecter. Nous respecter nous, Fleuves Noirs ? Vous faites comme vous voulez, mais respecter un son, un objet, des formes de vie par contre, c'est un contrat.

**Quel message voulez-vous faire passer à travers Respecte toi ?**

Que tout va mal mais que tout va bien. Qu'on a à la fois si peu de contrôle sur ce qui nous affecte et en même temps tellement de moyens de changer ça. Que tout peut basculer à tout instant, ou par incréments, mais qu'il faut s'accrocher et tout remettre en question tout le temps pour avancer. On n'a pas l'orgueil d'imaginer faire passer un message qui change le monde, du moins de manière consciente et volontaire, mais transmettre la parcelle vibrante à l'intérieur de soi et espérer que par résonance, tout le monde vibre à une plus haute fréquence, ce serait déjà beau.

**Merci à Adrien et Manuel.**

■ Ted  
Photos : Titouan Massé



## STÖMB

### MASSIVE DISTURBED META ART

[Klonosphère]

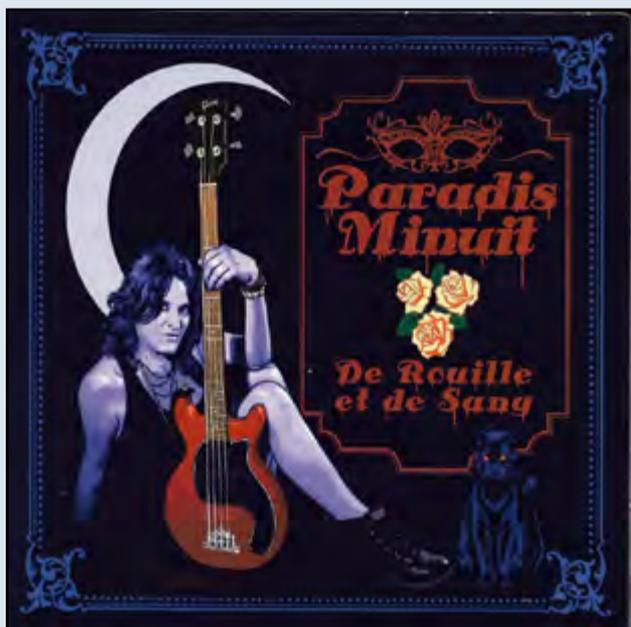
Dans un registre très différent de Wuw, Stömb réussit lui aussi un formidable album de métal instrumental, rarement un opus aura été aussi ouvert, varié, riche et plaisant ! À leur solide expérience, les Parisiens ont ajouté quelques-unes de leurs connaissances pour faire de Massive disturbed meta art une collection de dix morceaux ultra dynamiques et percutants.

«The realm of delirium» annonce la couleur, c'est (et ce sera) du très haut niveau ! Aux sonorités des instruments qui s'entrechoquent, le groupe a ajouté la voix de Laure Le Prunenec (ex-Igorrr, Öxxö Xööx, Rïcïnn...), des bribes de phrases virevoltent au-dessus du chaos, apportant un peu de fraîcheur et de lumière à une base magmatique assez rugueuse, le mariage est subtil, le résultat impressionne. Moins chargé en couches musicales mais non moins en émotions, «Sidereal lucid dreamer» nous emmène en promenade sur un rythme haché mais avec des riffs chaleureux et des samples plutôt amicaux. L'ambiance devient super chill avec «Kaleidoscope», place au zen avant l'avalanche d'accords et ces nappes de clavier qui obscurcissent un titre jusque-là très lumineux et qui le redevient après l'orage. L'électro de «The extantrasy» vient bousculer notre esprit (sans être aussi froide et machinale que The Algorithm), Léo Natale vieil ami du groupe (et membre de The Dali Thundering Concept), apporte sa patte et un rythme déstructuré. Son autre intervention

sur «An absence of sun» est bien plus posée avec des sons plus graves et une métallisation assez tardive. Entre les deux compositions, on découvre «Meta art» marqué par la présence de Jorgen Munkeby (Jaga Jazzist, Shining...) qui livre ici une performance au saxophone éblouissante, j'adore quand cet instru vient se mélanger à de telles idées. «In the eye of Aghemahra» enchaîne les mouvements, augmente les cadences, on prend des grosses baffes de djent, ça speed, ça démonte et comme c'est la piste la plus longue de l'opus, on la déguste encore plus ! Moins rapide et avec quelques aigües, «Of absolute white» suit la même volonté de jouer à la fois sur une forme de douceur et sur la brutalité. Si on peut aussi qualifier certaines plages de prog', «The altered» propose un chemin inverse avec un decrescendo, plus on avance, moins les instrus sont présents et plus la rythmique s'adoucit et s'efface, et ça reste très efficace. L'album se referme avec «Transcendence» où s'illustre Quentin Godet (guitariste de Kadinja) avec un solo de haut vol qui vient exciter un titre plutôt calme dans son ensemble.

Métal, djent, électro, indus, heavenly, prog, heavy, ... Massive disturbed meta art compile les influences et les amalgame avec un talent extraordinaire pour former un tout homogène dans ses différences, particulièrement prenant et kiffant. Stömb repousse ainsi les limites de l'expérience instru-metal.

■ Oli



## PARADIS MINUIT

### DE ROUILLE ET DE SANG

(DBAO)

En voilà encore une belle surprise, dis donc ! Et en plus, j'ai coiffé au poteau mon ami Guillaume Circus car il s'agit d'une belle surprise... de Montpellier ! Je n'ai pas l'habitude de marcher sur les plates-bandes de mon partenaire de zine mais je vais faire une exception à la règle, et de surcroît, sans le consulter ! À moi la rédaction de la chronique du premier album de Paradis Minuit, sobrement intitulé De rouille et de sang.

Mais d'ailleurs, c'est quoi (ou plutôt c'est qui)

Paradis Minuit ? Pour faire court, c'est un groupe qui va bientôt fêter ses vingt piges, avec une période plus ou moins longue d'inactivité (ou plutôt d'autres projets musicaux), et qui sort donc son premier album. Le quatuor compte dans ses rangs le légendaire Motch d'OTH, ainsi que Marielle au chant et la basse, Ludovic (ex Les Naufragés) à la batterie et Fred à la deuxième guitare. Vu le curriculum vitae, tu te doutes bien que la formation ne joue pas un metalcore moderne ou qu'il soit adepte de la salsa (quoi qu'en fait, ça, je n'en sais rien !). Non, là, on parle bien de punk rock 'n' roll qui va bien, avec son lot de solos qui déboîtent (il faut dire que j'aime beaucoup le jeu de guitare de Motch) et de rythmiques accrocheuses. Marielle raconte des histoires de vie (et en français s'il vous plaît) sur fond de tubes qui collent à la peau et de mélodies vocales savoureuses (le mix des voix de Marielle et Motch est un régal) et franchement, c'est vraiment bien fait. Bon, il est vrai qu'à la première écoute, on pourrait être un peu surpris du son qui mériterait d'être un peu plus gonflé, mais au fil des écoutes, je trouve que ça leur va bien. Brut, simple, efficace. La définition même du rock 'n' roll.

Pas de chichi donc, juste du rock qui tâche sans laisser de trace. Ce premier effort est une réussite et si tu veux connaître mes trois morceaux préférés (et sans ordre particulier), je te conseille d'être attentif à l'impeccable «Leur paradis» (mon préféré de l'album), l'incisif «Brûler les gaz» et l'entêtant «J'ai perdu mon punk».

■ Gui de Champi





## FRÉDÉRIC D. OBERLAND

### SOLSTICES

[ZamZamRec]

Plus connu pour être membre de Oiseaux-Tempête et Le Réveil des Tropiques, Frédéric D. Oberland navigue entre plusieurs projets collectifs. Multi-instrumentaliste autodidacte, il se construit au fil du temps (et de l'espace) une carrière solo. Un quatrième opus vient de paraître : Solstices.

«Panspermia/Pneumia» vient sur des fréquences lointaines. De petits tintements qui se dessinent dans l'horizon. À ce fond sonore, s'ajoute une boucle de bourdonnements puis la voix du physicien Stephen Hawking intervient. Un symbole de la physique quantique comme rite de passage vers un autre univers. Les tintements gagnent en intensité. Ils sont accompagnés de rebonds sonores lents qui invitent l'auditeur à se laisser porter. Une entrée en matière de 13'09 qui entrelace les sons électro. Un scientifique qui expose quelques théories aussi complexes que cela en devient poétique. Tout en restant globalement zen, le morceau monte en intensité et en densité. Humblement, le spécialiste des trous noirs se retire. Le tout monte en puissance et force à la contemplation.

«A notre nuit» part sur une boucle électro rapide. Elle tourne frénétiquement et rien ne l'arrête. Des pulsations sauvages viennent nourrir le morceau sur sa structure. Une nouvelle fois,

c'est le mille-feuille sonore. Sous des apparences anarchiques, tout est en fait précisément à sa place. C'est aussi cela qui définit l'Univers. De là-bas, Frédéric D. Oberland fait rugir son saxophone comme un ultime appel. Une bougie dans les ténèbres. Morceau le plus court de l'album «Quatre épaves d'acier» mesure tout de même ses 6'24. Pour autant, c'est une succession de notes longues. Elles se suivent en étant faites de variations et de tremblements. Tout est parfait pour partir à la dérive. «Worst case scenario» possède quelque chose de plus tribal dans son rythme. Sur plusieurs niveaux, des appels s'acharnent pour faire valser les derviches tourneurs pour laisser place à une transe plus profonde encore. Le saxophone du musicien vient participer à la magie du moment. Des flash lasers assaillent tout ce bon monde. Qu'importe, la machine est lancée et ne s'arrête plus. Plus que jamais percutante, la fin pourrait faire bouger les masses. Capturé dans un marché, dans le cadre du Gabès Cinema Festival de Tunisie, «Cosmos bou deliff 2.3.» s'amorce par quelques sonorités orientales avec la participation d'Awled Fayala. Une performance live qui perce les frontières. La foule applaudit la rencontre autant que la prestation. Le saxophoniste tire un dernier salut. Les machines semblent dysfonctionner et mourir dans les échos. C'est la fin.

Solstices est un véritable album-concept. En cinq titres, Frederic D. Oberland réalise une composition de 52 minutes. Aucune partie ne peut être pris à part pour se dissocier des autres. Il s'agit ici de rêver par delà les murs. C'est un chemin. Sa nature expérimentale fait toute sa beauté.

■ Julien



## SPECIAL INTEREST

### ENDURE

(Rough Trade)

Après la sortie en 2021 du remix de l'album *The passion of*, paru six mois avant, Special Interest ne perd pas de temps en livrant son troisième LP, *Endure*, en novembre 2022 via Rough Trade. Le groupe connoté «dance-punk», originaire de la Nouvelle-Orléans en Louisiane, impose son style avec classe. Mené par le chant imposant et le charisme d'Alli Logout, sa musique est caractéristique de la contre-culture car, non-conformiste, elle marie des genres aussi divers que le disco, la pop, l'électro, le glam ou le punk, mais

surtout elle se penche, à travers ses textes, sur des sujets contestataires et sensibles comme le sexe et la drogue, bien évidemment, mais également la police, la classe bourgeoise, le statut des afro-américains aux USA, la capitalisme, la gentrification ou même la révolution. Rien que ça. Ça donne déjà un bel indice sur l'état d'esprit qui hante un disque de Special Interest.

Ce nouvel album paraît pourtant joyeux de prime abord, sûrement dû à son côté dansant qui est présent quasi tout au long de son parcours, avec toutefois pas mal de nuances. Car si la chanson introductive «Cherry blue intention» et celle qui suit, «(Herman's) house», nous ramènent sur un dancefloor dans les années 90, ou bien que «Impulse control» s'impose spontanément par ses velléités électro-punk, quand «Midnight legend» sert de contre-pied à l'ensemble de par son côté «soul dance», les Américains se montrent beaucoup plus sombres avec des titres davantage indus et déshumanisés tels que «My displeasure» ou «Concerning peace». Une ambivalence emplie de sensibilité et de rage qui donne des morceaux franchement super intéressants voire étonnants, comme ce dénouement au déroulement progressif de huit minutes nommé «LA blues», laissant Alli déverser son fiel et son inquiétude sur ce monde en compagnie d'une guitare tout autant démonstrative. En somme, Special Interest est un peu le Rage Against The Machine ou le System Of A Down du disco-punk.

■ Ted

Photo : Alexis Gross





## WORSELDER

**REDSHIFT**  
[Ellie Promotion]

À l'occasion de notre vingt-cinquième anniversaire, on nous a régulièrement demandé notre sentiment sur l'évolution de la scène et ma réponse a tout aussi souvent souligné les progrès de la production, le studio Garage Inc. de Bruno Varéa n'est pas encore connu mondialement mais un groupe comme Worselder peut aller y enregistrer, mixer et masteriser son deuxième album et en sortir avec un son qui n'a pas grand-chose à envier aux plus grosses machines ! Les Ariégeois peuvent mélanger tous les styles de metal qu'ils veulent (avec une préférence certaine pour le thrash), apporter des sons clairs, pousser les distos, varier les chants, ajouter des samples, pas de souci, le rendu est toujours à la hauteur de leurs compositions. Sur le papier, je ne suis pas spécialement porté sur le metal qu'ils proposent mais la qualité de l'ensemble (artwork, son, créativité) fait que je rentre aisément dans leur univers et prends du plaisir à écouter leurs idées qui n'hésitent pas à nous prendre à contrepied. Même si les Worselder ont déjà une belle expérience (deux EPs, un album en 2017), ce Redshift semble être un carrefour important pour leur carrière, je mise sans réfléchir sur le fait que leur crossover va gagner en nombre d'auditeurs...

■ Oli



## FONTE

**PERMAFROST**  
[Araki Records]

Si la fonte du permafrost met en danger le climat de notre planète, et risque d'affecter les sources d'eaux douces, de libérer des virus, et d'engendrer d'autres conséquences bien désastreuses, le Permafrost de Fonte, quant à lui, n'a rien de bien dangereux. Mieux : ses ondes post-rock pourront même égayer vos journées. Pas besoin d'être chercheur pour s'en rendre compte. La musique de Fonte explore une facette instrumentale jouant les yoyos et vacillant (très) souvent par l'intermédiaire de riffs lâchés mornes («Iron quest»), de mid-tempo de croisière («Permafrost») dans lequel l'horizon n'est jamais visible, de grooves plutôt math-rock/stoner («Hiking»), ou au contraire de dynamiques plus calmes, presque Pink Floydiennes («Mass in the blur»). Et fréquemment, tous ces éléments peuvent coïncider dans le même morceau, si bien que par moments on a cette désagréable sensation que Fonte se cherche encore, et s'empresse de mettre bout à bout ses idées sans réelle volonté de les synthétiser. Et l'absence de chant, de «guide», amplifie justement cette impression, surtout pour les plages les plus longues (3/5 des titres de cet EP dépassent les 5 min) qui semblent interminables. Dommage.

■ Ted



## PAMPLEMOUSSE

### THINK OF IT

[A Tant Rêver du Roi]

Tous les matins, je me prends un bon jus de pamplemousse. C'est frais, ça fout la patate, c'est vitaminé, un peu acide, pas trop sucré ; c'est pas un fruit de guignol à en tirer 3 gouttes par pressage, ni un fruit qui deviendrait subitement à la mode, tout ça parce qu'il viendrait d'un pays tropical, et qu'il n'aurait été cultivé que par un tribu en synergie totale avec Gaïa. Eh bien, désolé de cette allégorie frutière, mais pour Pamplemousse, le musical, celui qui nous revient en troisième semaine pour un nouvel LP, c'est que du bon, et je te conseille vivement de goûter à cette production réunionnaise de grande qualité. Car oui, ça a les mêmes vertus qu'en jus, mais ça se consomme par les oreilles, et si possible, en live, comme toute bonne musique qui se respecte.

Et en matière de respect, Pamplemousse en impose. Déjà parce que cela fait depuis l'album éponyme sorti en 2018, qu'ils nous envoient un noise rock impeccable. Parce que dès le début, le trio plaquait son style, sa guitare, son chant, ses codes. Nul besoin de sortir un timide EP en carte de visite pour les Réunionnais, ils avaient déjà trouvé leur voie. Pour Think of it, le tout dernier, Pamplemousse fait dans la continuité sur certains points : même label, A tant rêver du Roi ; même studio d'enregistrement, Studio Black Box en compagnie de Peter Deimel (Chokebore, Shellac, Cows). En revanche, quelques changements dans le line-up qui passe de 3 à 2, avec désor-

mais Sarah Lenormand qui délaisse la basse pour passer à la batterie et accompagner Nicolas Magi, toujours au chant et à la guitare. Autres petites nouveautés, avec des tracks qui s'écartent un peu de la ligne directrice tracée précédemment dans la discographie de Pamplemousse. On y trouve «One million doors», titre plus noise pop garage, plus abordable. Ou «La ballade de Steve», titre quasi instrumental un poil psyché, qui termine l'album. Mais que les adorateurs du Pamplemousse originel se rassurent, même en duo, ils savent nous rappeler aux bons souvenirs des précédents hits («I hate this song», «High strung»), avec un «Mexican boy» qui entame Think of it, ou le «I'm not Dietsch 1», premier single de l'EP, enivrant et hypnotisant. Il y aura aussi du fat avec le bien nommé «Fat Hollywood», du brut qui claque «Vicious mind» qui contraste avec le plus complexe et intrigant «Cactus». Bref, Pamplemousse réduit son effectif mais élargit sa gamme, tout en conservant son identité, qui fait de lui une référence du noise rock français et qui aurait le mérite d'en devenir une mondiale, de référence.

■ Eric



# PAMPLEMOUSSE

**PASSÉ DE TRIO À DUO, PAMPLEMOUSSE N'A RIEN PERDU DE SON TALENT ET CONTINUE DE NOUS RÉGALER AVEC CE TROISIÈME ALBUM, THINK OF IT. DU PUR PAMPLEMOUSSE, RAFRAICHISSANT ET TONIQUE À SOUHAIT. ON FAIT UN POINT SUR LEUR ACTUALITÉ, AVEC NICOLAS, CHANTEUR ET GUITARISTE DU GROUPE.**

**Le trio originel de Pamplemousse est passé en duo, pouvez-vous nous donner la raison ?**

Il y a eu pas mal de mouvements du côté des batteurs et quand on s'est séparé du troisième, on a vraiment eu besoin de se recentrer sur la musique plutôt qu'à la recherche d'un autre musicien, et de retrouver une atmosphère plus propice à une liberté d'écriture et une spontanéité qui nous caractérisait à nos débuts. Finalement, on se rend compte que la formule duo nous convient très bien.

**Comment s'est passée l'écriture de ce troisième album ?**

Pour ce troisième album, Sarah, initialement à la basse, est passée derrière les fûts sans savoir jouer. On s'est donc enfermé en répète et on a composé les morceaux en même temps qu'elle apprenait à jouer de la batterie. Au bout de 7 mois et une quinzaine de morceaux, on a enregistré une démo, et après écoute, on en a sélectionné neuf pour l'album. On est reparti en répète pour peaufiner les chansons et continuer à les jouer avant d'entrer en studio.

**Pour ce nouvel album, vous avez renouvelé votre collaboration avec Peter Deimel avec qui vous aviez déjà travaillé sur High strung. Vous pouvez nous raconter ?**

Je connais bien le studio Black Box, depuis les années 2000, avec d'anciens projets. On est donc allé faire High strung là-bas et tout le monde s'est parfaitement entendu avec Peter. L'ambiance est très paisible, c'est quelqu'un de calme qui sait te mettre à l'aise pour enregistrer. Peter a la culture du son des années 90 et son studio est une vraie caverne d'Ali Baba, avec des vieux micros à lampes, des vieux amplis, une magnifique vieille console Flickinger. Le fait qu'on puisse enregistrer sur bande est aussi très important pour nous. Il a aussi une expérience énorme, il suffit de regarder la liste des groupes avec lesquels il a travaillé pour s'en rendre compte. Je pense qu'on a beaucoup de chance d'avoir le studio Black Box et un producteur comme lui en France. Pour Think of it, on a fait l'enregistrement au Black Box mais, faute de budget, on a mixé l'album nous-même dans notre petit studio à la Réunion.

**Et toujours chez A Tant Rêver du Roi. C'est le label français noise punk de référence ?**

Oui, c'est le troisième album qu'on sort chez ATRDR et on très touché que Stéphane nous fasse confiance depuis le premier album. C'est clairement devenu un label incontournable en France... autant que devraient l'être ses gâteaux au chocolat !

**Sur Think of it, on trouve quelques titres plus posés, moins nerveux. Notamment «One million doors» ou l'étonnant «La ballade de Steve». Il s'agit de digressions ponctuelles ou d'une possible évolution de Pamplemousse ?**

Quand on écoute nos trois disques, on entend clairement qu'ils sont très différents. Ils correspondent exactement à nos états d'âmes du moment, à ce qu'on avait besoin d'exprimer à ces périodes de nos vies. Les digressions ponctuelles sont donc bel et bien une possibilité pour la suite, car on n'a aucune ligne directrice quand on compose, mais on ne peut pas encore savoir quelle saveur elles auront !

**Mais on retrouve aussi le style Pamplemousse avec «Mexican boy» ou le single «I'm not Dietsch». Quels groupes, quelles influences, quelles rencontres vous ont permis de créer votre identité musicale ?**

Notre identité musicale vient du fait que nos références musicales sont très variées. On écoute toutes sortes de groupes allant de Barkmarket à John Frusciante en passant par Buck 65. S'il faut citer un groupe qui nous unit tant par sa philosophie que sa musicalité, ça serait Fugazi. Pour ma part, la rencontre avec Iain Burgess a été primordiale quant à mon approche du son et de l'enregistrement.

**On vous a aussi suivi via les compilations Maudit Tangué qui font le lien entre les groupes de l'océan Indien. Malgré les distances, il y a de réels liens avec les groupes australiens ou africains ?**

C'est vrai que pas mal de groupes de la zone (Afrique du Sud, Madagascar, Australie) sont venus jouer à la Réunion, souvent dans le cadre du festival Rock à la Buse, mais il est plus compliqué pour les groupes réunionnais d'aller jouer dans ces pays. Depuis cette année, on observe que l'île Maurice accueille pas



mal de groupes de chez nous pour jouer dans des petits festivals rock. Avec Pamplemousse on a souvent croisé les Make-Overs d'Afrique du Sud, on aime beaucoup ce qu'ils font, ils sont d'ailleurs très appréciés à La Réunion, et sont revenus jouer plusieurs fois. On est aussi resté en contact avec les Sud-Africains de Blacklung, avec qui on avait joué en 2018 au StudioTic lors de leur venue sur l'île. Leur sensibilité artistique est vraiment sauvage et fun,

on est super contents qu'ils aient accepté de réaliser le clip de «Vicious mind».

**Vous êtes présents sur les réseaux sociaux. C'est une obligation, une nécessité, ou un moyen facile pour communiquer ?**

On ne s'y sent pas forcément toujours à l'aise, mais en effet, on a bien l'impression que c'est devenu une nécessité !



**Concernant la pochette de Thinkofit, c'est votre amour de la tong ou du basket qui prévaut ? Ou vous avez inventé un nouveau sport ?**

Celui de la savate, c'est culturel chez nous ! Et en plus, on est plus football que basket !

**Et pour finir, on a la chance de vous voir quand dans l'hémisphère nord ?**

On arrive mi-mars 2023 pour une première tournée d'une dizaine de dates en métropole

dont la première partie de Fuzz au Trabendo le 14 mars. Toutes les dates et lieux sur notre page Facebook.

**Merci à Nicolas et Sarah de Pamplemousse, et merci à Matthieu Burel.**

■ Eric

Photo posée : Sarah Lenormand

Photo live : Olivier Martin



## DAVID VINCENT & SES MUTANTS

À l'endroit ou à l'envers, je me balance souvent une discographie. Quand je kiffe bien, je fouine dans tous les coins les dernières traces du groupe. Alors, je vais visiter tous azimuts la rubrique nécro' en passant par la cabane au fond du jardin. Cette fois, j'ai fini celle de la formation Les Amis d'ta Femme pour la Xème fois. Là, j'ai poussé à gratter les pavés jusqu'à trouver la plage. J'espérais y trouver le Dâv (chanteur/guitariste/fondateur de la dite formation).

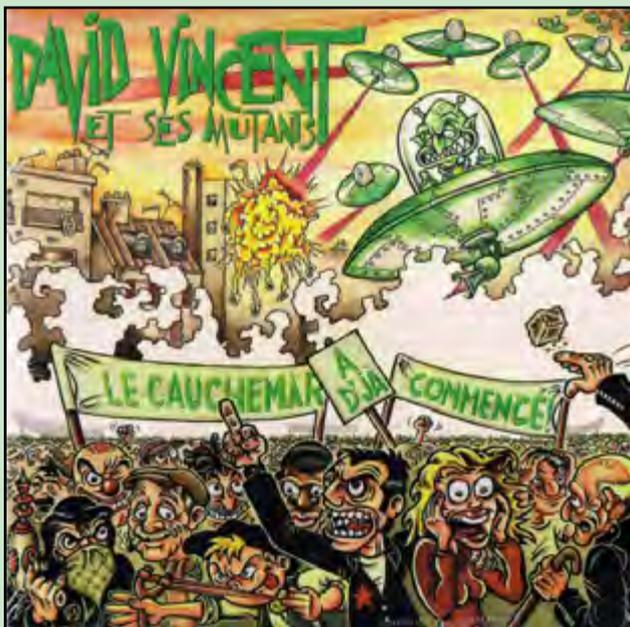
Pas de plage mais un vrai univers dans lequel la mutation continue. Premier truc de ouf : 361 heures de radio que s'appelloriorio Emission Censurée. Douze ans d'enregistrements d'une émission musicale, politique, alternative et ploum-

ploumtralaliste. Quand tu découvres une mine pareil, ça fiche légèrement le vertige. Mais putain, j'étais où là ? Heureusement, l'intégrale est toujours en ligne.

Deuxième truc de ouf : le Dâv est musicalement toujours debout, toujours vivant. Méga entouré de zicos, son nouveau projet c'est David Vincent et ses Mutants. Après quelques démos, un premier album paraît : Le Cauchemar a d'jà commencé (2011). Le doigt dans la lune (2016) et plus fraîchement Juste un avant goût (2022) reprennent comme le premier le format cinq titres. Le tout est auto-produit par le label Mort aux Cons Productions. Deuxième heureusement, il n'est jamais trop tard pour découvrir ou redécouvrir.

■ Julien





## DAVID VINCENT & SES MUTANTS

### LE CAUCHEMAR A D'JÀ COMMENCÉ...

(Mort aux cons Production)

«Mai six huit» amorce le skeud sur la phrase «et c'est reparti pour un tour». C'est juste puisque l'aventure continue. Ici, cela commence avec une bonne valse de musette. Un truc pour se prendre par les coudes en dansant au premier bal venu. Côté paroles, le Dâv n'a pas perdu ses idées dans son délire. La chanson affiche clairement l'anti-capitalisme en fustigeant pêle-mêle les banquiers, les rentiers et les milliardaires. Exprès ou pas, «L'hexagone» de Renaud (1975 - Rue de Paname) se paye un beau reflet sur la phrase «Les vieux principes du seizième siècle, Et tout's leurs vieill's traditions débiles». Quoiqu'il en soit, le chanteur en profite pour mettre un coup de 12 à Nicolas Sarkozy avec son slogan «travailler plus pour gagner plus». Le refrain boosté monte haut l'étendard noir de l'anarchisme. Une fin plus rock emballe le tout le temps d'un court pogo et on chante fort «tant qu'il y a du noir, il y a de l'espoir». Avec l'actualité à nos trousses, ça fait du bien.

Plus douce, «Aujourd'hui, il pleut» est davantage basée sur le chant accompagné d'un chœur sur les refrains. Les musiciens proposent un standard du jazz sous forme de big band à l'idée principale de mettre une lueur d'espoir dans un monde plus sombre. Les temps sont durs pour les rêveurs quand l'avenir appartient aux fachos et quand la pauvreté devient une marchandise.

Mais ce petit jazz est parfait pour faire chaud au cœur. «Putain d'page blanche» continue dans la même branche musicale avec un air plus manouche. La pompe pose le rythme et c'est parti, la dynamique repart.

Et on se rassure de voir que la base n'est pas loin. «Si le rock'n'roll est mort, alors...» propose de se trémousser sur un rock n' roll endiablé. La guitare électrique prend classiquement ses responsabilités pour le solo de rigueur. Et c'est reparti pour pogoter à fond la caisse avec une bière à la main qui se renverse tant qu'elle peut. On voit déjà les crêtes qui se gueulent le mot de passe : mort aux condés ! Le rock n' roll ne peut pas mourir. Cinq titres, il fallait cinq styles différents. Le Dâv finit avec une bluegrass sur «Tu les as vus». Nous devinons déjà la présence des p'tits hommes verts en soucoupes volantes. Un peu de place pour les rêveurs [de fin de soirée].

En un EP, David Vincent et ses Mutants convainc plus que plus. Les paroles sont toujours aussi bonnes à entendre. Musicalement, les horizons sont diversifiés et ça se goupille très bien. Une vingtaine de zicos pour réaliser un travail comme ça, c'est le rock libre.

■ Julien



## DAVID VINCENT & SES MUTANTS

### LE DOIGT DANS LA LUNE

(Mort aux cons Production)

Pour avoir plus que le doigt dans la lune, il fallait bien voir arriver un premier titre comme «Bout d'gras». Petite apologie au chichon qui passe velours sous les cuivres et les percussions des mutants. Un arrangement jazzy qui rappelle quelques influences de Le cauchemar a d'jà commencé. Comme sur le premier EP, David Vincent poursuit l'exercice en variant dans les styles. «Mon corps à la science» s'inscrit dans le registre blues rock. Les mutants poussent en chœur le branle-bas de combat. Un harmonica s'invite pour ouvrir les portes à un rock plein d'énergie. Celui-ci retombera une fois sur ses pattes avant de se déchaîner à nouveau sur la fin du morceau.

«Mon p'tit bout d'E.T» est posé sur une ballade enfantine. C'est le quotidien d'un papa avec son fils nouvellement arrivé qui se décrit ici. Kazoo et tintement de cloches sont presque toute l'armée musicale. Un morceau gentillet qui fera tout de même une référence à AC/DC. «Au grand air» apporte quelques effluves sud américain en douceur. Quand tu passes la semaine en écoutant du punk à tout va, ça apporte un peu de légèreté.

Reprenant un proverbe chinois, (Quand le sage montre la lune), «L'imbécile regarde le doigt» termine la galette. Et justement, en parlant de punk, le voilà qui pointe le bout de son nez. Il

s'agit du seul morceau résolument rock. Je suis pas contre quelques nouveaux horizons mais que ça fait du bien de rentrer chez soi. Le truc file pied au plancher entre des guitares électriques et une batterie en démonstration. Le chant principal comme les chœurs sont ajustés au style.

Le fossé entre les morceaux est immense. Toujours le doigt dans la lune (et ici moins en politique), David Vincent et ses Mutants propose un univers riche musicalement. Ils sont capables de tout !

■ Julien





## DAVID VINCENT SANS SES MUTANTS

JUSTE UN AVANT GOÛT  
[Mort aux cons Production]

Ici, c'est David Vincent Sans ses Mutants. C'est à l'issue du premier confinement au printemps 2020 que le Dâv a ressenti le besoin urgent et rageur de sortir quelques nouveaux titres. Combien ? Cinq bien sûr. Cette fois, il est la voix et les instruments.

Et ça commence par une nouvelle version de «Mai six huit». Il s'appelle d'ailleurs le Macronnard Mix. Les refrains sont les mêmes. Les couplets apportent de nouvelles paroles qui s'alignent sur l'actualité. Le propos global est identique à la première version : tant qu'il y a du noir, y'a de l'espoir ! (et du ploumploumtralaliste). Le retour en territoire engagé se fait direct. On se délecte alors de ce petit hymne à l'anarchie. «Qu'ils crèvent» fait une suite parfaite d'un point de vue de l'engagement. Une petite chanson sautillante contre le pouvoir qui provoque les crises, qui vit sur le dos de la société et qui sacrifie la planète. Alors ça sautille peut être mais les paroles sont rageuses sous les kazoos. «Le capitalism' doit y passer sinon c'est l' fascisme assuré».

«Le cul entre deux chaises» rompt un peu le contact avec cette première partie. Un titre chanson qui navigue entre les paradoxes à la recherche d'un peu d'espoir. «Le restant d'la colère de dieu» en met pour son grade aux dogmes de tout poil. Dieu est mort, pas le rock

n' roll ! Pour le dernier morceau, le Dâv revient sur un morceau déjà sorti «Tout va très bien, Mōssieur le baron». Un titre adapté de «Tout va très bien Madame la Marquise» de Ray Ventura et ses Collègiens (1935). Un titre qui illustre des échanges téléphoniques entre des personnages de la bourgeoisie et leurs servants. Ces derniers leur annoncent que tout va très bien mais qu'on déplore un tout petit rien. De fil en aiguille, l'Élysée et la Macronie s'envole en fumée.

L'aventure se termine ici pour l'instant. Les airs rentrent bien dans la tête. Sous couvert de mélodies bien calibrées, le Dâv, ben il a toujours sa plume acerbe pour tailler les bourgeois et la religion. Les arrangements musicaux sont très bien travaillés et donnent lieu à voir plusieurs influences. Le côté underground s'efface avec le temps et laisse place à une qualité supérieure qui mérite à être connue. Vive le drapeau noir ! Vive l'anarchie ! Et surtout, à la prochaine avec plaisir...

■ Julien



## VEGG

### ANTHROPOPHOBIE

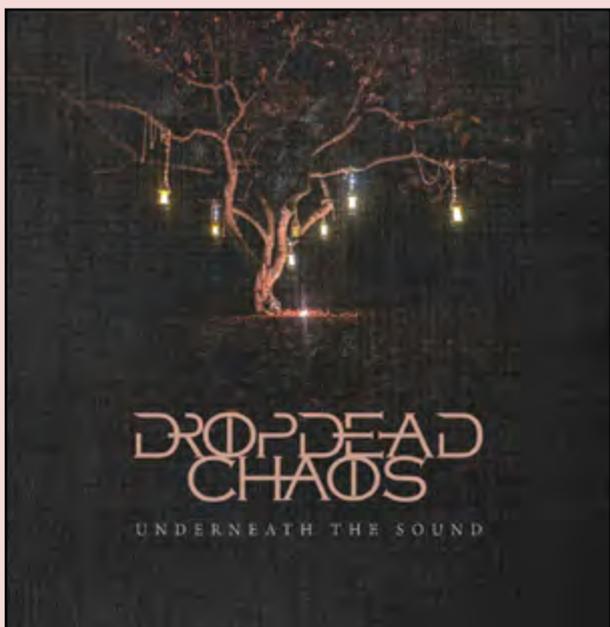
[Autoproduction]

Quand on sort un nouvel album qui s'intitule Anthropophobie, on sent bien que Vegg ne va pas nous inviter à faire une queue leu leu (en même temps, à part Didier Super, il n'y a pas grand monde qui te propose une chenille quand tu écoutes un disque...). Mais il ne faudrait pas limiter cette nouvelle production du quatuor (Jé, Dré, Gui & Oliv), à une basique ode autour d'une certaine forme de misanthropie. Tout dans ce que qu'ils nous proposent est complexe et élaboré. Que ce soit au niveau musical où l'on flirte toujours avec le rock indé qui sait étirer chaque titre jusqu'à la cassure, l'explosion, qui prend le temps d'orchestrer la montée de sève, le pétagage de plomb. Comme un Sonic Youth un peu plus incisif ou un Portobello Bones ressuscité, on glissera en mode noise («20130213 seum scolaire») voire post-hardcore («20220224 Damas - Kiev»). Musicalement en continuité avec les deux précédents albums, Joie de vivre en 2014 et Triste taille en 2019, la petite nouveauté provient des textes qui sont désormais chantés ou récités en français. C'est d'ailleurs toujours plus agréable de comprendre naturellement les thèmes développés sur les 7 titres d'Anthropophobie, surtout quand il s'agit de poésies urbaines et réalistes, discours enflammés, spoken word vindicatifs. Visuellement, l'artwork est également très travaillé, basé sur la plaque de Pioneer, morceau de métal embarqué sur les sondes spatiales Pioneer 10 et 11, censé envoyer un message aux extra-terrestres en mode

carte de visite de l'espèce humaine. Vegg l'a réinterprété, que ce soit la représentation du couple, la rosace, les titres qui ont été encodés (ces mêmes titres qui sont initialement des dates, mais pour lesquels un sous-titre a été rajouté), et tous les messages plus ou moins étonnants qui composaient cette plaque.

Avec cette déclinaison d'Anthropophobie en version message intergalactique, on peut se poser la question suivante : « Et si on envoyait cet album dans l'espace, qu'en penseraient les aliens qui attraperaient l'étrange galette ? » Eh bien que l'être humain est créatif, complexe, et qu'il sait produire des sonorités fort élaborées qui font du bien aux oreilles (en espérant donc, qu'ils en aient, eux, des oreilles).

■ Eric



## DROP DEAD CHAOS

### UNDERNEATH THE SOUND

[At(h)ome]

Pendant la pandémie, des musiciens décident de fonder un collectif pour créer ensemble un morceau dont les bénéficiaires iront aux soignants, «Black thoughts» emballé ce petit monde regroupé autour de HK et ils remettent ça pour «Save yourself», à partir de là, les choses deviennent encore plus sérieuses... Les gaillards, à savoir Baptiste (Smash Hit Combo), Jacou (Black Bomb A, ex-Loudblast), Boris (Betraying The Martyrs), Déhà (We All Die (Laughing), Cult Of Erinyes...), Nils (Think Of A New Kind, Sirenia) et Renato (Trepalium, Flayed, Les Tambours Du Bronx...) deviennent alors un vrai «groupe» qui va devoir composer et jouer sur scène (et même au Hellfest !). N'en reste pas moins la distance entre eux et des emplois du temps pas évidents à gérer... Ce premier album reflète un peu ce «bordel organisé» puisque ça part dans tous les sens, chacun apporte ses idées et entre power, heavy, thrash, le metal est arrangé à toutes les sauces. Au final, c'est un mélange de Machine Head, Slipknot et Disturbed (par exemples) qui se laisse écouter et sonne bien mais ne marque pas forcément les esprits au-delà de l'engagement humaniste.

■ Oli



## HOOVERVILLE

### NOS HEURES

[Uproar For Veneration]

Quand mon pote Greg Smets, boss du label UFV m'a demandé si je voulais recevoir sa dernière prod, j'ai dit oui, sans trop réfléchir, ni même lui demander ce que c'était. Et j'ai reçu cet EP au format digipak, avec un mec et sa guitare sur la couv'. En posant le CD sur ma platine, je ne m'attendais pas à ça. On est loin du post-rock de Fall Of Messiah, de l'indie-emo-punk de Soft Animals ou de la noise-rock-HxC de Kabul Golf Club, autres références du label du ch'nord. Non, Hooverville nous propose cinq chansons folk/pop, en français, principalement guitare (acoustique)/chant enrobées de quelques samples (batterie synthétique, piano), un peu comme quand Billy The Kill s'est mué en Fred Alera. Une fois la surprise passée, j'aime plutôt sa voix ainsi que certaines mélodies mais il est vrai que je tique pas mal sur les paroles et le choix souvent assez pauvre des rimes. C'en est même saisissant tant cela tranche avec la qualité de l'orchestration et de la production. J'ai fait tourner cet EP plusieurs fois et ce sentiment est revenu à chaque écoute. Dommage car il y a un certain potentiel, mais qui peut sûrement encore être affiné.

■ Guillaume Circus



# MONOLITHE NOIR

AUTEUR DE RIN, UN MAGNIFIQUE ALBUM ELECTRO-ACOUSTIQUE SORTI EN FIN D'ÉTÉ DERNIER, ANTOINE PASQUALINI AKA MONOLITHE NOIR A EU LA GENTILLESSE DE REVENIR SUR PLUSIEURS POINTS CONCERNANT SON PROJET, DONT SES DÉBUTS, SA VISION, ET NOUS ANNONCE MÊME UNE BONNE NOUVELLE À LA FIN.

**Salut Antoine, je suis ravi d'échanger avec toi au sujet de Monolithe Noir. Ça fait un bail que je voulais te poser certaines questions sur ton projet, à commencer par le début. En 2015, après la fin de l'aventure Arch Woodmann, je t'avais croisé par hasard dans une obscure soirée de noise russe aux Instants Chavirés à Montreuil, et je dois t'avouer que ça m'a surpris de te trouver là. Non pas que je sous-estimais ta curiosité, loin de là, mais j'ai eu une intuition à ce moment précis : je me doutais que tu préparais un truc en solo dans un univers qui pouvait s'apparenter à de la musique électronique ou expérimentale. Comme si tu étais en «veille musicale», tu vois ? Ma question est simple : Avais-tu à ce moment-là déjà lancé Monolithe Noir ?**

Salut Ted, ravi de pouvoir te reparler, si on peut voir les choses comme ça. Je me souviens de cette soirée, c'était en octobre 2013 ! Des amis y jouaient sous le nom de The Fat (composé de deux membres d'Infecticide et de mon ami Romain qui a mixé presque tous les disques d'Arch Woodmann ainsi que les premiers EP de Monolithe Noir). Je ne me souviens pas vraiment de la prestation Vetrophonia mais ça me rend curieux en y repensant. Il y a trois choses qui m'amènent à aller voir ce type de concerts comme j'ai pu le faire à Bruxelles : cette nécessité de veille musicale - c'est mon côté très pragmatique. Comprendre, voir, entendre comment d'autres font et quels enseignements je peux en tirer. Il y a ensuite ma capacité à me laisser embarquer sans trop savoir ce que je vais aller voir - le lieu joue beaucoup bien sûr. Je n'aurais pas payé mon ticket pour aller voir un truc que je ne connais pas dans une grosse salle non identifiée dans ce type de musique. Globalement, je ne vais pas voir les groupes dont j'aime les disques, à moins qu'ils aient la réputation de refondre leurs compositions ou

de juste tout déchirer en live. Disons que je privilégierai toujours plus la surprise par rapport à quelque chose que je connais déjà bien. Mon rêve ultime aurait été de voir Fugazi en concert mais ça n'est jamais arrivé et ça n'arrivera jamais - et j'ai appris qu'ils ne faisaient jamais de setlist avant d'attaquer un concert. Peut-être que ça a conditionné ma manière d'aborder le live en tant qu'auditeur. Et puis la dernière chose, c'est mon intérêt et mon attirance sincères vers ce type de musique. J'apprécie le songwriting au sens large mais j'ai toujours été attiré par les expérimentations soniques. J'ai juste mis du temps à arriver à incorporer dans ma musique différentes manières de faire, à développer mon oreille pour trouver un équilibre entre expérimentation et songwriting. Quand on s'est croisé à cette soirée, je venais à peine de lancer Monolithe Noir, à la fin d'un concert d'Arch Woodmann à Bordeaux en septembre. J'avais vu Andy Stott en juillet de la même année aux Siestes Électroniques à Toulouse. Je n'étais donc même pas en veille mais plutôt en complète effervescence musicale à cette époque !

**Quels étaient tes ambitions, tes envies, en montant ce projet solo ?**

Mon ambition, c'était clairement de rencontrer la musique que j'avais envie de composer et jouer, sans me soucier d'un calendrier ou de l'avis des autres. Et puis, il y avait aussi une volonté de vraiment plonger les mains dans la matière électronique et l'expérimentation. J'ai commencé avec un Casiotone, puis on m'a prêté un filtre assez évolué qui me permettait de travailler les matières, puis j'ai acheté mon premier synthétiseur analogique, un Korg Delta, puis un MFOS Soundlab Mark II, jusqu'à finir avec un système modulaire quelques années plus tard.

**N'as-tu pas l'impression avec Monolithe Noir de t'être trouvé ou retrouvé artistiquement ?**

Je crois que c'est l'endroit où je me sens le mieux. Je peux me permettre de tirer les cordes comme ça me plaît, de faire des sorties de route si j'en ai envie. Monolithe Noir, c'est en quelque sorte ma maison, où j'invite qui je veux et que j'arrange comme ça me chante.

**Comme te décrirais-tu avec Monolithe Noir ? Producteur ? Compositeur ? Musicien ? Technicien ? Ingé-son ?**

Décideur ! Dans le sens où je me dois de faire des choix. Pour le reste, je sens toujours un peu l'imposture pointer si je me dis compositeur ou musicien... Je bricole, ça c'est sûr, j'arrange sûrement.

**Qu'as-tu gagné ou perdu par rapport à avant avec ce projet-là ?**

J'ai gagné en souplesse et en indépendance. J'ai perdu en colère. Je crois que c'est surtout que j'ai gagné en expérience. Et après, plus j'y réfléchis plus je me sens dans une forme de continuité vis à vis de mes projets précédents.

**Au départ, j'ai l'impression qu'à travers tes EPs, tu bricoles, tu tâtonnes, tu expérimentes des choses en gros. Et plus le temps passe, plus j'ai comme le sentiment que Monolithe Noir s'échappe progressivement de son noyau dur expérimental. Comme si ce n'était plus vraiment le même projet. Ça vient de quoi tout ça ? Les rencontres que tu fais ? La peur de créer de nouveaux projets proposant un style un peu différent ? Ou tout simplement le reflet de tes envies du moment ?**

J'ai décidé dès le début de ne pas cadenasser. Je n'ai pas décidé de faire de la musique expérimentale dans un premier temps, je laisse filer, je me laisse guider par mon instinct, c'est tout.

**Je trouve que, bien que tu sois l'unique géniteur de ce projet, tu t'entoures ou collabores quand même avec pas mal de monde. Entre des remixes pour BRNS, Ropoporose, Glass Museum ou encore Yes BasketBall, une création avec Percussive Ensemble (le projet du batteur de BRNS), des invités sur tes albums comme Peter Broderick, Roza Plain, elsie dx,**

**et plus récemment Jawhar et la violoniste Mirabelle Gilis... C'est vraiment une volonté personnelle ou simplement les rencontres qui font que ça se passe comme tel ?**

J'ai initié chaque collaboration, à l'exception des remixes. J'ai contacté ces personnes parce que je trouve qu'elles sont talentueuses et que j'entendais leur apport dans les démos que j'écrivais et j'ai eu la chance d'être heureux à chaque fois ! La voix, c'est encore quelque chose que je peine à explorer tout en étant très satisfait, Peter Broderick, Roza Plain, elsie dx, et Jawhar explorent pleinement le chant, sont connectés à leur voix, leur personnalité artistique se révèlent à travers leur voix.

**Ça te manque de jouer du rock ? Je sais qu'à un moment donné, tu tenais la batterie dans Fabiola... C'est quelque chose de récréatif pour toi de faire ça à côté de Monolithe Noir ?**

Je ne crois pas avoir déjà arrêté de jouer du rock un jour - ou alors avoir déjà commencé. Rien n'est récréatif pour moi en musique. Si je participe à un projet, c'est par conviction.

**Monolithe Noir Passons maintenant à Rin, ce disque se démarque clairement de ses prédécesseurs, ses compositions lorgnent plus vers le rock et moins vers l'électronique intégral. Est-ce que c'est parce qu'il a été travaillé à quatre mains avec Yannick ? T'a-t-il influencé sur cette voie ?**

Bien sûr que la collaboration a été essentielle dans ce disque. En grande partie parce que pour une fois, je pouvais demander à quelqu'un de mettre en œuvre des idées musicales en temps réel - et Yannick a cette capacité de réaction et d'adaptation qui fait que l'enregistrement de ce disque a été super ludique et fluide !

**Pourrais-tu revenir sur cette volonté de te faire accompagner pour Rin ? C'était vraiment pour marquer une évolution chez Monolithe Noir ? Ou tu considères ça comme une parenthèse ? Puisqu'on pourrait tout à fait imaginer que ton prochain album risque d'évoluer vers un style plus proche de Rin que de Le son grave par exemple.**

Je ne cadenasse rien encore une fois ! Telles que sont les choses, j'ai envie de les creuser

pour l'instant, de continuer à explorer ce sillon plus humain et moins solitaire même si j'écris les choses principalement seul dans mon coin.

**Rin me fait penser fortement aux travaux de Jean-Sébastien Nouveau (Les Marquises), dans la manière de considérer la musique, pas forcément dans le style en lui-même, mais plutôt travailler des univers sombres, beaux, légers et subtils à la fois (Même Kid A de Radiohead m'a traversé l'esprit à un moment donné). Est-ce que tu le connais ? Et de manière plus générale, qui t'as inspiré pour écrire les plages de Rin ?**

Je ne connais pas Jean-Sébastien et ne connaît que très peu son travail mais je sais qu'il se rencontre sur certains points. Radiohead reste pour moi une grande influence, c'est clair, et j'ai beaucoup écouté leur dernier disque. Après, dans ces périodes d'écriture, j'essaie de ne pas me tenir trop près de ce

que j'aime de peur d'en absorber la substance sans m'en rendre compte. J'ai essayé de me concentrer sur la lecture, et mes propres mouvements internes pour habiter ce disque.

**Pour terminer, quels sont des projets à court, moyen et long terme ?**

Nous enregistrons un disque, je suis en train de l'arranger justement. Je ne sais pas encore quelle forme il va prendre, mais on avance !

**Merci à Antoine.**

■ Ted

Photo page précédente : Femke Appeltans

Photo ci-dessous : Victor Pattyn





## OAI STAR

**ZULU OSCAR BRAVO INDIA**  
[ITSOK]

Au risque de passer pour un ignare, je ne me suis jamais intéressé, de près ou de loin, au cas de Oai Star. À peine savais-je qu'il s'agissait d'un side-project de membres du Massilia Sound System. Alors, quand j'ai enclenché la lecture de Zulu Oscar Bravo India (ZOBI quoi !), septième album en date, mon sang n'a fait qu'un tour avec déjà l'envie de grimper dans une Dolorean et de remonter le temps façon Marty McFly pour profiter de l'entière discographie du groupe.

Mais avant cela, je compte bien profiter de ce Zulu Oscar Bravo India qui file littéralement la

pêche. Et c'est d'autant bon que je ne savais pas à quelle sauce j'allais être mangé. Ce disque est une véritable ode à la fête et un formidable pamphlet contre notre société qui part en couille et nous rend fou. Le tout en mode punk Oai Star ! «ACDC», ouvrant la galette, a le mérite de remettre l'église au milieu du village et c'est avec un basse/batterie solide et les guitares bien saturées de Vince et Nesko Hadzimuratovic (guitariste bosnien installé sur la Canebière) que Gari le MC (orphelin de Lux, l'autre MC à l'origine du groupe et décédé trop tôt en 2008) envoie la sauce avec beaucoup d'humour et pas mal de détermination. C'est parfois cuivré et joué à contre temps («Faut secouer»). À la manière de G Baste le Prince la Vigne, Oai Star se verrait bien jouer au Hellfest («Oai Star au Hellfest») et après une bonne session de rigolade avec le chroniqueur de France Inter Guillaume Meurice («Le point commun»), le quintet constate les maux de notre société («Comment ça va ?», «Les pires», «Fouta Nobis Pacem») avec de multiples références à leur bonne ville de Marseille («À la maison hanté»). Ça sent bon le rock alternatif, ça dégouline de riffs aussi inspirés les uns que les autres, et ça enchaîne les bonnes paroles.

Je n'en suis pas encore à supporter l'OM (désolé les gars, min club, ch'est le Racing Club eud'Lens), mais je veux bien sans problème prêcher la bonne parole et scander à tout va que Oai Star, ça me rend fada !

■ Gui de Champi





## WITCHFINDER

### FORGOTTEN MANSION

(Mrs Red Sound)

Il fait froid, on se prend un petit crachin continu sur la tronche, le tout associé à un vent qui ne sait pas trop dans quel sens aller et comme il fait nuit vers 19h, c'est le moment idéal pour aller visiter une maison hantée ou un manoir oublié en espérant y trouver quelques esprits, non ? En tout cas, c'est le moment pour moi d'évoquer Witchfinder, un des rares groupes à être signé sur le label créé par Mars Red Sky (Mrs Red Sound où on trouve aussi Dätcha Mandala, Baron Crâne, Red Sun Atacama...). Actif depuis 2016 et

sa fondation à Clermont-Ferrand, le trio devenu quatuor est rapidement devenu une valeur sûre du rayon «doom sludge» avec quelques touches de psyché et de stoner pour parfaire le tableau.

Enfonçant les portes ouvertes du genre à grands renforts de riffs lourds et lents, les Auvergnats apportent un peu de chaleur à ceux qui ont froid (une tradition chez eux), le son englobe tout, sature l'atmosphère et ne laisse plus rien passer si ce n'est le chant plaintif, lancinant, filtré, ça plombe davantage l'ambiance mais on se sent en terrain connu (sans Casabianca donc). Si on apprécie la pesanteur, le temps qui passe au ralenti et les titres qui semblent infinis alors Witchfinder nous comble, on se sent bien à leur écoute. Plus qu'avec l'apport final de Haldor Grunberg (producteur et musicien suédois avec qui le groupe a enregistré en Pologne) et son chant d'outre-tombe, «Marijuana» se démarque par un groove plus appuyé et quelques accélérations bien senties. C'est un clavier lumineux puis une guitare étincelante qui viennent montrer le chemin à suivre pour parcourir «Lucid forest», tout n'est pas si sombre autour de Forgotten mansion même si on reste assez près du climat de la forêt de Blair Witch... Plus vindicatif, «Ghosts happen to fade» casse le rythme et quelques codes pour se tourner vers le soleil des rockeurs sudistes, en variant les intensités, Witchfinder évite de tomber dans la facilité d'un doom qui pourrait lasser à force de se répéter.

■ Oli





## GRANDMA'S ASHES

### THIS TOO SHALL PASS

[Autoproduction]

Ne jamais se fier à la première plage d'un disque. Enfin, pas tout le temps. De temps en temps, quoi. Pour le coup, la belle introduction polyphonique du premier album de Grandma's Ashes, intitulé *This too shall pass*, ne laissait pas présager la déflagration sonore qui éclaboussera l'auditeur 46 minutes durant. Et cela ne fait que donner encore plus de charme à ce disque de grande qualité.

Trio féminin parisien formé en 2017 et biberonné au heavy rock lent et sinueux (et n'ayons pas

peur de le dire, à Queens Of The Stone Age et tout la clique entourant le groupe de Desert Rock), Grandma's Ashes frappe fort pour un premier album qui dégueule de bons plans et de chansons savoureusement construites. Ça va paraître un peu cliché, mais le groupe fait déjà preuve de maturité et son premier essai se révèle un coup de maître. La rythmique lourde et les guitares accordées très bas se marient à la perfection avec les voix d'Eva, Myriam et Edith. Que ça tabasse («Cold touch», «Aside», «Caffeine») ou que ça défie les lois des tubes aériens et délicats («Borderlands», le très chouette «Spring Harvest», «La ronce») le trio impressionne tant par la maîtrise des instruments que par la qualité des arrangements et le talent des compositions, qui peuvent se révéler complexes sans tomber dans le piège de la banale démonstration. Et comme si cela ne suffisait pas, Grandma's Ashes est également très à l'aise quand il s'agit de dérouler des morceaux progressifs (et absolument pas ennuyeux, ce qui est également une sacrée qualité !). C'est à la fois riche, varié, déroutant, enivrant et percutant. Que demande le peuple ? C'est à se le demander, car là, il est bien servi.

*This too shall pass*, un disque parfait ? N'ayons pas peur des mots, on s'en approche dangereusement. Et si le groupe persiste et signe tant sur disque que sur scène (la tournée prévue pour défend le disque est déjà conséquente), je pense que l'on tient là un futur grand de la scène rock dans notre bel hexagone.

■ Gui de Champi  
Photo : Non\_deux\_non





## DEATH CAB FOR CUTIE

### ASPHALT MEADOWS

[Atlantic Records]

Si j'ai bien un point commun musical avec le dernier de mes petits frères, c'est Death Cab For Cutie. C'est un fan invétéré de la bande de Ben Gibbard, beaucoup plus que moi en réalité. C'est d'ailleurs lui qui a rédigé la seule chronique des américains présente sur nos pages, avant celle-ci bien entendu, et qui m'a accompagné sur le live report du Bataclan en juin 2015. Depuis le départ en 2014 de son co-fondateur, Chris Walla, Death Cab For Cutie n'a pas réduit sa cadence en matière d'album, la formation délivre en moyenne un album tous les 3-4 ans, et a même ces dernières années gâté son public de 2 EPs (The blue EP et The Georgia EP comportant des reprises insoupçonnées et dont la recette était destinée à une ONG œuvrant pour le vote et la démocratie) suivi d'une très belle reprise de «Waiting for the sunrise» de Yoko Ono. En mai de l'année dernière, le groupe annonçait l'arrivée de son dixième album en lâchant par la même occasion son tube entêtant : «Roman candles». Deux nouveaux singles, «Here to forever» et «Foxglove through the clearcut», ont suivi pendant l'été pour aboutir en septembre à la sortie d'Asphalt meadows.

Composé à distance pendant l'épidémie de COVID-19, en utilisant l'outil Dropbox pour échanger les dossiers (comme le fait également l'équipe du W-Fenec), ce nouvel album contient 11 titres des 90 pistes plus ou moins achevées lors de ces sessions de travail un peu particulières

organisées par Ben Gibbard. En effet, chaque lundi, un membre envoyait une idée de chanson à un musicien, qui avait un jour pour la faire évoluer en toute liberté, qui lui-même la renvoyait à son tour au troisième pour un jour, et ainsi de suite jusqu'à ce que la chanson soit finie le vendredi. Une manière d'éviter la redite et de sortir de sa zone de confort ? Oui, il y a un tout petit peu de ça, même si le son très lissé et propre de Death Cab For Cutie reste largement familier à nos oreilles. Notez au passage que c'est John Congleton (Alvvays, Explosions In The Sky, Chelsea Wolfe) qui s'est chargé de la production de ce disque. On sent bien en effet que le groupe a tenté de trouver d'autres angles d'écritures comme ce «Foxglove through the clearcut» doux et spatial et parlé/chanté, ou bien l'introductive «I don't know how I survive» qui joue sur le pondéré/agité. Mais la majorité des titres ne s'égare pas trop de ce à quoi les Américains nous ont habitués depuis le départ de Chris Walla.

Il faut être réaliste, depuis Codes and keys, Death Cab For Cutie n'écrit plus d'albums exceptionnels, sous-entendu des albums marquant sa discographie. Cela ne veut pour autant pas dire qu'ils sont mauvais, bien au contraire. L'écriture de la formation évolue, de nouveaux membres sont arrivés (Dave Depper à la guitare et Zac Rae aux claviers), et ça change les perspectives aussi. Asphalt meadows contient de beaux bijoux aux refrains puissants comme «Roman candles», «Here to forever», «I don't know how I survive» ou «I miss strangers», mais également des ballades magiques tels que «Rand Mc Nally» et «Wheat like waves» qui nous rappellent ce pourquoi on aime encore tant Death Cab For Cutie. Évidemment, certains morceaux ont moins nos faveurs, et sont peut-être dispensables à l'ensemble («Pepper», «Fragments from the decade») mais ce disque ne manque pas de brillantes intentions à l'instar de ce final («I'll never give up on you») aux sonorités disparates balancées par une lourdeur rythmique. Quoi qu'il en soit, Death Cab For Cutie fait du Death Cab For Cutie, et confirme son rang de maître en l'art de la pop-song mélancolique.

■ Ted



# DEATH CAB FOR CUTIE

## SALLE PLEYEL

DEATH CAB FOR CUTIE ÉTAIT DE RETOUR À PARIS POUR PRÉSENTER SON NOUVEL ALBUM, ASPHALT MEADOWS, 4 ANS APRÈS UN PASSAGE AU TRIANON ET 8 ANS APRÈS SON CONCERT AU BATACLAN AUQUEL NOUS AVIONS EU LA CHANCE D'ASSISTER. NOTONS QU'IL EST PLUTÔT RARE MAINTENANT DE CROISER LES AMÉRICAINS EN FRANCE ET LES ATTENTES SE FONT DE PLUS EN PLUS LONGUES SURTOUT QU'ILS N'ONT JAMAIS PARTICIPÉ À UN SEUL FESTIVAL DANS L'HEXAGONE DEPUIS LEUR PREMIÈRE DATE AU GLAZART EN 2004. CETTE FOIS-CI, LA BANDE DE BEN GIBBARD NE S'EST PAS ARRÊTÉE N'IMPORTE OÙ PUISQUE C'EST À LA SALLE PLEYEL, ANCIENNEMENT CONNUE POUR ÊTRE LA RÉFÉRENCE DES SALLES EN MATIÈRE DE CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE À PARIS. DEPUIS 2016 ET L'OUVERTURE DE LA PHILHARMONIE DE PARIS, CE LIEU EMBLÉMATIQUE A CHANGÉ DE VISAGE ET D'ACOUSTIQUE ET S'OUVRE DÉSORMAIS À LA MUSIQUE MODERNE AMPLIFIÉE. PROFITONS-EN !

Ce soir, je retrouve mon ami et collègue JC, venu illustrer cet article de ses clichés rendant grâce aux artistes. Il ne connaît pas trop Death Cab For Cutie, à peine a-t-il eu le temps d'écouter les classiques du groupe et d'y apprécier l'appétence de Ben Gibbard pour les mélodies accrocheuses. Il valide hautement la qualité du quintet, ce qui me rassure au plus haut point (c'est toujours mieux de photographier un groupe ou musicien qu'on aime, ça met un peu plus d'entrain et le résultat est plus concluant), et cherche déjà ses repères dans

une salle qu'il ne connaît finalement pas tant que ça. L'équipe de Warner, qui nous a gentiment accrédités (ce qui n'est pas une chose aisée dès qu'une formation musicale reconnue foule les grosses scènes parisiennes), et nous a placés sur les sièges des premiers rangs par terre afin de bien profiter du spectacle. La première partie est assurée par Slow Pulp, un quatuor indie-rock basé à Chicago (mais originaire du Wisconsin) et mené par Emily Massey.

Alors que le public n'est pas encore totalement



arrivé (à ma grande surprise, le show ne sera finalement pas complet), la scène est magnifiquement éclairée, le panel immense d'éclairages met spontanément les musiciens de Slow Pulp en valeur. Les Américains, auteurs d'un premier album en 2020 intitulé *Moveys*, nous plongent dans un bain de rock à dominante pop, calme diront-certains, même si le son de Slow Pulp se caractérise par moments par un petit côté grungy mis en valeur par des overdrives de guitares nous ramenant à nos meilleurs souvenirs du rock indépendant des années 90. Parfois, certains refrains nous rappellent Weezer, d'autres les Pixies. En somme, Slow Pulp s'inscrit totalement dans la scène indie-pop nord-américaine actuelle aux côtés de Soccer Mummy ou Alvveys, pour ne citer que ces formations à voix féminine. Des ballades calmes se mêlent à des envolées irrésistibles,

de quoi mettre l'audience dans de bonnes conditions avant la prestation de Death Cab For Cutie, sans pour autant nous impressionner. Car, bien que le show fut un réel plaisir à déguster, Slow Pulp n'est finalement qu'un groupe de plus dans la longue liste des formations indie rock du moment.

Death Cab For Cutie est probablement parmi les artistes que j'ai le plus écouté ces 20 dernières années. En gros, depuis la sortie de *Transatlanticism*, l'album de la révélation qui est probablement le plus plébiscité par les fans avec *Plans*, son successeur. Pour la petite histoire, c'est sur le forum du W-Fenec que j'ai vu la première fois sortir ce nom étrange qui fait référence à une chanson satirique des Bonzo Dog Doo-Dah Band sur leur album *Gorilla* sorti en 1967. Le début des années 2000 était





une époque où une pelletée de groupes indie-pop américains envahissaient les médias spécialisés, tels (au hasard) Pinback, Sunny Day Real Estate, Modest Mouse, The American Analog Set et Pedro The Lion]. En septembre 2022, Death Cab For Cutie sort son 10e album, Asphalt meadows. Visiblement fier de ce dernier, la formation a donc décidé de le mettre à l'honneur avec pas moins de 8 titres sur une durée totale de performance de presque deux heures. Ça a laissé du temps à Ben Gibbard et sa troupe de parcourir sa discographie en mettant en avant Plans et Transatlanticism. Une sorte de best-of plus ou moins équilibré, avec toutefois un regret de n'avoir pas pu profiter de quelques titres de Codes and keys, si ce n'est le titre éponyme en fin de partie, qu'ils n'avaient apparemment pas joué sur scène depuis 2018. Ce soir, le groupe arrive en forme olympique, au sens propre comme au figuré, Ben Gibbard est taillé dans un roc depuis qu'il s'est découvert une passion pour le running avec son guitariste Dave Depper (il se dit qu'il court entre 10 et 20km avant chaque concert). Clairement, cela se ressent tant sur la qualité d'exécution et d'interprétation des chansons que sur l'énergie qu'ils apportent au public, même si les membres ne bougent guère sur les planches, hormis le chanteur qui se déplace de temps à autres pour communier avec les autres musiciens.

Entre des titres qui défilent à une vitesse folle,

dont les hits «Roman candles», «Cath...» «Crooked teeth», «The sound of settling» ou bien l'inévitable «Soul meets body», se trouvent de véritables épopées que le quintet sait magnifiquement faire valoir. C'est le cas de l'élégiaque «The new year» mais surtout de l'interminable «I will possess your heart», véritable épopée musicale qui à mon sens a été le climax du spectacle, survenu juste après un drôle mais saisissant «I will follow you into the dark» sur lequel le public a partagé le chant en cœur avec Ben seul avec sa guitare pour l'occasion. Sans oublier le final touchant et frissonnant «Transatlanticism» pour conclure sur un des moments les plus intenses de la soirée. Death Cab For Cutie prend une envergure différente en live, si bien que certains titres paraissant quelconques de prime abord (je pense à «Black sun» ou «Pepper») deviennent beaucoup plus intéressants et se mêlent étonnamment bien avec les autres morceaux de la setlist. Est-ce la marque d'un groupe expérimenté et de musiciens chevronnés qui ont su traverser les décennies avec une ferveur inaltérée ? Sans l'ombre d'un doute.

**Merci à Arnaud Lefevre et Warner Music.**

■ Ted

Photos : JC Forestier









# LIVE IN PARIS

## @JC FORESTIER

- **CLAIRE DAYS / LONNY / MEANING OF TALES** @ Pop up du label [5 janvier 2023] merci Cecile Callens, Claire Days, Lonny et Pascal Blua
- **KAYLEIGH GOLDSWORTHY / L.S. DUNES** @ Trabendo [2 février 2023] merci Olivier Replica
- **ALELA DIANE** @ Trianon [6 février 2023] merci Alela Diane
- **BENEATH THE EMBERS / TEMPERANCE / TARJA** @ La Cigale [6 février 2023] merci Sabrina, GDP
- **BROTHER JUNIOR / THE STRANGLERS** @ Olympia [11 mars 2023] merci Sabrina





CLAIRE DAYS















































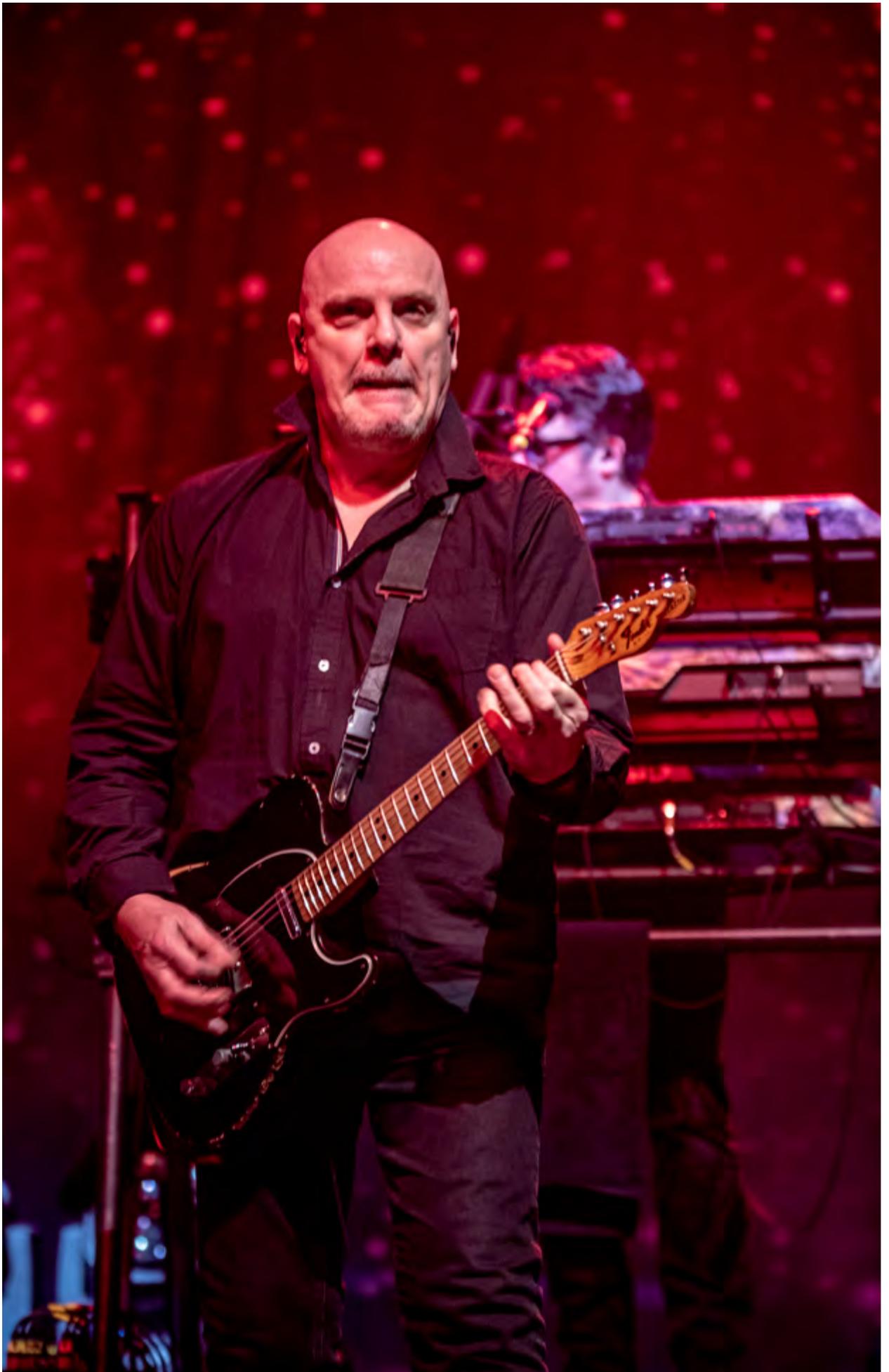




















## RANCŒUR

### RANCŒUR

[La Face Cachée / Maloka / Mass Prod /...]

Chez La Face Cachée (disquaire et label de Metz), ça ne rigole pas avec la promo ! À peine quelques mails échangés que je recevais ce LP numéroté, au chouette packaging sérigraphié. Pochette trois volets, noire, ornée de crânes et de corbeaux... Tu m'étonnes, avec un nom de groupe pareil, ils n'allaient pas faire dans le psychédéisme et les couleurs chatoyantes. Le disque est du reste dédié aux «asthmatiques de la vie...».

Le trio nancéien a donc de la rancœur à revendre, comme des millions de Français qui manifestent actuellement à force de galérer et se sentir spoliés, et est bien décidé lui aussi à ne jamais baisser la tête (qu'il a bien dégagée au niveau des oreilles). Musique frontale, punk-rock/oi! et même plutôt cold-oi!. La oi! en France a toujours été très vivante et présente (avec ses hauts et ses bas) et reconnue internationalement. Camera Silens (j'y reviendrai), Komintern Sect, Brigada Flores Magon ou Lion's Law en sont quelques dignes représentants des différentes décennies. Ceux que je peux citer spontanément en tout cas, n'étant pas spécialement expert en la matière pour être honnête. Je ne sais pas si c'était le cas avant mais ces dernières années, une vague de groupes a décidé d'apporter une nouvelle aspiration au genre, en y insufflant un courant froid et des influences cold-wave, notamment dans les plans et sons de guitares, avec plus ou moins de finesse. C'est-à-dire en s'éloignant plus ou moins du punk et de

la oi! originelle. Il y a une scène importante à Lille (Kronstadt, Traître, Utopie...), à Brest (Syndrome 81, Litovsk...) et Rancœur à Nancy entend donc déplacer le curseur vers l'Est, ce qui avait déjà été initié par les Oi Boys messins. Quand je vous disais que cette scène était active !

Sans échapper aux codes (qui a dit clichés ?) du genre, mais sans en avoir la prétention non plus, le trio s'en sort bien à l'écoute de ce premier album. J'ai d'ailleurs eu envie d'y revenir à de nombreuses reprises. Le champ lexical des textes et titres de chansons n'est guère joyeux, à l'image du monde dans lequel on évolue : «Rancœur», «L'Enfer», «Angoisse», «Errance», même si un morceau échappe à ce chaos, le lumineux «Braquage», mon préféré. Référence et hommage complètement assumé à Gilles Bertin, chanteur de Camera Silens et braqueur de banque (la Brink's à Toulouse en 1988), qui passera près de 30 ans en cavale et mourra du sida en 2019. Si vous ne connaissez pas cette folle histoire, penchez-vous sur son autobiographie, sortie quelques mois avant sa mort et le documentaire vidéo qui a suivi. C'est même un triple hommage que Rancœur rend à Camera Silens car outre s'inspirer musicalement du groupe et consacrer un morceau à la mémoire de Gilles («classe criminelle, qui brille dans le ciel, une vie sans sur-sis, une légende infinie»), il reprend également «Suicide», présent dans l'album culte Réalité (1982) de ces derniers. Mais ce serait injuste de les cantonner à une simple copie. À défaut d'en être les fers de lance, Rancœur devrait faire partie des seconds couteaux inspirés et aiguisés de cette nouvelle scène cold-oi!, que je vais continuer à suivre de près.

■ Guillaume Circus



RED CLOUD

## RED CLOUD

### RED CLOUD

[Autoproduction]

Je ne vais pas te faire perdre ton temps et entrer dans le vif du sujet. Le revival rock des années 70 a encore la côte en ce début de décennie, et l'incontestable succès de Kadavar et Blue Pills (pour ne citer qu'eux) en est la preuve. Red Cloud, un groupe venant de Paris et fondé en 2018, joue admirablement bien dans ce registre et s'avère être le croisement parfait de Led Zeppelin, de Deep Purple et, soyons fous, de Rival Sons. Faut dire qu'avec Red cloud, leur premier album autoproduit, le groupe n'y va pas par quatre chemins : ça rock et ça roll à fond les ballons (dirigeables) sur (pourpre pro) fond de guitares endiablées, de rythmiques puissantes, de délicieuses nappes d'orgue et, comble du bonheur et du plaisir, de vocalises géniales de Roxane. De «The battlefield» à «Velvet trap» en passant par «The night» ou «Bad reputation», Red Cloud reste constant et fidèle à ses amours de ce style musical qu'on aime tant. Bref, c'est «Aucune tromperie sur la marchandise» et, cerise sur le gâteau, aucune date de péremption au programme. À consommer sans modération. Miam !

■ Gui de Champi



## FRAGILES FIGURES

### ANEMOIA

[Atypeek Music / Araki Records / KdB Records]

Le duo de Colmar, Fragiles Figures, aime s'exprimer dans ce qu'on pourrait appeler, sans trop se prendre la tête, une musique cinématique froide et anxiogène. Instrumental, ANEMOIA, son premier LP (qui fait suite à un EP nommé Silent scars paru deux ans avant), utilise néanmoins des samples de voix souvent inquiétantes, à commencer par son titre inaugural de 15 minutes, «The collapsing - part I & II». Post-rock ? Coldwave ? Electro-rock ? Soundtrack ? Kai Reznik (guitare et machines) et Julien Judd (basse) ont choisi «Cinematic noise», mais peu importe, tant que le duo arrive à son but : nous immerger dans un voyage sinueux et passionnant dans lequel s'opposent deux forces. Celle des rythmes mécaniques, rigides et déshumanisées contre celle d'élégantes guitares criant au désespoir mais dans lesquelles on y aperçoit à travers ses notes des brins de lumière, des soupçons de chaleur, d'espoir même. Cette divergence est pour moi le cœur de cette œuvre magnétique. Quand on ne sait pas vraiment dans quelle direction les rythmiques vont nous mener, nous sommes toujours rassurés par la présence de ces cordes puissantes et mélancoliques. Sur ce, bon périple !

■ Ted



## HAMASAARI

### INEFFABLE

[Klonosphère]

C'est parce qu'ils pensaient qu'ils avaient fait le tour des expérimentations possibles avec Shuffle que le quintet a déposé les instruments. Et c'est parce qu'ils avaient encore des idées à exprimer qu'ils les ont repris... Mais en se focalisant sur un style plus précis et pointu, ils ont préféré changer de nom pour ne pas décevoir les amateurs de rock très ouvert et marqué par les États-Unis. Le choix, affiné, s'est porté vers un rock-metal progressif et ce «nouveau» combo s'appelle HamaSaari, une connotation scandinave qui évoque le froid, l'aventure et la beauté

des aurores boréales.

Mêmes musiciens, même graphiste, même studio, même label, les Manceaux ont gardé tout ce qui fonctionnait très bien du temps de Shuffle et se sont fait plaisir pour vivre à fond leur nouvelle aventure. En l'occurrence, ils ont travaillé sur la composition et les arrangements avec Guillaume (Klone) et ont fait mixer et masteriser leur premier album par Forrester Savell (Karnivool, Animals as Leaders...), deux renforts de poids pour exprimer l'indicible avec Ineffable.

Si les titres ne sont pas très longs (entre 4 et 7 minutes), les ambiances prennent le temps de s'installer, plutôt dans la clarté et la douceur, c'est avec des sons clairs et ronds qu'on entame chaque trip, l'électricité comme la distorsion n'arrivent qu'en cours de route pour apporter de la tension si c'est nécessaire («Lords» ou «Prognosis» préférant par exemple rester paisible et tranquille). Exception à cette règle, c'est avec saturation que nous reçoit «White pinnacles», et malgré le déluge de feu des guitares et de la rythmique, le chant garde son aspect lumineux et chaleureux, nous laissant la tête hors de l'eau, limitant les écarts gutturaux, ces derniers étant même passés relativement à l'arrière-plan dans le mix.

Avec cette domination d'une approche plus rock que metal et un timbre de voix assez pop, HamaSaari peut être comparé à Porcupine Tree ou Steven Wilson en solo. Il y a pire comme référence...

■ Oli





## MILOS ASIAN

### BREATHE IN, BREATHE OUT

[Autoproduction]

Du fait de son style, *Breathe in, breathe out* est typiquement le genre de disque que je n'aurais probablement pas découvert tout seul si je n'avais pas été sollicité par un attaché de presse (un PR comme on dit dans le métier). Et je serais passé à côté d'une petite pépite comme je les aime, pourtant. Alors, je ne vais pas faire l'ingrat et je vais te faire partager cette belle trouvaille. Ne me remercie pas, c'est cadeau.

Milos Asian, l'artiste derrière *Breathe in, breathe out*, n'est pas né de la dernière pluie. L'artiste franco-péruvien est actif sur la scène bordelaise depuis plus de vingt ans, tout d'abord comme dénicheur de talents au sein du café-concert qu'il a tenu, et comme auteur-compositeur-interprète depuis une quinzaine d'années. Ce nouvel album, le dixième de sa discographie, a été composé sans pression au cours de cette décennie par Milos Asian et rassemble un certain nombre d'amis musiciens talentueux et aguerris, et qui ont enregistré leurs parties chacun de leur côté (vive la technologie !). Milos Asian explore différents univers, majoritairement indie, folk et pop («*Breathe in, breathe out*», «*Can you set me free*») en passant par le reggae («*I scream your scream*»), la soul («*Men for dinner*») et la world music («*I need your hand*») et ce, toujours avec justesse et une certaine tendresse. Le panel d'émotions positives transmis par les chansons est sublimé par la richesse du patchwork des sonorités apporté par les cuivres ou les instru-

ments à vents. Le chant (principalement en anglais) de Milos, doux et suave, est souvent doublé par des voix féminines, ce qui apporte vraiment un plus à tout cet ensemble vraiment réussi. Tu l'auras compris, le niveau de l'interprétation des morceaux est équivalent à la qualité des compositions diverses et variées, et l'écoute de ce disque, en plus d'être divertissante, est apaisante.

*Breathe in, breathe out* va tenir une place de choix dans ma discothèque ces prochains temps. Et quand il aura rejoint ma collection et pris un peu de poussière, j'aurai grand plaisir à refaire tourner la galette dans ma platine CD en appréciant à sa juste valeur cette succession de jolies chansons.

■ Gui de Champi

Photo : Pierre Wetzel





## TORPEDO

### ORPHEO\_NEBULA

(Araki Records / Broken Clover Records)

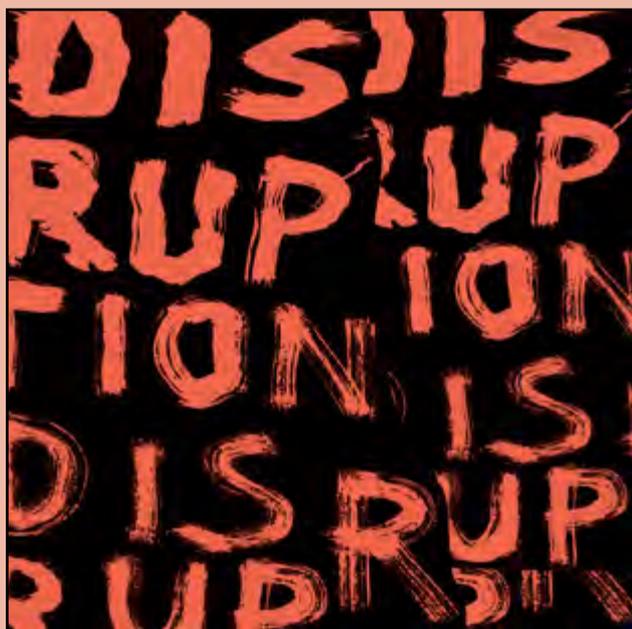
Fondé en 2016 à Lausanne, et après un premier disque nommé Sphynx (paru en 2019), le trio lausannois Torpedo poursuit sa mue vers un univers plus singulier grâce à la sortie en septembre dernier d'Orphee\_Nebula, disque défendu conjointement par Araki Records, label qui a du nez (Boucan, Manic Maya, Melee) et les Californiens de Broken Clover Records (June Of 44, Enablers, Eye 0). Plus singulier parce que Orphee\_Nebula

est une œuvre conceptuelle construite autour de six poèmes inspirés notamment de la figure et du mythe d'Orphée et des voyages astraux. Il y a effectivement quelque chose de sacré dans cette œuvre qui décontenance un peu de prime abord.

En premier lieu parce que la présence de la voix y est totale. Tantôt déclamés, tantôt scandés voire criés, les mots de la chanteuse/guitariste Carole Obère s'accordent parfaitement avec cette formule noise rock psychédélique et progressive influencée par des courants rock 70s (no wave, punk) et 90s (grunge). En deuxième lieu, il y a cette toile musicale combinant le chaud et le froid avec une forte musicalité et une franche sensibilité. Parfois cela fait des étincelles et les effluves de soufre se font sentir, et d'autres moments c'est l'accalmie, mais elle n'est jamais très longue. Il ne faut pas omettre d'affirmer que le travail des guitares est à saluer dans Orphee\_Nebula, elles me rappellent beaucoup celles de Sonic Youth soit dit en passant, celles qui sortent des sentiers battus, à la fois bruitistes et mélodiques. C'est justement cette liberté tortueuse qu'on aime chez Torpedo, même s'il nous a quand même fallu plusieurs écoutes avant de prendre un réel plaisir à savourer cette œuvre tout en n'étant pas complètement bouffé par ces voix qui vous pénètrent l'esprit d'une facilité déconcertante et plus vite qu'on ne le pense.

■ Ted





## VULGAIRES MACHINS

### DISRUPTION

(Costume Records)

Dire que j'ai beaucoup écouté *Disruption*, l'insespéré nouvel album des Vulgaires Machins est un doux euphémisme. Je ne te ferai pas l'affront de te présenter le quatuor Québécois dont la dernière apparition discographique remonte à... 2010. Séparé à la suite de *Requiem pour les sourds*, le groupe a repris ses activités aux alentours de 2016, et 2022 sonne donc comme le grand retour sur disque. Indisponible en version physique (pour le moment, espérons-le) en France, les plateformes numériques permettent de se délecter de ce petit bijou mi-punk mi-pop et 100 % authentique.

Le retour aux affaires des Vulgaires Machins (succédant à la réalisation de divers projets solo pour ses membres) est une aubaine. Certainement pour eux, et totalement pour nous. Comment ne pas succomber à la qualité d'écriture du groupe ? L'envie d'y retourner n'en est que plus formidable. Alors que les précédents opus étaient axés sur le constat d'une société apathique et la remise en cause d'un système qui nous dévore, le groupe aborde avec *Disruption* des thèmes bien plus personnels, tout en se préoccupant avec ses mots des maux politiques, environnementaux et libertaires, dans un sentiment mêlé de désillusion et de questionnement en tout genre. Un cri du cœur ? Oui, assurément. Ou plutôt un cri des cœurs, le chant étant équitablement (ou presque) partagé entre Guillaume Beauregard et Marie-Ève Roy, les deux gita-

ristes de la formation. Ce qui a pour conséquence d'équilibrer les forces et sublimer l'ensemble.

Mélangant avec brio les brûlots punk-rock («Liberté», «Obsolète») et les titres aux accents pop (le formidable «Asile», «Entre le deuil et le blâme», «Imbécile»), Vulgaires Machins tire toujours profit de ses chansons pour délivrer des paroles justes sur fond de refrains impaables (tous les morceaux, mais mention «plus plus» à «Obsolète»). Les guitares sont moins tranchantes, tandis que les textes restent forts et percutants. Indémorable et incontrôlable machine à tubes, Vulgaires Machins délivre des moments forts qui incitent à la remise en question et qui ne vont pas arranger le mal-être qui est en nous. Chanté en français, *Disruption* est un disque mélancolique, émouvant, rageur, introspectif mais aussi porteur d'espoir. Avec pour fil conducteur des harmonies maîtrisées et des morceaux plus qu'aboutis. Une réussite, tout simplement.

«Je lève mon verre» aux Vulgaires Machins, auteurs d'un «Indicible» disque qui n'a rien d'«Imbécile» ou d'«Obsolète» et que je pourrais écouter «Jusqu'à l'aurore». Comme quoi, en mélangeant au sein d'une même phrase le titre de quelques morceaux de ce brillant album, on peut percevoir de l'amour et de l'espoir.

■ Gui de Champi



# VULGAIRES MACHINS

AUTEUR DE DISRUPTION, DISQUE ESSENTIEL DE L'ANNÉE 2022 MALHEUREUSEMENT ABSENT DES BACS EN FRANCE, VULGAIRES MACHINS EST DE RETOUR DANS L'ARÈNE. ET MALGRÉ QUELQUES LENTEURS POUR ÉTABLIR LA CONNEXION, GUILLAUME ET MARIE-EVE ONT RÉPONDU À NOS QUESTIONS... POUR NOTRE PLUS GRAND PLAISIR !

**Salut les Vulgaires Machins et merci pour le temps accordé pour cette interview. Vous revenez sur nos platines, douze ans après Requiem pour les sourds, votre précédent album studio. Que s'est-il passé pour vous durant ce laps de temps ?**

Guillaume : Salut Gui ! Avec plaisir. En fait, on a fait un album acoustique après Requiem. Ensuite, Marie-Eve s'est lancée en solo et a fait paraître deux albums : Bleu nelson en 2016 et Multicolore en 2019. J'ai sorti deux albums aussi : D'étoiles, de pluie et de cendres en 2014 et Disruption en 2018, puis un album EP live en studio en 2020.

**La mise en sommeil, puisque vous n'avez jamais parlé de split, de vos activités en 2012 était-elle due à une certaine lassitude ou l'envie de faire autre chose, vous qui jouiez ensemble depuis 1995 avec un line-up identique ? À ce moment-là, dans vos esprits, il était clair que les Vulgaires Machins rejoueraient ensemble ?**

Guillaume : On a cessé nos activités en 2012 pour plusieurs raisons mais surtout à cause d'une crainte de se répéter et l'envie de faire d'autres expériences, travailler avec d'autres musiciens. On avait aucune idée de combien de temps la pause allait durer mais, quelque part en nous, on savait qu'on referait de la musique ensemble un jour.

**Disruption vient de sortir au Québec. Votre retour, dans un premier temps en live, en 2019 était-il conditionné à l'écriture et l'enregistrement d'un nouveau disque ? L'épidémie de COVID a-t-elle ralenti et influencé le processus, ou le confinement vous a-t-il laissé plus de temps pour créer ?**

Guillaume : En fait, le retour sur scène était motivé par le plaisir de jouer, tout simplement. C'est à ce moment-là qu'on a décidé de faire un nouvel album. Personne dans le groupe n'avait envie de continuer à faire des spectacles appuyés que par des vieux morceaux. On s'est donc mis à l'écriture à peine un mois avant la pandémie. Ce contexte-là a surtout ralenti le processus je dirais. C'était impossible de répéter et les nombreux confinements nous ont forcé à cesser l'écriture ou ralentir grandement, à plusieurs reprises.

**Disruption est composé de 11 titres, dont quasiment la moitié sont chantés et écrits en «lead» par Marie-Ève. Peut-on parler de dé-**

**sinhibition ? Comment s'est passé l'équilibre d'écriture pour cet album avec Guillaume ?**

Guillaume : La méthode consistait à aller jusqu'au bout de nos idées avant de les partager. On a donc écrit chacun de notre côté pendant près d'un an avant d'écouter nos chansons respectives. Ça s'est avéré une méthode très productive et pertinente. On s'est retrouvé au bout du processus avec beaucoup de matériel et de pistes intéressantes.

Marie-Eve : L'équilibre s'est fait à partir du moment où on a travaillé ensemble sur nos propres compositions. Et comme personne ne savait que nous travaillions sur un nouvel album, on a pu l'écrire sans attente d'aucunes parts. On se disait que si on n'était pas content, on ne le sortirait pas et c'est tout. Ça enlève énormément de pression.

**Ce disque, qui porte bien son nom, est musicalement moins frontal, plus diversifié en termes de styles et de sonorités. Question simple mais ouverte : pourquoi ?**

Guillaume : Ça ne s'est pas fait de façon très consciente. On a amené les chansons à terme de façon instinctive. Ça s'est fait naturellement. Sans cadre stricte au niveau des sonorités, des arrangements ou des structures. Par rapport aux textes, il y a eu beaucoup d'échanges et de réflexions pour trouver un ton qui soit cohérent avec l'endroit où on se trouve dans nos vies et la raison d'être du groupe. La pertinence d'un retour. Le message qu'on voulait passer s'est concrétisé dans un ton beaucoup moins accusateur que par le passé et surtout beaucoup plus personnel.

**Les textes de Disruption semblent plus personnels que ceux des précédents albums. Ces textes sont aussi assez sombres : on y parle de dépression, de nihilisme, de narcissisme. Peut-on parler d'introspection ?**

Guillaume : Oui, absolument. Tout a démarré en mettant les sentiments qu'on éprouve au centre de la réflexion. Dans un désir d'échange entre nous et avec le public.

**Maintenant que ce disque est sorti, quels sont les prochains plans pour les Vulgaires Machins ?**

Guillaume : L'été qui vient sera chargé au niveau des festivals au Québec. On va poursuivre la tournée à l'automne et sans doute faire quelques concerts en France. On en est à coordonner tout cela en ce moment même.



**Vulgaires Machins est très appréciée en France et vous avez beaucoup joué ici avec Burning Heads, Tagada Jones, Dead Pop Club, Flying Donuts dont Benjamin se souvient d'une bonne anecdote de carburant ! Une sortie française de l'album est-elle prévue ? Le groupe reviendra-t-il jouer dans l'hexagone ? J'ai entendu parler d'une sortie française avec tournée, mais depuis, plus rien...**

Marie-Eve : Hahaha ! C'est le mot «gazole» qui nous avait mélangés !

Guillaume : Nous travaillons là-dessus en ce moment, à suivre...

**Suivez-vous l'actualité rock en France ? Quels sont les groupes de chez nous qui ont vos favoris en 2022 ?**

Guillaume : Nous continuons à suivre la carrière de nos amis français, Guérilla Poubelle, Pit Samprass, Panic Monster... En ce moment, nous écoutons en boucle le dernier album de Not Scientists Staring at the sun.

**Quel est l'état du rock dans votre province ? Quels sont les groupes que vous pourriez nous conseiller ?**

Marie-Eve : Le rock se porte super bien j'trouve. En ce moment, nous écoutons Les Shirleys et

son album More is more, un trio power féminin de punk rock/indie et aussi le dernier de Mudie : Bad vibration qui vient de paraître. Deux groupes très mélodieux et bon !

**Notre mag en ligne, auparavant webzine à part entière, fête ses 25 ans. En regardant dans le rétroviseur, à une période où, en France tout du moins, la démocratisation d'Internet et de la musique digitale en était à ses balbutiements, et quand le monde était moins pire qu'aujourd'hui, êtes-vous nostalgiques de cette époque ?**

Guillaume : Je ne sais pas si c'est de la nostalgie. Il y a clairement des aspects positifs au partage de la musique en ligne, l'accessibilité notamment. En revanche, je trouve plutôt triste de constater la vitesse avec laquelle la musique est consommée et le peu d'attention qu'on accorde aux albums qui sortent...

**Merci Guillaume, Marie-Eve, Michelle de Costume Records et Marie-Pier Létourneau.**

■ Gui de Champi  
Photos : GaëlleLeroy



20 ANS

2003

# BetiZ Fest

2023

**IGORRR • SATANIC SURFERS**  
**CRISIX • LES SHERIFF • CELESTE**  
**LES WAMPAS • POGO CAR CRASH CONTROL**  
**HANGMAN'S CHAIR • GRADE 2 • INSANITY ALERT**  
**JUNON • BARE TEETH • DUST BOLT**

**CAMBRAI 14 & 15 avril 2023**

*Make BetiZ Fest not war*

1 J. 25 € • 2 J. 45 € PRÉV.

# JACK AND THE BEARDED FISHERMEN

## LA SOURIS VERTE

JE NE VAIS PAS TE LE CACHER, CETTE SOIRÉE ÉTAIT POUR MA PART TRÈS ATTENDUE. TRÈS TRÈS ATTENDUE MÊME, COMPTE TENU DU FAIT QUE, D'UNE PART, ÇA FAIT TRÈS LONGTEMPS QUE JE N'AVAIS PAS VU LES JACK AND THE BEARDED FISHERMEN SUR SCÈNE (ET POUR CAUSE, LE GROUPE AYANT FAIT UNE LOOOOOOONGUE PAUSE) ET QUE, D'AUTRE PART, PLAYFUL WIND TOURNE SANS DISCONTINUER OU PRESQUE SUR MA PLATINE DEPUIS UN AN ET QUE J'AVAIS HÂTE DE VOIR LA RESTITUTION DE CETTE DÉFLAGRATION SONORE SUR SCÈNE. LA SOURIS VERTE A DONC EU LE NEZ FIN DE PROPOSER CE PLATEAU D'ENFER ET 100% QUART NORD EST MEMBRANE + JACK AND THE BEARDED FISHERMEN !

Pour un jeudi soir, le «club» de la SMAC d'Épinal est relativement bien garni, avec, à vue d'œil, 70 à 80 spectateurs. Compte tenu d'un soir de semaine et du style de ces groupes, [je m'ose à le dire, de «niche»] le score est plus qu'honorable. Que les programmeurs en soient remerciés. Les visages connus défilent [les anciens Flying Donuts, Vava de The Rebel Assholes qui accompagnait les Jack, Dick Illegal Corpse, Mitch Whales at the Crossroads]

et l'alléchante affiche a fait sortir les bons roqueurs de la Cité des Images.

C'est donc à Membrane, le trio noise de Vesoul, qu'il revient le soin d'ouvrir les hostilités. Devant un parterre attentif, le désormais quatuor déroule un set lourd, noir, noise à souhait qui prend littéralement aux tripes. Nico, membre fondateur, assure un chant monocorde en enchaînant les riffs, bien épaulé par une deu-







xième guitare et par un solide basse/batterie. C'est fort, c'est tendu, c'est prenant et le public semble apprécier en restant concentré sur les ambiances sonores sombres et percutantes. Je ne suis pas un fidèle du genre et j'ai du mal à accrocher tout un concert entier, mais il faut reconnaître que l'ensemble est solide et sacrément bien foutu. Un nouvel album est en préparation, ouvrez l'œil...et les oreilles !

Après le changement de plateau assez efficace, le moment tant attendu est arrivé, et c'est avec une certaine excitation mêlée à une impatience de revoir Jack And The Bearded Fishermen que je me positionne devant la scène. Le sample ouvrant «Beware of birds» tourne en boucle quand arrive sur scène les cinq musiciens et c'est parti pour une heure de stoner/noise/rock. Et il ne faudra pas longtemps aux

Jack pour (im)poser leur formidable univers. Doté d'une équipe technique au top (mention spéciale à l'éclairagiste qui aura une nouvelle fois fait sensation), le groupe enchaîne «Beware of birds» et «Fingers crossed», les deux premiers brûlots de Playful Winds, leur formidable troisième album. Et tu constateras que j'emploie des superlatifs qui, je peux te l'assurer, ne sont clairement pas exagérés. Et aucun des spectateurs ne me contredira car Jack And The Bearded Fishermen a clairement mis tout le monde d'accord. Et moi le premier. Les guitares d'Hervé, Boris et Peete forment un mur du son, gonflé à bloc par la basse de Thomas et la batterie de Boris. On m'avait dit que le groupe avait pris de l'épaisseur en live depuis son retour aux affaires, mais je ne pensais pas que c'était à ce point ! Le son est surpuissant et le jeu de scène, efficacement mini-



@Serge Orlik

maliste, est sublimé par les jeux de lumières. Tantôt hypnotique, souvent pachydermique et toujours excitant, le concert fait part belle au nouvel album sorti il y a déjà un an, mais Places to ide et Minor Noise, les deux premiers opus, sont également au programme de la set list. Après s'être évoqué le premier concert du groupe en 2009 à Épinal, le groupe enchaîne avec «Scenario» et «Lips as martyr» dans un déluge sonore et déroule encore deux extraits du nouvel album. La restitution des albums sur scène est fidèle aux versions studios, et laissant toutefois la part belle à des arrangements bien sentis. «Minor Noise» est dédié aux amis présents dans la salle, tandis que «Program», tiré du deuxième album, assomme littéralement l'assistance. Les baffes en tout genre s'enchaînent sans que l'auditoire ne puisse recouvrer ses esprits, et il est déjà l'heure pour le groupe de tirer sa révérence avec un «Way out» de folie. Le groupe jouera un dernier titre en guise de rappel et me lais-

sera reprendre la route pour Nancy-city avec une bonne banane.

Parfois, quand on attend beaucoup d'un événement en tout genre, on peut finalement s'avérer déçu une fois l'excitation retombée. Ce n'a pas été le cas pour moi cette fois. Membrane et Jack And The Bearded Fishermen ont éclaboussé de leur talent cette soirée qui restera un excellent souvenir. Tout simplement. C'est pour ce genre de moments que je me rends compte que sans musique, la vie serait bien terne.

**Coucou/salut/merci à Thomas et Jack And The Bearded Fishermen, Vava, le crew de La Souris Verte, Minmin, Mimi, Manu, Dick.**

■ Gui de Champi  
Photos : Serge Orlik  
<https://so-photos.book.fr>



@Serge Orlik





## REIGAN-DO

### APRÈS NOUS LE SILENCE

[N-Vox]

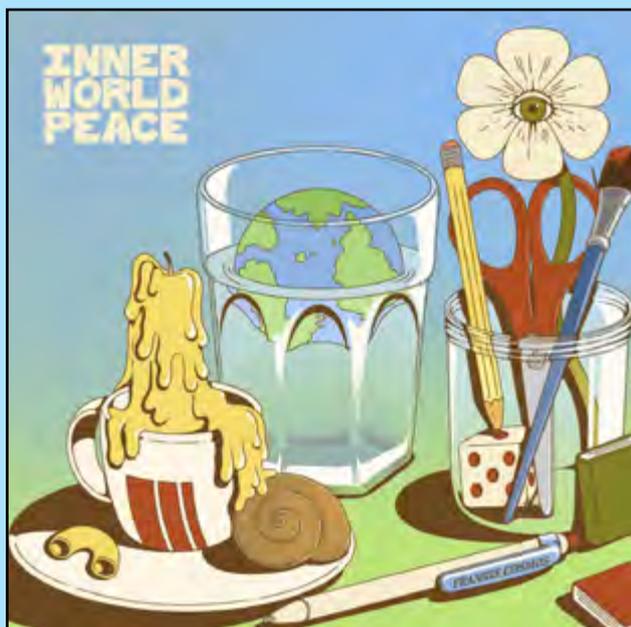
Malgré un premier album en 2019 (2END757), Reigan-Do est passé sous nos radars, pourtant le trio a pour bassiste Ben qui officie aussi dans Lodz... Peu importe le passé, le présent est bien plus important et c'est donc *Après nous le silence* qui nous intéresse en cet instant. Un album dense, riche et qui ravira tous les amateurs de post-hardcore.

Avec une musique à la fois violente et cinématographique, des ambiances à la fois screamées et réfléchies, le groupe prend des risques mais mesure tout ce qu'il fait. Preuves en sont les choix de certains noms. Reigan-Do fait référence à «l'esprit de la grotte» si on le traduit du japonais, c'est aussi la dernière demeure du ronin Musashi, une sorte de caverne où il écrit un des livres de référence du Japon médiéval. Ce pays est une source d'inspiration évidente (certains titres comme «Hihiro no yuugure») et si l'univers samouraï («Seppuku» sur l'album précédent) sied bien aux combats que se livrent les instruments, on peut aussi faire le lien avec le XXe siècle puisque le pays du soleil levant a été touché par deux bombes atomiques... Et le nom de l'album *Après nous le silence* est aussi la devise des forces russes de dissuasion nucléaire... Le titre est «beau» en soi mais ça ne peut être un hasard, surtout en 2023 où Poutine rappelle régulièrement qu'il est en capacité de semer la désolation et le silence. Petit détail que tu as dû comprendre, cette galette n'apporte pas beau-

coup d'espoir et de joie de vivre... Son monde se compose surtout de tâches grisâtres peu attractives et pourtant que leur désespoir est beau. Les riffs pleurent, le chant s'égosille, les rythmes enterrent et quelques petits trucs en plus (comme les nombreux samples dont un extrait de l'exceptionnelle série *The Leftovers*) viennent encore assombrir le tableau. Les morceaux sont relativement courts, certains s'entremêlent (notamment les plages interludes souvent instrumentales qui lancent des mouvements plus brutaux), l'ensemble forme un tout cohérent difficilement sécable du reste, tu peux aller voir le clip de «Hihiro no yuugure» mais même si le morceau est excellent, il ne prend toute sa force qu'à l'écoute du «Unlocked» qui précède.

Aussi à l'aise avec la saturation qu'avec les espaces aérés, Reigan-Do se plaît à contrecarrer le silence par tous les moyens, ils arrivent aussi à faire en sorte que le silence qui suit «Of night and light» soit difficilement audible et nous pousse à relancer le disque.

■ Oli



## FRANKIE COSMOS

### INNER WORLD PEACE

[Sub Pop / Modulator]

Inner world peace, le nouvel album de Frankie Cosmos sorti en octobre dernier chez Sub Pop et distribué en France par Modulator, a ce petit quelque chose de salvateur. Composées par celle qui est à l'origine de ce projet musical, Greta Kline (la fille des acteurs Kevin Kline et Phoebe Cates), et sculptées avec son groupe suite à un long hiatus pandémique, ces 15 chansons ont été fortement influencées par le rock indé des 80s, le folk-rock et la pop 70s avec, en sus, un goût prononcé pour l'ambient et le psychédéisme. C'est, d'après la formation, ce qui a aidé à forger le son de ce Inner world peace et son équilibre. Le mélange doit être tellement bien

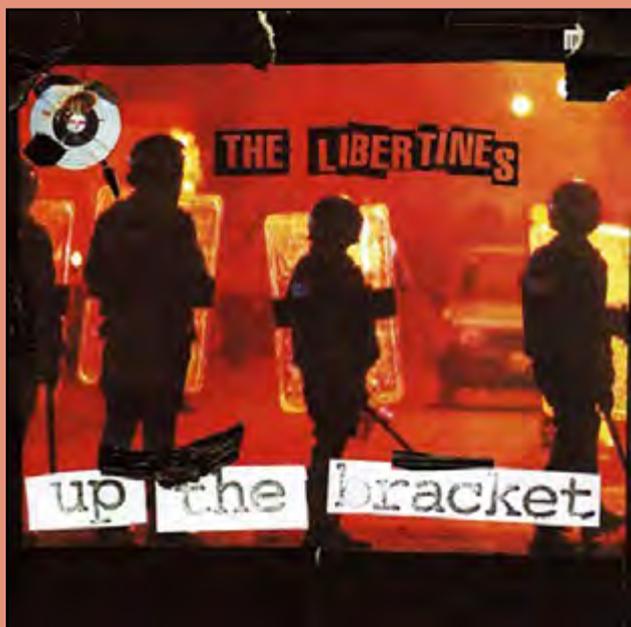
réalisé que quand on l'écoute, aucun de ces styles ne saute ni aux oreilles, ni ne prédomine. Ceci dit, on peut effectivement soupçonner ci et là quelques détours vers le psychédéisme dans «Fragments» ou vers la folk-rock dans «One year stand». Mais, de manière générale, notre ressenti nous dirige plutôt vers de l'indie-pop lo-fi des plus classiques, avec un son ultra moderne conçu par Nate Mendelsohn et Katie Von Schleicher au studio Figure 8 Recording à Brooklyn, là d'où est originaire Frankie Cosmos.

Ce nouvel album est lumineux et acidulé lorsqu'on le parcourt, car il est jonché de bout en bout de happy songs concises et attachantes. Je ne sais pas si c'est l'effet New-York ou quoi, mais ça me rappelle un peu l'esprit de Nada Surf ou plus récemment d'Air Waves (avec qui Greta a collaboré sur son The dance), cette façon de trouver la mélodie et le mot juste, sans détours, touchant directement au cœur. Et ce qui est assez impressionnant chez Frankie Cosmos, c'est son penchant à être un véritable bourreau de travail depuis plus de 10 ans avec une tripotée de disques à la clé (18 albums selon Discogs) majoritairement sortis en autoproduction, jusqu'à ce qu'ils signent pour Sub Pop en 2018 avec la sortie de Vessel. Tout est bon et soigné dans ce Inner world peace, c'en est même stupéfiant, mais ne boudons pas notre plaisir de recevoir encore des galettes de 15 plages de cette qualité là avec des morceaux aussi séduisants et variés qu'«Abigail», «Magnetic personality» ou encore «Empty heads».

■ Ted

Photo : Jackie Lee Young





## THE LIBERTINES

### UP THE BRACKET (RÉÉDITION 20 ANS)

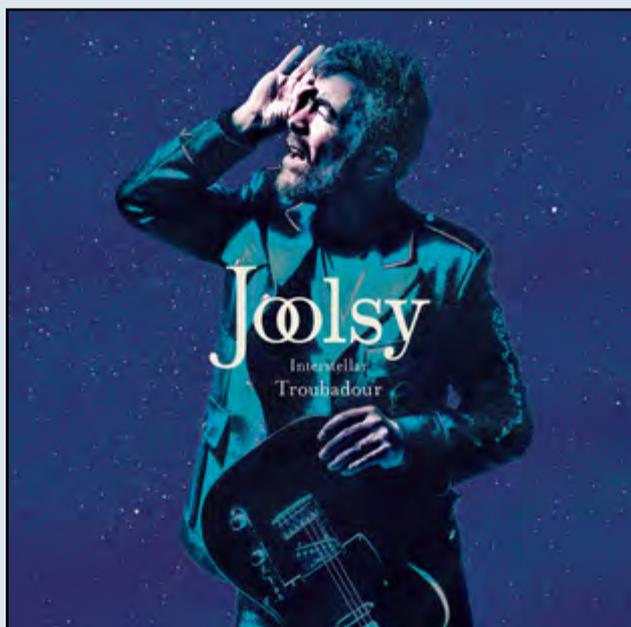
(Rough Trade)

Le 14 octobre 2002 sortait le premier album d'un groupe anglais totalement perturbé et à la carrière éphémère (NDLR : qui a entre-temps reprise en 2015 avec l'anecdotique et très décevant *Anthems for doomed youth*) : The Libertines. Cela aurait pu être leur dernier d'ailleurs, tant la communication et les relations entre les deux guitaristes-chanteurs, Pete Doherty et son acolyte Carl Barât, sont devenues assez vite exécrables, surtout après la naissance de ce disque (pour tous les potins, merci de vous diriger vers la page Wikipedia du groupe). Ce dernier, produit par l'ex-Clash Mick Jones, s'intitule *Up the bracket* et a porté cette formation, au début des années 2000, au rang de véritables stars du rock aux côtés des Strokes, avec qui ils partageront quelques scènes, soit dit en passant. À l'époque, leur succès tient à plusieurs facteurs corrélés : d'abord leur âme de dandy punk anglais je-m'en-foutiste et «no future», qui plaît énormément à un public en manque de figures rebelles depuis la désuétude de la britpop, ensuite, la combinaison parfaite entre l'urgence et la mélodicité anglaise de leur musique, et enfin, l'aide précieuse de Mick Jones mais surtout d'un label très important dans le monde du rock, en l'occurrence Rough Trade, qui a pris en main leur carrière un an avant l'apparition du premier disque alors que la formation n'était pas encore totalement complète.

Le 14 octobre 2022, *Up the bracket* fête ses 20

ans. Leur label d'antan a donc décidé à cette occasion très spéciale de remasteriser ses 10 titres en les accompagnant d'un bonus CD supplémentaire comportant l'enregistrement d'un live au 100 Club à Londres daté du 4 octobre 2002, soit une grosse semaine avant la sortie de ce premier album. Il paraît qu'une version coffret existe avec des démos inédites, des chutes de studios, divers titres issus de concerts, un livre de Matt Wilkinson et de nouvelles interviews du groupe... Pour tout vous dire, je n'ai jamais attendu ses 20 ans pour me le remettre dans les écouteilles, par nostalgie évidemment, et je dois bien avouer que l'effet qu'il me procure n'a pas bougé d'un iota. Remasterisé ou non (je n'ai pas vu beaucoup de différences entre les deux d'ailleurs), ce classique rock des années 2000 est toujours aussi salement bon, rien n'est à jeter dessus, et la prod' brute n'a pas vieilli pour un sou. Cette première production est habitée de pépites jouissives qui sont loin d'être de l'eau de rose («Vertigo», «Horrorshow», «Up the bracket», «I get along») et même quand les Anglais lèvent le pied, il y reste toujours un peu de crasse («Radio America»). En somme, un chef d'œuvre, ou «must have» diront certains. Ce qui n'est pas du tout le cas du CD bonus contenant le live des Libertines au 100 Club qui est d'une qualité plus que discutable car enregistré avec les moyens du bord. Je ne sais pas si mettre un bootleg pour fêter les 20 ans d'un bon disque est une insulte aux fans ou pas, mais cela n'a pas grand intérêt selon moi. Contrairement à l'édition coffret collector à 123 euros (prix FNAC) qui vaut bien les 20 ans du seul album intéressant de The Libertines.

■ Ted



## JOOLSY

### INTERSTELLAR TROUBADOUR

[Mycelium Musique]

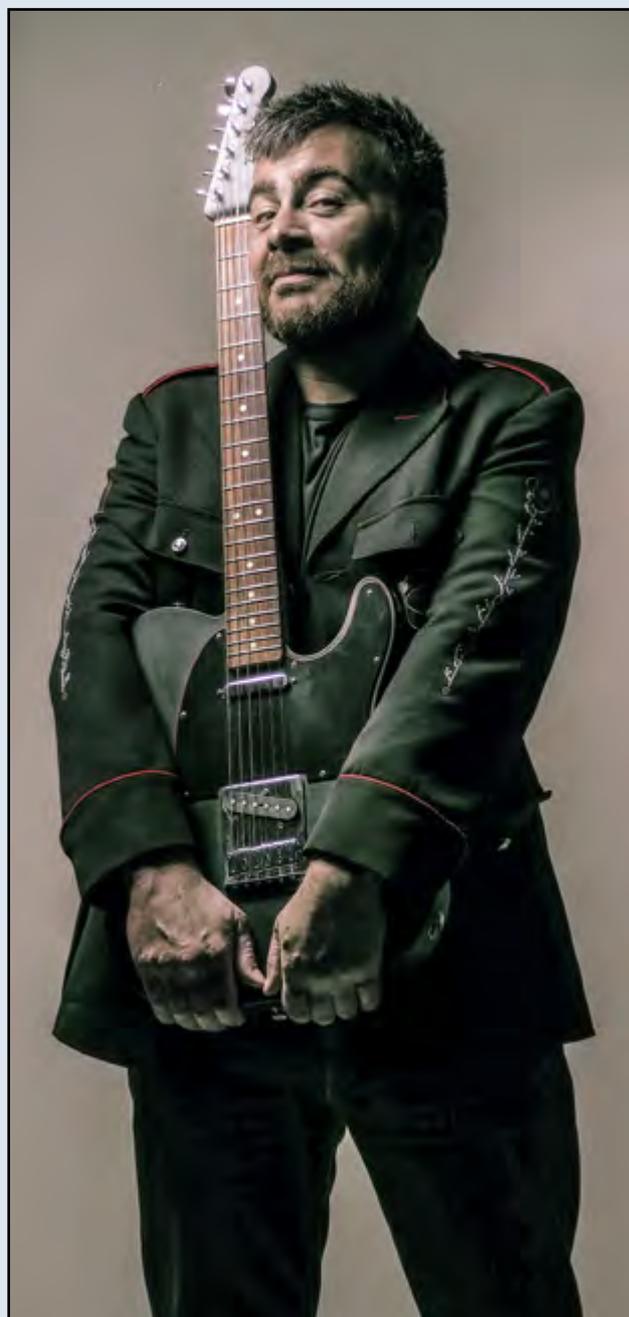
Mon bon dealer de musique pop Théo a encore frappé. Et juste, en plus. Et une fois n'est pas coutume, sa bonne recommandation concerne un artiste français à propos duquel je vais consacrer quelques centaines de signes (comme on dit dans le jargon journalistique). Cet artiste, c'est Joolsy.

Après un premier album en 2016 et un départ de Paris pour la campagne, voilà que déboule sans crier gare Interstellar troubadour et ses onze titres de qualité. Chanté moitié en anglais, moitié en français par Joolsy (Julien à l'état-civil), ce disque est aussi touchant que réussi. À force de regarder le ciel et de profiter de la quiétude de sa nouvelle vie Normande, Joolsy use sans retenue de métaphores liées à l'astronomie pour évoquer diverses thématiques dans ses jolies chansons, comme l'écologie, la mort ou nos nouveaux réseaux asociaux. Interstellar troubadour est aussi raffiné qu'éclairé, et les guitares aux sons clairs s'accommodent parfaitement avec les nappes de piano et la candeur de la voix du musicien multi instrumentiste, tandis que la rythmique feutrée de la contrebasse et de la batterie illumine le tout. Ça frappe juste à tous les coups avec une patte de velours et un bon goût incontestable, et les amateurs de mélodies y trouveront assurément leur compte. Que les morceaux soient mélancoliques («Système solitude»), un brin décalés («Le grand pique-nique cosmique») ou tout simplement touchants

(«Astéroïde», «Heaven»), Joolsy marquera forcément les esprits par ses arrangements Deluxe, sa fraîcheur et sa bonhomie artistique. Pas de chichi, pas de surproduction inutile, juste onze jolis moments tendres, simples et savamment orchestrés.

J'ai passé de bons moments à écouter (et réécouter) Interstellar troubadour, c'est un fait. Un disque léger mais avec du caractère qui s'écoute en toute circonstance. À tel point que cette agréable galette n'est pas loin de décrocher la lune. Ah mince, j'ai craqué !

■ Gui de Champi  
Photo : Jeff Ludovicus





## YOU ME AT SIX

### TRUTH DECAY

(Underdog Records / AWAL Recordings)

Je t'ai déjà raconté l'histoire du type (genre, moi par exemple) qui succombe au chant des sirènes d'un groupe de rock (genre, You Me At Six par exemple) même si, inconsciemment, il sait qu'il a croqué le fruit défendu ? Allez, si tu as un peu de temps et que tu es curieux, je te conseille de terminer la lecture de cette chronique tout en streamant Truth decay, huitième album du quintet britannique. Ça leur permettra de dépasser encore un peu plus le demi-milliard d'écoutes sur les plateformes d'écoutes. Véridique. Au prix du clic, on n'est pas à ça près.

You Me At Six, c'est donc un groupe formé en 2004 du côté de Weybridge et se revendiquant de Blink 182 ou Incubus. Bref, You Me At Six, c'est du pop-punk comme certains l'aiment. Bien acidulé, souvent un peu piquant et parfois lourd à digérer. Belle formule, n'est-ce pas ? Ce qui est sûr, c'est qu'à défaut d'avoir inventé le fil à couper le beurre, You Me At Six se veut tour à tour savoureux (putain, ce «Deep cuts» ouvrant le disque et, avec un riff rappelant étrangement un titre des Red Hot, est le morceau parfait), irrésistible (putain, ce «Mixed emotions» est le morceau parfait), pompeux (putain, ce «God bless the 90s kids» a un titre parfait) et, malheureusement trop souvent indigeste («No future? Yeah right», l'horrible mais néanmoins attachant «HeartLESS»). C'est un peu ça You Me At Six : une machine à tubes qui pourrait contenter petits et grands mais qui ravira passionnément les kids de 7 à 17 ans. Fatalement, c'est bien fait. Très bien fait, même. Trop bien fait, peut-être. Mélangeant avec brio la rugosité du rock et les sonorités de la musique formatées («Ultraviolence»), je n'arrive pas à crier au loup alors que je me délacte de quelques bons morceaux («Traumatic iconic»).

Truth decay est donc mi-figue mi-raison. Ça fonctionne à fond, mais trop facilement à mon goût. Ou alors, je suis trop vieux pour la musique de jeunes. Pop-punk, emo-punk ou radio-rock, qu'importe. Si ça peut permettre aux kids de mettre un orteil dans le rock, je vote pour. C'est toujours mieux que d'écouter Stromae, non ?

■ Gui de Champi  
Photo : Freddie Stisted





## KETHA

### WENDIGO

[Moans Music]

Lancé il y a plus de 20 ans dans une veine très death, Ketha a connu quelques changements de line-up, un split et a refait surface en 2022 sous l'impulsion de Maciej Janas (aka Mr Trip) qui chante, joue de la guitare, gère les claviers et produit ce nouvel album au titre écrit en symboles : Wendigo. Un nom venu des mythes nord-américains qui évoque une entité malfaisante, mi-homme mi-bête, cannibale et surgissant des forêts froides. Assez éloigné du death de ses origines, le chant colle assez bien à cette image, assez animal, il se fond dans une ambiance plutôt lugubre où les riffs sont triturés pour ajouter du malaise. Pas évident d'identifier la bestiole, c'est metal, c'est alternatif, c'est un peu chaotique, ça peut sonner stoner, c'est parfois très enrichi en éléments électroniques («Waterbabies»), on trouve aussi des idées de progression assez rock («Stoneclad»)... Les Polonais brouillent les pistes dans tous les sens du terme, qu'ils y ajoutent des samples ou des distorsions très lourdes comme des particules fines empruntées à différents styles, comme si le mystère devait persister, comme si leurs traces devaient disparaître après un énième méfait, et si c'était eux le Wendigo ?

■ Oli



## MARINA ALLEN

### CENTRIFICS

[Fire Records]

Une pochette retro noire et blanche, avec le visage en clair-obscur de Marina Allen nous observant sur lequel se baladent les mots reprenant le nom de son deuxième album, Centrifics, accompagnés de symboles griffonnés tels que l'infini. Inconnue de nos services, c'est la première image que nous projette cette chanteuse et songwriter originaire de Los Angeles baignée par des influences aussi variées que Joanna Newsom, The Beach Boys, Meredith Monk, Joni Mitchell, Karen Carpenter, Karen Dalton et Fiona Apple. Une fois le disque enfourné, on embarque dans un univers hyper cosy et intimiste, quasi feutré, qui l'air de rien fait un bien fou aux oreilles. Entre folk et pop avec, par moments, de fines touches jazz venant fleurir par-dessus (comme sur la très gracile «New song rising»), Centrifics est un disque tout en retenue évoquant à la fois la joie et la peine d'une femme avec sagesse et humour à travers sa voix modulable et douce qui câline le conduit auditif. Mieux, il le nettoie ! Pour faire un petit parallèle avec les artistes dont je connais un peu le travail, elle me fait autant penser à Scout Niblett qu'à Marissa Nadler. C'est dire tout le bien que je pense de Marina Allen.

■ Ted

# LA FÉLINE

**AUTEURE D'UN NOUVEL ALBUM FAISANT APPEL À SES SOUVENIRS D'ADO DANS UNE VILLE MOYENNE, EN L'OCCURRENCE TARBES, AGNÈS GAYRAUD AKA LA FÉLINE NOUS LIVRE À TRAVERS CET ÉCHANGE SES SENTIMENTS VIS À VIS DE CETTE ŒUVRE ÉMOUVANTE ET MÊME UN PEU PLUS QUE ÇA. C'EST PARTI !**

**Bonjour Agnès, il paraît que le concert du 18 janvier à La Maroquinerie était chouette. On n'a malheureusement pas vu venir, mais nous t'avions découvert à La Ferme Électrique l'année dernière. J'imagine que c'était deux concerts complètement différents ?**

Bonjour Ted ! J'ai un excellent souvenir de ce concert à La Ferme Electrique, dans un contexte où j'avais un peu l'impression de faire une sorte de putsch émotionnel et contemplatif dans un festival où les sons sont plus noise et pêchus. Mais en même temps, j'aime aussi des musiques dites «extrêmes», beaucoup le drone, le punk rock, et j'avais confiance dans le fait que des gens aimant cette musique pouvaient aussi être sensibles à ce que propose La Féline, dans cette forme assez minimale du basse-batterie. À La Maroquinerie, c'était différent bien sûr, le groupe était au complet et l'album était sorti ! Ça change tout. Du coup, c'était un gros public de fidèles qui connaît les paroles. C'était trois fois plus long aussi. Mais en un sens, je l'ai vécu avec la même liberté. J'aime que le groupe ait son son très particulier. La batterie de François Viro, la guitare de Mocke Depret, les chœurs de Léa Moreau, c'est quelque chose tout ça, et on le vit et le joue vraiment sur scène, avec la part d'échardes propres à la musique vécue. Je préfère des pains gracieux qu'un show affreusement sécurisé, comme c'est devenu pratiquement la règle, en mode playback orchestré.

**Ton nouveau disque, Tarbes, est sorti en octobre dernier. Comment est-il accueilli par le public et la presse ?**

L'accueil de la presse a été assez dithyrambique en fait. Plus encore que pour Vie future, qui avait déjà été bien reçu. J'imagine que le côté narratif, le «pitch» a joué, et beaucoup ont écrit de belles choses sur le disque, de Pierre Lemarchand chez Magic à Christophe

Conte dans Libé, ou la chronique hyper sincère d'Antoine Gailhanou dans Gonzai, et bien sûr celle de W-Fenec que j'ai vraiment beaucoup aimé parce qu'elle interroge aussi le positionnement de ma musique par rapport aux musiques alternatives, ce qui est une vraie question pour moi. L'album sort en Angleterre en mars, il paraît qu'il y a déjà une chronique élogieuse en préparation chez MOJO. Pour moi, tout ça a du sens, parce que je respecte la critique, les audiophiles, les gens qui écoutent les albums en entier, c'est ma culture, c'est en partie pour eux que je fais des disques ! Après, on doit se battre avec les programmeurs parce que tous ces beaux éloges ne remplissent pas forcément les salles en province ... sauf à Tarbes, bien entendu, où j'ai rempli un théâtre de 500 places (rires). Mais même ça, au fond, ça n'a rien à voir avec le vrai public : lui, il écoute le disque, il m'écrit parfois, et j'ai eu des messages vraiment émouvants sur ce que les gens ressentaient à l'écoute de ces chansons, des gens inconnus qui me confiaient comme ça une part de leur intimité. Bref, c'est long de faire son sillon, j'en sais quelque chose après 4 albums et plusieurs EP, mais j'ai confiance, parce que les happy few, eux, ont compris, et j'ai quand même l'impression qu'ils sont de plus en plus nombreux.

**Pourquoi revenir dans tes souvenirs de Tarbes à ce moment précis de ta discographie. Cela aurait-il pu être fait après Adieu l'enfance par exemple ?**

Tu n'as pas tort. Et en même temps, j'ai toujours associé le blues et le folk à une forme de maturité, et ce disque pour moi est plus folk que les autres. Je fonctionne aussi beaucoup par contraste. Après Vie future, ça me faisait marrer de revenir à un bled bigourdan, après être partie dans les étoiles en mode post-apocalyptique et anthropocène, plein de synthés





éthérés. Les sons de basse, d'orgue tout roots, les batteries hyper vivantes de François Virot, pour moi ils disent une sorte de retour à la terre ... et même «en terre» avec la supplique «La panthère des Pyrénées». Et ce retour, je n'avais pas envie de le faire juste après Adieu l'enfance qui est un disque d'émancipation, où on contraire, l'urgence, c'était plutôt de s'arracher. Donc, bien sûr, on peut rapprocher les thématiques, mais j'aurais pas pu composer et écrire Tarbes sans passer par Triomphe et Vie future bizarrement. Il me fallait comme une espèce de premier petit tour du monde avant de retourner à la maison.

**Comment s'est passé l'écriture et la composition de Tarbes ? Le choix des musiciens, du producteur ?**

J'ai beaucoup travaillé toute seule. J'ai commencé à le composer pendant le confinement, avec le morceau «Tarbes» justement, qui est basé sur un drone, et cette mélodie un peu blues, où je chante presque sur un mode de conversation, d'adresse très directe, intime. Du coup, la solitude, l'impossibilité de «retourner» à Tarbes ont contribué à sublimer cette psycho-géographie de ma ville natale. J'ai commencé à me mettre dans une approche narrative du disque, en m'imaginant comme une espèce de faux détective le long des quais de l'Adour, avec ce riff de guitare que j'ai composé en ayant en tête «Ode to Billy Joe» de Bobby Gentry et en même temps des bandes son seventies de François de Roubaix. Et puis, on a été déconfinés, j'avais rencontré François Virot quelque temps avant, et il s'est trouvé

qu'on était voisins à Lyon, je lui ai fait écouter mes maquettes et il s'est fondu dans tout ça avec beaucoup de délicatesse. En parallèle, j'envoyais mes chansons à Xavier Thiry avec qui j'ai l'habitude de travailler comme réalisateur, il m'a aidée à peaufiner le disque avant le mix, mais là aussi avec un immense respect pour l'esprit de ce que j'avais fait. Mocke est venu apporter des interventions guitaristes fantomatiques que j'adore aussi. J'ai bien aimé ces moments d'ouverture. Enfin, le fait d'avoir fait chanter une chorale d'enfants du conservatoire de Tarbes sur trois morceaux, ça m'a apporté cette sensation vraiment forte que je n'avais pas fait juste une immersion nombriliste dans mon adolescence tarbaise, mais qu'il y avait aussi quelque chose de collectif qui se jouait là-dessous. Aussi, parallèlement, il n'y a pas eu que la musique, mais tout le travail photographique avec Alexandre Guirkingier, qui a commencé au moment des maquettes en fait, et qui m'a inspirée pour l'esthétique musicale du disque, cette teinte à la fois désuète et contemporaine, très province et cinématographique à la fois, tu la retrouves à la fois, visuellement, dans la pochette et dans le son général de l'album. Pour le mix, c'est Stéphane «Alf» Briat à qui je suis fidèle depuis Adieu l'enfance. Et c'était un vrai plaisir, parce que j'ai l'impression qu'à chaque disque, il aime de plus en plus La Féline, il m'a dit : «Je suis montée direct dans ta Simca 1000 pour ce voyage vers Tarbes». C'est un peu l'impression que j'ai eue avec toutes ces collaborations qui ont jalonné le disque, j'ai embarqué des copains sur la route, et tout le monde a kiffé au final, avec cette destination tarbaise au départ peu ragoûtante.

**Est-ce que tes méthodes de travail en tant que musicienne sont différentes de celles d'auteure par exemple ?**

Dans les deux cas, je crois que tu ne produis rien d'abouti sans des temps d'immersion. Faut être totalement dedans pendant plusieurs jours voire semaines, parce que c'est une concentration intellectuelle mais aussi affective, libidinale dans les deux cas. Là, je me suis beaucoup concentrée sur le plaisir de faire un album comme un petit monde, et en même temps, j'ai testé une forme que je

n'avais pas essayée jusque-là, un texte en prolongement, que j'ai publié chez AOC media, ça s'appelle «La Ville où je suis née». C'est une sorte de non-fiction sur des scènes de ma vie de province et sur ce que ça implique d'avoir quitté sa ville moyenne, sans forcément qu'on catégorise ça direct comme une mélancolie de transfuge de classe. Mais voilà, pour écrire ça, c'était quinze jours uniquement là-dessus. Après, quand tu en parles, tu peux circuler de l'un à l'autre, comme je peux enchaîner une conférence maintenant sur «Dialectique de la pop» (NDLR : livre qu'Agnès a publié aux éditions La Découverte en 2018) et un concert. Mais produire ces expressions de pensée, et la musique aussi en est une, ça demande par contre des moments d'exclusivité. C'est comme ça que c'est possible chez moi en tous cas.

**Est-ce que tu es le genre de personne à retravailler sans cesse tes textes jusqu'à ce qu'ils soient parfaits, ou le premier mot est le bon ? Es-tu spontanée dans ta manière de faire les choses ?**

Plutôt spontanée, au sens où je pars en fait toujours de la musique, ce sont les ambiances musicales qui me mettent en tête les scènes que je raconte et décris dans les chansons, y aurait pas de montagne ni de panthère des Pyrénées sans ce long drone lancinant sur la même note et ces espèces d'ondulations de synthé orchestral qui font comme une silhouette vallonnée. Les mots viennent toujours chez moi à l'intérieur du groove des morceaux, ils s'inscrivent matériellement dans leur rythmique. Donc, une fois que j'ai un flow qui me satisfait, je vais compléter certains couplets en fonction, avec la mélodie que j'ai dans la tête ; mais l'amorce, l'image de départ, se forme toujours à même la musique. Je n'écris jamais un texte à l'avance en tous cas.

**Tu rends hommage à l'Occitanie avec «Fum», tu parles la langue d'Oc ? En quoi c'était important justement de nous dévoiler un beau poème de Loïza Paulin en musique ?**

Je ne parle pas la langue d'Oc, non malheureusement, mais je m'y suis intéressée. En fait, l'idée m'est venue quand l'album était assez avancé. D'abord bizarrement parce que la



question que je me suis posée en premier lieu, c'était celle de l'accent : un accent tarbais que j'ai eu un peu, que j'ai quand j'y retourne, mais que je ne pouvais pas avoir dans les chansons à moins d'être totalement dans le fake voire le grotesque un peu condescendant. Mais du coup, j'ai pensé à une vraie langue locale, l'Occitan, et je suis tombée par hasard sur un site web 2.0 en comic sans ms, avec fond décoré de bouquets de lavandes, mais restituant ces textes merveilleux de «Sorgas». Donc merci au blogueur qui m'a donné accès à ça. «Fum» commence en disant : «Non, non, ce soir je veux fuir la maison». Je trouvais suggestif l'écho avec le désir adolescent de fuir de la «small town», même si finalement Loïza Paulin évoque en fait plutôt sa mort prochaine dans ce texte. J'ai composé la musique assez naturellement, en suivant les inflexions vocales que me semblaient induire la prononciation de l'occitan, j'ai appris après ça à mieux prononcer le tout, et j'ai pu le faire chanter par la chorale du conservatoire Henri Duparc à Tarbes. Quand je le chante avec eux sur scène, c'est très fort, j'ai l'impression d'être en contact avec une musicalité qui me dépasse, que cette mélodie ne m'appartient pas, qu'elle vient directement des vallées d'ici.

**Ta musique me fait penser par moments à plein d'artistes français comme Halo Maud, Maud Lubeck ou Julien Gasc. Qui, par sa musique, te donne de l'émoi parmi les artistes français actuellement ?**

Oui, ce sont des gens dont j'aime le travail, et je suis contente que tu nous rapproches. J'adore aussi Ricky Hollywood, j'aime les facéties - et le sens hyper pop - de Marie Klock, le psychédéisme un peu désuet et même temps hyper contemporain de Carla Del Forno. Et dernièrement, j'ai vraiment bien aimé un artiste lyonnais vraiment mega confidentiel qui s'appelle Mac, qui parle des restes qu'il a dans son frigo et de comment il n'arrive pas à conclure avec une fille. Je suis pas mal à l'écoute de cette musique à l'adresse assez intime en ce moment. Les gros hymnes me parlent moins. Après, mes amours les plus fortes sont plus anciennes : Robert Wyatt, Alice Coltrane, Townes Van Zandt.

**Tu as réalisé un EP avec Laetitia Sadier et Mondkopf il y a quelques années. Est-ce qu'on pourrait te retrouver à l'avenir dans d'autres projets collaboratifs autre que La Féline ?**

Bien sûr. D'ailleurs, j'ai carrément créé un groupe avec Mondkopf, qui s'appelle GRIVE, et c'était GRIVE qui devait venir jouer initialement à La Ferme Electrique, avant que l'indispo de Paul fasse que je propose La Féline à Guillaume Gilles. GRIVE c'est un projet où j'écris les chansons en anglais, et où je libère mon goût pour les grosses guitares, les vibrations amples et grises, un peu stoner, sur des balades ou des blues assez lents, c'est une sorte de slowcore péri-urbain voire rural. On a commencé à créer les chansons en Picardie, dans ce genre de contexte, ça marque pour moi l'esthétique de GRIVE. On a pour le moment sorti une cassette, mais de nouveaux morceaux sont en cours.

**Nous terminons cette interview avec une question qu'on a l'habitude de poser : De quoi est fait l'avenir de La Féline, à court, moyen et long terme ?**

De gloire j'espère [rires]. En fait, à court terme : on va tourner, autant que possible, en duo, en quatuor, comme on peut, parce que j'adore ça, les concerts, et puis, à moyen terme, quand j'aurais bien fait le tour de Tarbes, je ne doute pas trop que de nouvelles envies de compos vont me venir. Sur le long terme, c'est la vie qui le dira, parce que ma musique en fait, c'est ma vie, ça fait quelques années que j'ai compris maintenant que faire de la musique me procure une intensité vitale, nécessaire à ma survie mentale.

**Merci à JP de Martingale Music et à Agnès.**

■ Ted

Photo p. 158 : Nicolas Despis

Photos p. 157 et 160 : Alexandre Guirkinger

# ROLO TOMASSI

## THE ELECTRIC BALLROOM

**C'EST UNE TRÈS, TRÈS GROSSE AFFICHE CE SOIR À L'ELECTRIC BALLROOM, AVEC NON SEULEMENT EN TÊTE D'AFFICHE UN ROLO TOMASSI EN TERRE CONQUISE, QUI APRÈS UN NOUVEL ALBUM ABSOLUMENT MASSIF, EST ATTENDU DE PIED FERME PAR UNE HORDE DE FANS. MAIS AVEC ÉGALEMENT HERIOT POUR OUVRIR LE BAL, QUI SONT QUANT À EUX AUSSI TRÈS ATTENDU PAR LE PUBLIC LONDONIEN, SURTOUT APRÈS LEUR ANNULATION EN PREMIÈRE PARTIE DE ZEAL AND ARDOR. FAISANT LA JONCTION, HOLY FAWN ASSURE UNE TRANSITION TOUT EN DÉCIBELS.**

La soirée n'est même pas entamée et l'Electric ballrom est déjà presque comble, chose extraordinaire pour une première partie, surtout pour un public londonien timide et parfois un peu boudeur, mais pas ce soir, pas pour Heriot. Groupe venant en partie de Swindon, à mi-chemin entre Bristol et Reading, Heriot c'est la météore métallique britannique de ces trois dernières années. Même le quotidien national The Guardian en parle, c'est dire. Heriot, c'est lourd, c'est gras, c'est oppressant, les qualificatifs ne suffisent parfois plus pour quantifier l'agression sonore dont ils sont responsables. Mais c'est tout ce qu'on aime au final. Toujours est-il qu'ils sont attendus avec impatience ce soir pour déclencher les hostilités. Debbie

Gough, la chanteuse du groupe à l'air presque fragile sur cette grande scène, enfin jusqu'à ce que les premiers accords de guitares surgissent et réduisent à néant cette idée absolument ridicule. «Near vision», «Enter the flesh» rugissent et donnent le La. Des titres qui mettent tout le monde d'accord et confirment l'engouement pour ce groupe qu'il va falloir suivre de près. *Deep Moral* donne sur scène un rendu aussi convainquant que sur album, dense, noir et original.

Suivant cette avalanche de décibels et d'énergie, Holy Fawn ne donne au public aucun répit, les Américains de Phoenix en Arizona déchargent leur métal avec une constance







appliquée. C'est beaucoup moins chaotique que Heriot, beaucoup plus compact, mais également moins entraînant, appelons ça du doom-shoegaze, mais cela ne serait faire justice vraiment à la musique du quatuor. «Candy», «Dark stone», «Arrows», s'égrainent gentiment avec lenteur et dans la pénombre. Pas sûr que le public soit conquis, mais les rangs se sont tout de même resserrés. «Blood pact», marque vraiment l'univers sonore du groupe, avec sa lente exposition, son atmosphère éthérée et ténue. La groupe commence à prendre ces aises légèrement, avant de conclure avec «Death is a relief», «Void of light» et «Seer».

L'Electric Ballroom, c'est l'une des plus grosses salle que Rolo Tomassi a joué, voire la plus grosse en fait. Sciemment conscient

de ce fait, le groupe est absolument aux anges et incroyablement reconnaissant du public présent ce soir. Le groupe démarre en douceur avec un «Almost always» qui prépare surtout la suite, et permet au quintet de prendre ces marques sur cette scène un tantinet trop grande, que remplit avec timidité Eva et le reste du groupe. «Cloaked» embraye ensuite rapidement, les choses sérieuses ont bel et bien démarrées, et il est difficile de résister à ce titre phare de l'album, un vrai kaléidoscope de Rolo Tomassi en 4 minutes à peine tassées. Enchaînant à brûle-pourpoint avec le sublime «To resist forgetting», pas le temps de reprendre son souffle, la foule est sous le charme, en trois titres, c'est plié, Rolo Tomassi a mis tout le monde d'accord. Mais, était-il besoin de convaincre ? Après avoir fait la part belle au dernier album Where myth



becomes memory, le groupe puise dans ces deux opus précédents avec «Rituals», «Opalescent», «Stage knives», «Aftermath», «A flood of light», issus de Grievances et Time will die and love will bury it. Un set assez dense, assez demandeur, surtout pour Eva, où la fatigue accumulée au cours de la tournée se ressent un peu sur cette dernière date. Mais Rolo Tomassi n'en a pas fini avec les hostilités, et récompense l'Electric Ballroom par des titres au combien percutants, «Mutual ruin» et «Prescience», avant de conclure un set évidemment trop court avec l'intense «Drip», qui effectivement dégouline avec délectation et électrise le public insatiable.

Rolo Tomassi était au rendez-vous ce soir, confirmant juste à un public conquis d'avance que cet album *Where myth becomes memory* est un petit bijou combinant à la fois un mur sonore intense et étouffant et des parties beaucoup plus délicates et aériennes virevoltant avec confiance et maturité.

**Merci à Rolo Tomassi et Matt.**

■ Pooly  
Photos : Pooly







## JACH ERNEST

### ESCONAQUITO

(Tenape Records / Bordeaux Rock / Safe In The Rain Records)

Ah ! En voilà une belle surprise ! Et pop indie un peu déglingo, de surcroît ! C'est pas compliqué, dès la première écoute d'Esconaquito de Jach Ernest, j'ai été accroché. Mais alors, quelque chose de bien. Je peux même dire que j'ai été pris de passion pour ce disque à la pochette touchante et au contenu qui n'en est pas moins. Tout simplement.

Jach Ernest, pour ceux qui ont besoin que les présentations soient faites, est un quatuor bordelais formé en 2010, et déjà auteur de trois

albums avant que Esconaquito ne voit le jour en ce début d'année 2023. Jouant une pop simple et pourtant riche en sonorité, aux influences lo-fi clairement assumées, le quatuor cite Granddaddy, Pavement et Herman Dune quand il s'agit d'évoquer quelques influences majeures. Voilà, le décor est planté. Place à la musique, car c'est bien là ce qui nous intéresse. Comme j'ai vendu la mèche un peu trop rapidement, je vais tenter de ne pas en faire des tonnes pour t'inciter à écouter (et te procurer) ce chouette disque qui, rien que pour «Gold digger», sa cinquième plage, mérite d'être entendu et réentendu. Ce titre, que j'écoute en boucle, a tout pour plaire : rythmes chaloupés, sonorités apaisantes, refrain entêtant et mélodies imparables. Mais les huit autres chansons valent également le détour pour les mises en place soignées («Marmelade»), leur folie passagère («Attention Jean à kiki»), leurs rythmes planants («Marmotte moutain», «20 curved tiles daddy's Shed») et les mélodies vocales raffinées («Esconaquito», «Nel parasido deglio orsi»). Esconaquito est un disque équilibré, garni de titres qui pourraient paraître banals et désordonnés pour ceux qui restent bloqués aux mesures en 4/4, mais qui sont en fait de jolies perles délicates et savoureuses.

Je suis content d'avoir fait connaissance avec Jach Ernest, par l'intermédiaire d'Esconaquito. Une apaisante et enrichissante rencontre musicale avec un groupe avec qui j'ai véritablement envie de nouer des liens. Et je t'invite vivement à rejoindre notre cercle !

■ Gui de Champi





## LENT

### AU GALOP

(Tricollectif / Araki Records)

Souvent, je suis convaincu que j'ai tout entendu, écouté ou vu. Mais la réalité nous rattrape toujours sans tortiller du cul dès que chaque nouvelle chose ou évènement traverse nos vies - que ça soit une personne, un objet et, dans ce cas présent un album - et nous remettent sempiternellement en question. Ah, la vie et ses surprises, bonnes ou mauvaises, ou entre les deux parfois. Ici, il s'agit d'une bonne, puisque j'ai reçu un drôle de disque, celui du quintet orléanais Lent. Alors, Lent, c'est quoi ? Eh bien, ce sont des jazzes qui en 2018 ont décidé de former un groupe de rock au sein du Tricollectif, une asso/ensemble de zikos qui prennent leur pied avec le jazz et les musiques improvisées. Parmi leurs membres, on y trouve Constantine, Fur, Ours ou encore Bonbon Flamme. Ça ne vous parle peut-être pas (à moi non plus d'ailleurs), mais si je me dis qu'ils sont tous aussi tarés que Lent, ça doit être la fête du slip dans cette organisation. Toujours est-il que mon entrée là-dedans s'est faite avec Lent et son premier disque, Au galop, soutenu par l'excellent label Araki Records. Cela ne m'étonne qu'à moitié tant ce dernier partage des goûts musicaux ultra larges (du post-rock à la noise en passant par la pop et les musiques expérimentales).

Au galop, c'est un amalgame de mots et de musique présenté de façon labyrinthique, sans que ce soit imbuvable justement (enfin... faut être quand même être un peu initié à ce genre

de musique). Assez progressif et riche de détails, ce disque raconte des histoires (par le biais de la déclamation narrative de Robin qui «chante» finalement assez peu) illustrées par une musique protéiforme (punk, psyché-pop, post-rock, math-rock, noise-rock, lo-fi, ambient, jazz aussi...), jusqu'au-boutiste et régulièrement incisive. La première impression qui m'est venue à l'esprit en découvrant ce Au galop, c'est celle d'un groupe qui aurait décidé un jour de réécrire sa propre Histoire de Melody Nelson de Gainsbourg, mais sous LSD ! Ici, les Lent se sont octroyés un quasi trois-quart d'heure de récréation jubilatoire, ont créé un univers qu'on ne regrette pas un seul instant d'avoir pénétré tant il est saisissant de long en large. Une expérience dans laquelle chaque seconde est importante et qui va laisser à coup sûr des traces indélébiles dans les cerveaux de certains.

■ Ted



## GRIEF CIRCLE

### WEIGHTLESS

[Heavision]

C'est un des autres groupes du chanteur de Moanaa. Cette simple phrase m'aurait immédiatement mis en alerte mais je n'ai découvert cette information que plus tard, au moment d'écrire cet article. C'est donc Kvass et 3 comparses (dont un Forge of Clouds) qui sont responsables de ce premier album qui joue avec le doom et le stoner autant qu'avec le post-hardcore. Il n'y a que six titres (pour 48 minutes) mais on a de nombreuses variations dans les sons (entre metal et rock très sudiste donc), les rythmes (d'un tempo lent, on peut passer à quelque chose de bien plus brutal et martial) et les ambiances créées, qu'on soit dans le contemplatif progressif ou dans le matraquage auditif. C'est d'ailleurs davantage sur les passages calmes et clairs que le combo tire son épingle du jeu, sur «Outward spiral», les parties gueulées sont assez «convenues» alors que les mesures allégées ou plus «rock» apportent un vrai bol d'air au style comme à Weightless. Et quand le morceau n'implose pas (comme «Weightless» qui porte bien son nom), le résultat n'en est pas moins enthousiasmant. Plus granuleux et moins tranchant que Moanaa, Grief Circle propose sa vision d'un post-metal dérangeant et renforce un peu plus la place polonaise sur l'échiquier européen du genre.

■ Oli



## LES FORCES DE L'ORGE

### PLUS DE PEUR QUE DE MALT

[Autoproduction]

Les Forces de l'Orge, Plus de peur que de malt. Ok, le champ lexical est explicite et avant même d'enfiler la galette dans la platine, tu as déjà à peu près capté où tout cela va nous mener. Pour sa troisième production (après Les aventures de Supermalt et Maltage intégral), le quatuor persiste et signe dans un style chanson festive où les influences évidentes (Java et Svinkels en tête) n'entachent pas la qualité intrinsèque de ce mini album de 7 titres dansant et déconnant... mais pas que. Car même si le groupe a un fort penchant pour les textes à boire et les jeux de mots qui vont bien («Pauvre», «Chair à canon»), il n'en demeure pas moins que Les Forces de l'Orge dénonce avec talent les maux de notre société («Toujours plus», «Les poches») même si ça racole un peu («On vient t'chercher»). Et musicalement alors ? De ce côté-là, on est pas mal non plus. Ça joue sans complexe et avec un certain talent, mixant avec brio le hip-hop, le rock, la chanson, la musette et même les rythmes slaves. Bref, aussi bien pour ce qui concerne le fond et la forme, Les Forces de l'Orge ont de la bouteille et c'est carrément enivrant.

■ Gui de Champi



## SAMIAM

### STOWAWAY

[Pure Noise Records]

12 ans que j'attendais ce nouveau disque ! Enfin non, un peu moins puisqu'il m'a fallu le temps de digérer Trips (2011), précédent très bon album des ex-Franciscanais (maintenant disséminés aux quatre coins des USA) et ça fait 6 mois que ce Stowaway tourne en boucle dans mon lecteur Winamp (on est de la vieille école ici). Bon, 10 ans que j'attendais ce nouveau disque !

Comme j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire, Samiam, il y a ceux qui s'en contrefichent complètement (environ 99.99999% de la population mondiale) et ceux qui sont fans (moi et quelques autres). Et je ne parle même pas à l'échelle de la France, malgré certaines relations presque fraternelles avec un groupe de mangeurs de grenouilles au début/milieu des 90's. Plus de 25 ans que cette bande de losers m'accompagne quasi hebdomadairement, ne me déçoit jamais, si ce n'est ce pathétique concert de juillet 2007 au Bato-far (affront fort heureusement lavé à maintes reprises depuis... à l'étranger) et cette production assez crade sur l'album Whatever's got you down en 2006. Ils ne voulaient pas sonner comme un groupe emo des années 2000, ils ont réussi mais à quel prix ! Si je devais établir un top 50 de mes disques préférés, on y trouverait en bonne position le triptyque Clumsy (1994), You are freaking me out (1997) et le chef d'œuvre Astray (2000). Ouais, on en est là.

Il va sans dire que c'est donc tirillé par de

nombreuses émotions que j'ai lancé Stowaway. S'y mêlaient la joie, la surprise, l'excitation, la crainte et ce sentiment d'être privilégié car l'un des premiers au Monde (n'ayons pas peur des mots) à mettre une oreille sur ces mp3, très gentiment partagés via SMS par Sergie Loobkof, guitariste originel, à la sortie d'un concert à Berlin où je m'étais rendu début octobre. D'autant qu'à l'époque, seul le chouette single «Lights out, little hustler» était disponible.

Je n'ai pas compté mais j'ai bien dû écouter cet album une centaine de fois depuis (je pense même que c'est plus), on peut alors affirmer sans sourciller qu'il est à la hauteur de mes attentes. Sans surprise, Samiam fait du Samiam, en pondant une pelletée de tubes à mi-chemin entre le punk-rock, l'emo et l'indie-rock, avec toujours ce cul entre plusieurs chaises ; trop pour les uns, pas assez pour d'autres... À côté de cela, le groupe nous surprend avec par exemple le morceau d'ouverture, «Lake speed». Sûrement le titre le plus rapide, punk, brut qu'ils aient composé... et dont le chant lead est ici assuré par le criard guest de luxe Chris Wollard (de Hot Water Music). Choix audacieux quand le groupe est généralement fortement identifié par la voix de son chanteur, Jason Beebout. Mais qu'on se rassure, on le retrouve juste après sur «Crystalised», «Shoulda stayed» ou «Monterey Canyon», toujours aussi poignant, prenant, mélancolique. Je pourrais citer tous les titres, même si certains sont un peu plus «faciles» («Shut down», «Stanley») ou me convainquent moins («Highwire») mais je vais davantage mettre l'accent sur «Scout knife», mon préféré, davantage en tension, avec encore des chœurs de Chris Wollard et un solo qui va bien à la fin et «Stowaway», plus posé, qui clôt l'album avec ses guitares et larsens à la Dinosaur Jr. Ce n'est pas une référence hasardeuse quand on sait que sous le nom Felled Trees, Sergie a sorti un album concept avec d'autres musiciens et différents chanteurs, reprenant l'intégralité de Where you been de la bande à J.

Dans l'interview qu'on retrouve dans ces pages, Sean (l'autre guitariste) nous disait que c'est le line-up de Samiam qui a le plus de longévité et qui est le meilleur, je ne peux que lui donner raison à l'écoute de «Stowaway», en espérant que le groupe mettra moins de 10 ans à sortir un dixième album.

■ Guillaume Circus



# SAMIAM

**LE QUINTET INDIE-PUNK-ROCK-EMO FORMÉ FIN 80'S À OAKLAND (CALIFORNIE) FAIT PARTIE DE MES GROUPES PRÉFÉRÉS EVER. LEUR MUSIQUE Y JOUE POUR BEAUCOUP MAIS LEUR STATUT DE LOSERS CULTES AUSSI, SÛREMENT. CE NOUVEL ALBUM SE SERA FAIT ATTENDRE (POUR CERTAINS AU MOINS) ET C'ÉTAIT LA BONNE OCCASION DE CONVENIR D'UNE ITW EN VISIO POUR PRÉSENTER LE NOUVEAU LINE-UP, LES DÉBOIRES DE L'ENREGISTREMENT ET AUTRES, AVEC SEAN (GUITARE) ET LES PETITS NOUVEAUX CHAD (BASS) ET COLIN (BATTERIE).**

**Quel effet ça fait de faire à nouveau la promo de Samiam, des interviews, 12 ans après Trips, votre dernier album ?**

Sean (guitare) : C'était il y a longtemps en effet, d'autant qu'on n'a pas fait énormément de presse pour Trips. Je ne sais pas pourquoi mais cela n'a pas suscité beaucoup d'intérêt à l'époque. On a un peu tourné et fait quelques interviews mais à trois semaines de la sortie de Stowaway, on a déjà fait bien plus de promo. Pure Noise Records, notre nouveau label, semble davantage impliqué et c'est vraiment chouette. Je ne m'y attendais pas forcément, pour être honnête.

**Trois titres ont été dévoilés ces derniers mois et vous avez joué quelques nouveaux morceaux lors d'une tournée européenne en octobre, quels ont été les premiers retours ?**

Chad (basse) : Les gens ont été un peu surpris au début parce que seul «Lights out, little hustler» était sorti et on avait mis dans notre set «Lake speed», qui est un morceau beaucoup plus rapide et punk. C'était assez marquant de les voir réagir mais, dans l'ensemble, ils semblaient surtout très contents de savoir qu'un nouvel album était prêt à sortir.

**Samiam a toujours eu des difficultés à garder**

**le même line-up, notamment au niveau du basse/batterie. Comment sont arrivés dans le groupe les deux petits nouveaux Chad et Colin ?**

Sean : Notre précédent bassiste, Billy, était trop saoul, comme souvent, et n'avait pu prendre son avion pour nous rejoindre au Festival Gainesville où nous devions jouer en 2012. Chad qui habite là et jouait avec The Ship Thieves a appris le set en 4h et a tout déchiré. Il nous a sciés. On n'a jamais viré quelqu'un dans le groupe, ce qu'on aurait dû faire si on avait été plus sérieux mais ce n'était pas la première fois que Billy nous plantait et il nous a finalement quittés de son plein gré peu après. On a donc proposé la place à Chad qui a très gentiment accepté.

Chad : Ça va faire 10-11 ans que je suis dans le groupe, maintenant.

Colin (batterie) : 9 ans pour moi ! Mon ami Jason White (guitar tour de Green Day) avait entendu dire par Jason Beebout (chanteur de Samiam) qu'ils cherchaient un batteur et il lui a conseillé de m'appeler. C'est comme ça que j'ai directement débarqué pour une première tournée en Australie en 2014, sans connaître les autres membres du groupe. Mais j'étais fan de Samiam donc je ne pouvais pas refuser !

**Vous n'avez même pas encore sorti un album ensemble mais c'est finalement le line-up le plus stable du groupe...**

Sean : Pour moi, c'est même le meilleur qu'on ait jamais eu ! Chad et Colin sont tous les deux d'excellents musiciens en plus d'être des chics types, Sergie n'a fait que se perfectionner à la guitare et joue bien mieux qu'il y a 20-25 ans, Jason a arrêté de fumer et de trop boire avant les concerts...

**Tiens à ce propos, Sean, on peut parler du dernier concert de Samiam en France (juillet 2007 au Batofar à Paris) ou bien ce souvenir est trop lointain, flou, douloureux ?**

Sean : C'était justement à cette époque où Jason perdait fréquemment sa voix en tournée, parce qu'il fumait trop, buvait trop... On devait quand même assurer les concerts mais avec un chant en demi-teinte, c'était parfois embarrassant. Pour couronner le tout, il prenait des trucs pour la gorge mais il buvait encore

plus, pour ne pas se rappeler ces moments humiliants sur scène, et il fumait à nouveau par-dessus. Le concert à Paris était de ces moments-là, en rajoutant des bouteilles de vin rouge en plein soleil... C'était particulièrement désastreux mais vraiment, depuis qu'il ne fume plus, ce n'est plus jamais arrivé. S'il n'avait pas stoppé la cigarette, je ne pense pas que le groupe aurait continué.

**Pour vous avoir revus plusieurs fois depuis en Espagne, Allemagne et Floride, je confirme. Faut revenir en France maintenant !**

Colin : J'aimerais bien car j'adore la France. C'est un peu cliché mais j'ai fait mon voyage de noces à Paris et avec ma femme, on est allés au Louvre, à la Tour Eiffel... des trucs de touristes quoi. (rires)

**Vous avez traversé les décennies et courants musicaux en proposant toujours la même mixture de punk, indie et emo sans véritablement connaître de succès commercial. Avez-vous été frustrés par moments, avez-vous envisagé une autre orientation ?**

Sean : On fait un peu ce qu'on veut et on l'a toujours fait. Être là depuis toutes ces années nous évite de suivre ou ne pas suivre une mode. On a compris depuis bien longtemps qu'on ne serait pas millionnaires et ça enlève toute pression. On a notre propre style, je pense, notamment grâce à la voix très identifiable de Jason donc, album après album, on se contente d'imiter Samiam. (rires)

Colin : Quand il a fallu faire l'album, avant la pandémie, on avait 15-16 chansons, construites au fil des dernières années et on a travaillé là-dessus. On ne s'est pas dit : « Faisons un morceau plus lent ou plus rapide ou quelque chose qui sonne vraiment comme du pur Samiam ».

**La pandémie n'a pas aidé mais le processus d'enregistrement de l'album a été pas mal complexe, non, en jonglant entre plusieurs studios ?**

Chad : J'ai essayé de planifier tout ça mais ça n'a pas été évident, d'autant que j'habite en Floride, Colin à New-York et les autres en Californie. On s'est d'abord retrouvés 2-3 jours à Oakland en Californie dans le local de Green Day, pour répéter et terminer de mettre en

place les chansons. Comme un vrai groupe, parce que jusqu'à présent on s'était contentés de s'envoyer des bouts de démos via Internet. Au bout des trois jours, on a enregistré la fin de la répétition avec les morceaux finis, afin de s'entraîner chacun chez soi et revenir un mois après pour une vraie session d'enregistrement studio. Sauf qu'on était fin février 2020 et que le monde s'est arrêté juste après. Pendant un an et demi, on a alors travaillé et encore peaufiné les chansons, en bidouillant cet enregistrement de répétition sur ordinateur. Colin a alors fait ses prises batterie en mode karaoké, tout seul, dans un studio à New York. Ensuite Sean et Sergie sont venus à Gainesville en Floride dans le studio de Ryan Phillips où nous avons enregistré les guitares et la basse. Puis Sean et Jason ont enregistré les voix et chœurs en Californie mais le résultat n'était pas concluant donc il y a eu une deuxième session à Gainesville qui s'est avérée la bonne et l'album a enfin pu être mixé. Malgré toutes ces étapes et tout ce temps, quand j'écoute le disque, je retrouve le moment un peu magique où les morceaux se sont construits et la fraîcheur du local de répétition d'Oakland.

Colin : Je suis complètement d'accord, ça ne semble pas si travaillé. Je n'y étais pas à l'époque mais j'ai l'impression qu'on retrouve dans *Stowaway* la spontanéité des deux premiers albums de Samiam, *Samiam* (1990) et *Soar* (1991), qui avaient été enregistrés dans l'urgence, en quelques jours.

Sean : C'est vrai, à part pour le chant, qui a été fait et refait pendant plus d'un an et dans plusieurs studios. Ce qui est bien car souvent, Jason n'était pas toujours satisfait de ses parties. Il regrettait de ne pas avoir plus de temps, notamment parce que c'est ce qu'on faisait dans le rush, à la fin. Comme il n'y avait pas d'attente particulière, notre label nous a dit de prendre le temps qu'il nous fallait et c'est un luxe qu'on n'avait jamais eu avant donc merci Pure Noise.

**En parlant de Gainesville, j'ai été doublement surpris en écoutant le morceau «Lake speed», qui ouvre *Stowaway*. D'une, parce que c'est sûrement le morceau le plus punk que vous n'avez jamais composé et, de deux, parce que ce n'est pas Jason qui a le chant**

**lead.**

Chad : Avec Chris Wollard (guitariste/chanteur de Hot Water Music et The Ship Thieves), on rentrait d'un concert à Tampa et dans la voiture, je lui faisais écouter les versions brutes de notre session à Oakland. Il a adoré ce morceau, «Lake speed», plus incisif et il était là : « Stop ! Je dois chanter sur cette chanson ! ». Au final, il a même été davantage impliqué parce que j'ai dû quitter la ville quand Jason et Sean sont venus enregistrer leurs chants à Gainesville et il s'est occupé de les chaperonner. Il connaît bien Ryan et le Blackbird Studios car plusieurs albums de Hot Water Music ont été faits là-bas et c'est comme ça qu'il s'est retrouvé sur trois chansons de *Stowaway*.

**Pour finir avec Gainesville et The Fest, qu'est-ce qui rend cette ville si particulière sur la carte mondiale du punk-rock ?**

Chad : J'ai déménagé récemment mais j'ai habité à Gainesville pendant 23 ans et je n'y suis pas allé parce que c'était une ville très étudiante. Non, j'y suis allé parce que c'est là d'où viennent un paquet de groupes punk-rock. Alors, ce n'est pas toute l'année cette énorme fête et communion de personnes avec des t-shirts Off with their heads ou Jawbreaker mais il y a quelque chose de spécial. La scène est très soudée et actuellement 90% des groupes répètent dans le même local car ils se sont faits expulser d'autres endroits par des promoteurs pour construire des parkings ou des bureaux. Il y a aussi beaucoup de musiciens ou d'anciens musiciens qui tiennent des bars ou des restaurants et qui ouvrent leurs établissements en dehors des heures de service pour que des groupes puissent y répéter. D'autres personnes ouvrent également leurs maisons ou leurs garages... je ne sais pas si on retrouve ce genre de camaraderie ailleurs.

**C'est la première fois qu'un album de Samiam porte le nom d'une chanson. Quelle est la signification de «Stowaway» ?**

Sean : Quand j'ai écrit cette chanson, pour moi c'était une sorte de suite à «Tag along», qui est dans l'album *Clumsy* (1994). En tout cas, c'est à ça que je pensais mais il n'y a pas vraiment de signification particulière. Sergie a ensuite trouvé que ça ferait un bon titre d'al-



bum. Ce titre (NDLR : «passager clandestin» en français ) a pu trouver davantage de sens après coup, mais comme toute chose peut résonner différemment selon les gens, leurs expériences, peu importe l'idée initiale...

**L'album sort bientôt, j'imagine que vous êtes pressés de le faire découvrir aux gens et de le défendre en concert. J'ai vu pas mal de dates de prévues aux USA alors que ces dernières années, vous aviez surtout tourné à l'étranger.**

Colin : Ça va être cool de pouvoir à nouveau se réunir car on n'a pas joué ensemble depuis Halloween, de retrouver le soleil de Californie car, ici à New York, il est censé neiger en mars. Je suis super excité, je fais du sport pour pouvoir être en forme et assurer.

Sean : Oui, on va notamment jouer à Los Angeles pour la première fois depuis 15 ans !

**Bon, l'heure tourne, parlons peu, parlons bien. Peut-on envisager un nouvel album de Samiam avant 2030 ?**

Colin : Ahaha ! Sean nous a envoyé une nouvelle chanson l'autre jour, c'est trop bien donc oui, pourquoi pas un EP prochainement.

Sean : Pour l'instant, on est surtout concentrés sur cet album qui sort à la fin du mois et les premiers retours sont plutôt positifs donc on

est vraiment heureux. Si ça n'avait pas été le cas, on aurait sûrement été déçus et pas forcément motivés mais il est vrai que là ça peut nous booster. Qui sait...

**Pour finir, c'est quoi le dernier groupe que vous avez écouté aujourd'hui ?**

Colin : Je ne m'en rappelle déjà plus, laisse moi regarder... Going to a go-go de Smokey Robinson And The Miracles. J'aime bien les classiques de la Motown.

Chad : Moin je viens juste de m'envoyer le premier album de The Damned, un autre genre de classique. (rires)

Sean : Je crois que le dernier disque que j'ai écouté c'est Warm Drag, un groupe de Los Angeles avec Paul Quattrone, le batteur de Osees.

**Merci à vous et à bientôt en France, j'espère.**

Colin : Merci beaucoup ! (NDLR : en français dans le texte)

Chad : Merci et si tu reviens au Fest cette année, n'hésite pas à me contacter !

**Merci à Samiam (pour tout) et à Denise de Kinda Agency (pour l'interview).**

■ Guillaume Circus  
Photo p. 172 : Austin Rhodes  
Photo p. 175 : Joshua Maranhas

WE ARE AN XTREME FAMILY



# XTREME FEST

## 10 YEARS

2013 2023  
28-29-30 JULY 2023

## DESCENDENTS

**WALLS OF JERICHO • THE TOY DOLLS**  
**TERROR • MADBALL • STICK TO YOUR GUNS**  
**GOOD RIDDANCE • SLOPE • CAPRA • H2O • LANDMVRKS • SCOWL**  
**ALEA JACTA EST • TEN 56 • GRADE 2 • POGO CAR CRASH CONTROL • CIGAR • SUZI MOON**  
**SNUFF • THE SLACKERS • MADAM • THE DEAD KRAZUKIES • YAWNERS • DRUNKTANK**  
**POINT MORT • FOR I AM • BEYOND THE STYX • HARD MIND • TOPSY TURVY'S • FALLEN LILLIES**  
**PLASTIC AGE • BOOZE BROTHERS • UNDERGROUND THERAPY • MIKE NOEGRAF • TRINT EASTWOOD • HEEKA**  
**THE SOBERS • WILDFLOWER UNION • THAT'S ALL FOLKS • METHOD OF SOUTHERN HARDCORE**

◉ CAP DECOUVERTE / TARN / FRANCE ◉



Centre national de la musique



TARN



SUDAM



CDDA



CDDA



PULL



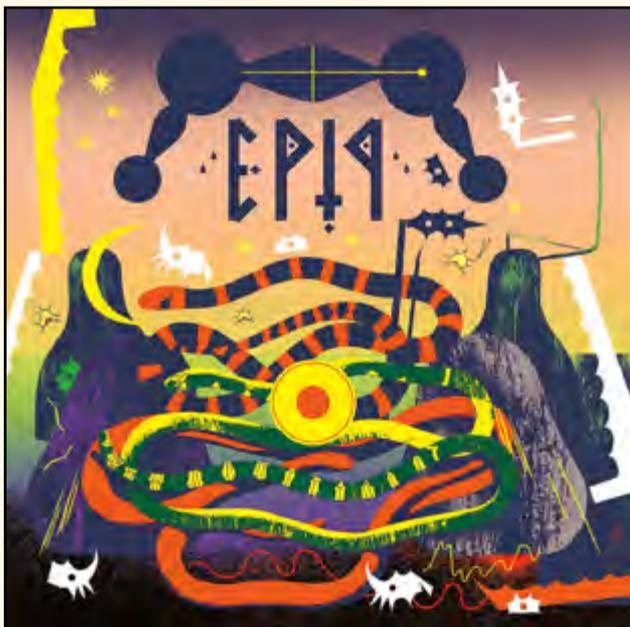
XFEST



ANTOINE LANAU

[WWW.XTREMEST.FR](http://WWW.XTREMEST.FR)





## EPIQ

### PAS BRAVO LA VIANDE

(Mrs Red Sound / PaDaM)

Pas bravo la viande ? Tu m'étonnes, John ! Quand on additionne ce qui a trait à la souffrance et maltraitance animale et l'aberration écologique que sont la déforestation et les milliers de litres d'eau utilisés, induits par l'élevage intensif, il n'y a pas de quoi fanfaronner devant son pavé de rumsteack saignant... Et qu'on ne m'accuse pas de prosélytisme, je ne suis même pas végétarien ! Pas certain que les gars charentais le soient non plus, le groupe s'appelle Epiq, pas Ethiq. Pourquoi ce titre saugrenu alors ? Bonne question, que je n'ai pu leur poser car le hic, c'est que je rédigeais ces lignes (au stylo Bic... nan j'déconne) au moment même où ils jouaient fin mars au Supersonic à Paris (ça, c'est véridiq).

Dès les premières secondes de «La frairie» qui ouvre ce disq (dispo en LP et digital), je reconnais d'emblée le son de basse et le doigté caractéristique de Laurent Paradot (Gâtechien, Captain Parad, Balboa To Bilbao), qui retrouve ici son complice de longue date d'Headcases, Matgaz (aussi derrière les fûts de Mars Red Sky, James Leg etc.), les deux étant accompagnés depuis le premier album Duo / Trio (2016) de Brunard, multi-percussionniste (balafon, dum dum, krin, karignan). Quand on y adjoint des guests vocaux (Lassina Coulibaly et Abdoulaye Dembélé) pour enrichir les morceaux de chants traditionnels africains, et qu'on mélange tout ça, on obtient un joyeux bordel bigarré, ethnique et atypique, détonnant et entraînant. Afro-noise ? Tribal-metal ? Comme

dit un pote, les étiquettes, ça gratte, on peut s'en passer mais ce qui est certain c'est que cette musique n'est pas commune. J'ai déjà utilisé «typiq», je suis à court d'inspiration... un véritable OVNI ? Attention donc à bien s'échauffer avant de lancer ce Pas bravo la viande, pour éviter tout risque de luxation de la hanche ou autre blessure, du fait des rythmes chaloupés du Gazeau et des gaziers. Et si je devais citer deux groupes qui se rapprochent de ces chics types, ce serait La Colonie de Vacances et (feu ?) Deux Boules Vanille, autre projet dans le genre bien barré lui aussi (deux batteurs avec des pads qui envoient des rythmes des tropiq).

Pas bravo la viande mais bravo Epiq !

■ Guillaume Circus



## SMOKE RITES

### TOTAL LUNG CAPACITY

[Autoproduction]

Ce groupe venu de Varsovie et qui sort son premier album tout seul fait du stoner doom sludge. Si tu penses que ces trois styles se ressemblent, tu n'as pas tort mais tu auras compris que même avec 3 adjectifs différents, nos amis polonais sont assez monomaniaques et apprécient particulièrement ce qui est gras, lourd et lent. En moins d'une demi-heure et six titres, on découvre un paquet de nuances de tonalités sombres, entre différents noirs profonds, pas mal de marrons ternes et une collection de gris très foncés. Le chant (en anglais) est caverneux, la basse est oppressante, la batterie frappe très fort et les guitares sont si saturées d'effets que cela rend méconnaissable la plupart des accords, la boucherie est totale et alors que tu penses avoir du mal à encaisser une telle ambiance, le groupe arrête tout pour passer quelques mesures dans une clarté absolue. Ça déconcerte mais le résultat est sublime, surtout avec les couches de crasse suivantes. Dommage que ce procédé ne soit surtout usité sur «Imminent doom», d'autres stratagèmes (accélération du rythme, variation des distorsions) sont à l'œuvre ensuite mais ils se révèlent moins efficaces pour nous bousculer. Néanmoins Total lung capacity ressemble à un premier bien beau pavé balancé dans la mare.

■ Oli



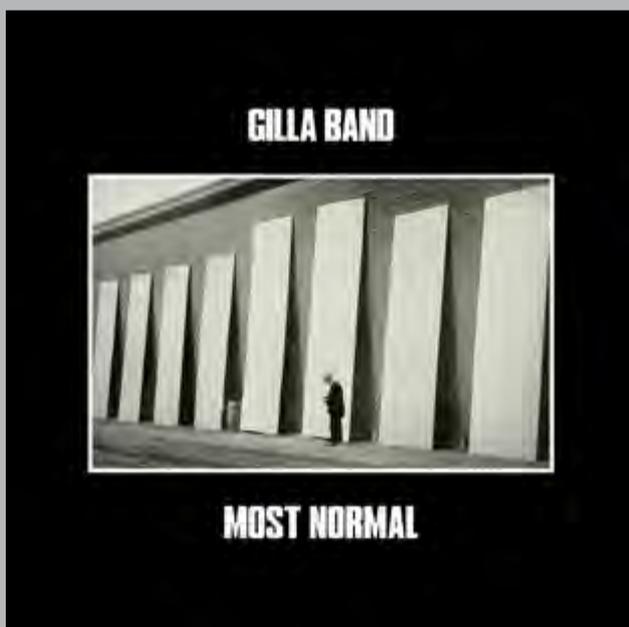
## PREATOR

### PREATOR

[Metal East Production]

Ah bah voilà ! 23 ans de carrière au sein du W-Fenec et pas un seul groupe luxembourgeois dans mon escarcelle, jusqu'au bon tuyau de ton GuiGui préféré avec Fusion Bomb pour le numéro 54. Et voilà que pour le 55, je me retrouve à chroniquer le premier album de Preator, groupe de thrash du Grand Duché ! On parle de loi des séries ou pas ? Quatuor plus précisément franco-luxembourgeois formé en 2019, Preator exécute un thrash metal mélodique assez old school. Pour les références, ça tape aisément du côté de Metallica (version premiers albums) et de quelques groupes teutons, et le groove peut même rappeler Pantera. Y'a pire. C'est donc forcément technique (parfois un peu trop, tellement certaines structures semblent vraiment alambiquées pour ne pas dire indigestes), c'est naturellement doté d'un gros son, et même si ça ne me fait pas sauter au plafond à tous les titres, on sent de l'implication et de la rigueur dans un style qui ne laisse pas de place à l'approximation et au relâchement. Mention spéciale aux zicos qui doivent bosser l'instrument sans relâche et le chant résolument orienté Hetfield qui fait le boulot. Thrash metal never dies quoi, et c'est tant mieux !

■ Gui de Champi



## GILLA BAND

### MOST NORMAL

[Rough Trade]

Anciennement appelé Girl Band, et renommé en 2021 Gilla Band pour ne pas froisser une catégorie de personnes sensibles à tout ce qui touche à la notion de «non-inclusivité», le quatuor irlandais sort donc sous son nouveau sobriquet un troisième LP chez Rough Trade nommé Most normal. Qualifié à l'époque de leur deuxième album, de «trésor du rock moderne» par les Inrocks, ce quatuor fondé à Dublin en 2011 est obnubilé par le bruit, la saturation et les effets à outrance, ce qui a pour conséquence d'être non seulement totalement déroutant, mais de poser la question suivante : «Gilla Band est-il un groupe de rock ?» ou plutôt «Est-ce vraiment ça le rock moderne ?» pour faire suite aux propos des Inrocks. En effet, les guitares n'ayant souvent même pas le son de guitares, l'écoute de Most normal nous permet d'en douter. Et pourtant, autour de la radicalité de ses morceaux plein de confusion, le groupe est capable de délivrer de bonnes compositions de rock («Backwash», «I was away», «Post Ryan»). Mais peu importe, là n'est pas la question.

Comprendre ce nouvel album ambitieux n'est franchement pas facile et il peut devenir rebutant et chiant à certains moments («Gushie», «Capgras», «Pratfall»), d'autant plus que le chanteur prend une place centrale au cœur des morceaux, ce qui n'arrange pas tout. Apparemment toujours en phase de guérison de sa maladie mentale, Dara Kiely n'en a cure des conventions en

vociférant, parlant, marmonnant, déclamant ses textes mêlant humour, rage et peut-être même l'autodérision, et finit littéralement par nous asphyxier. Comme si l'objectif global du projet était de déconstruire, voire massacrer des (dé) compositions qui, parfois sont pas loin de l'effritement et de la rupture («Bin linder fashion»). Évidemment, on ne sait jamais sur quel pied danser car la musique industrielle et expérimentale des Dublinois est la plupart du temps borderline.

À l'heure actuelle, ce disque pose encore beaucoup de questions et après l'avoir réécouté et analysé une pelleté de fois, on ne sait toujours pas s'il est diablement mauvais, juste moyen, ou s'il tient tout simplement du génie incompris, clairement parce qu'il sort de la norme établie par sa forme extrême, sa catharsis et fait dans le même temps preuve de surréalisme. L'avenir nous le dira. En comparaison, Daughters qui n'est pas si loin de Gilla Band sur pas mal d'aspects (le chant, les guitares triturées, la saturation, le côté malsain agressif et incontrôlable...), a davantage nos faveurs, ses œuvres étant mieux abouties.

■ Ted



## MY CONCUBINE

### COMME ELLES S'EN VONT

[Happy Home]

Envouté, tout simplement. Tu me diras, c'est déjà pas mal. N'empêche que Comme elles s'en vont, le nouvel album de My Concubine aka Eric Falce, m'a tout simplement envouté. Rien qu'avec cet état de fait, ça devrait te suffire pour aller t'intéresser de plus près au cas du dandy français mais je vais quand même te donner un peu du biscuit pour que tu craques pour ce groupe en toute connaissance de cause et sans que tu puisses faire valoir un quelconque vice caché.

My Concubine s'est formé au début des années 2000 autour d'Eric et de la chanteuse Pascale

Kendall qui l'accompagnera le temps de quatre albums. Comme elles s'en vont, cinquième effort discographique, voit donc Eric Falce assurer seul le chant. Un nouveau disque qui me fait penser, pêle-mêle, à Tue Loup, Alexandre Varlet, Miossec et même Mickey 3D, tous ces artistes que j'adorais découvrir sur les compilations du Fair dans les années 90. My Concubine me rend quelque peu nostalgique de cette belle époque d'insouciance quand je n'avais pas encore 20 ans mais c'est clairement la musique légère et la voix grave et suave de son chanteur qui me chamboule quelque peu l'esprit. Ouais, carrément. Il est essentiellement question d'amour sous différentes déclinaisons (l'amour de soi, l'amour qui va et celui qui ne va pas,...) dans ce disque joué par d'excellents musiciens qui accompagnent les jolis textes aux sonorités majestueuses et entraînantes. Et entêtantes aussi. Pas besoin de passer en revue l'ensemble des onze titres de Comme elles s'en vont. Non, je te propose plutôt de lâcher prise et de profiter sans retenue des perles chanson/pop légèrement voilées de sonorités easy listening. Tu m'en diras des nouvelles. Pour ma part, il m'a été difficile de résister au charme de ce disque concocté avec...amour et entrain, et j'ai hâte de voir le groupe sur scène. À noter la participation de Brigitte Fontaine (dont My Concubine avait repris un titre sur le disque précédent) sur «L'eschatologie» de bon goût. Ou pas !

■ Gui de Champi





## CØLLAPSE

### ANÁYKH

[Autoproduction]

Cøllapse m'avait conquis avec *The sleep in me* aux compositions enlevées et ce malgré une production quelque peu frustrante. Pour s'améliorer, les Grenoblois ont travaillé cet aspect mais aussi tous les autres, ils reviennent donc avec un album encore plus enthousiasmant.

Pourtant, le sujet d'Anáykh (désolé pour la retranscription mais les caractères grecs ne passent pas partout) ne représente pas spécialement la gaieté ou l'espoir, le terme qu'on pourrait traduire par «fatalité» invite plutôt à réfléchir sur la destinée et quand on connaît l'im-

portance des titres pour un groupe instrumental, lire comme premiers mots «Spiral down» donne une indication assez nette... Plus loin on trouve «Yokai», une sorte de fantôme pas tout à fait sympathique du Japon, un début d'opus hanté par le doute mais une atmosphère qui s'éclaircit plus loin avec «Ljómi», terme islandais (?) qui évoque la luminosité, ou «Lotus» symbole de pureté. On oscille entre les humeurs mais l'ensemble reste toujours très charnel, très organique alors que le post-rock de *The sleep in me* pouvait parfois sembler distant et analogique, ici on est davantage connecté au récit, impliqué dans cette aventure où les rebondissements sont constants. Les titres sont très dynamiques, ne s'enferment pas dans des schémas simplistes ou classiques, on est presque toujours en mouvements et quand ceux-ci se font plus lents, le groupe bidouille, ajoute des boucles, du clavier, des voix (le court mais stressant «2=8») pour ne pas nous laisser tranquillement profiter de ce répit (sauf sur «Ljómi»).

Jouant sur les structures, les sons, les ambiances, les rythmes, Cøllapse nous immerge dans son monde instrumental où il se passe toujours quelque chose, on part avec eux en voyage autour des émotions, qu'elles soient froides ou chaudes peu importe puisqu'avec elles, on se sent toujours vivant.

■ Oli





## MONOLYTH

### WE'VE CAUGHT THE SUN

[Autoproduction]

En allant à la pêche aux infos, j'avoue que je pensais trouver derrière Monolith un jeune groupe qui aurait pris le meilleur du metal actuel pour en faire son truc. Erreur. Le groupe s'est formé en 2006 ! Et même s'il a fait une pause et a changé trop de fois de line-up pour en reprendre l'histoire ici, il a fait un retour sérieux aux affaires en 2016 et a sorti un album en 2018 [A bitter end - A brave new world] avant de se farcir le COVID et de synthétiser toutes leurs idées dans un nouvel opus intitulé We've caught the sun, texte issu du premier morceau «The neverending beginning» [dont tu peux mater une lyric-video particulière-

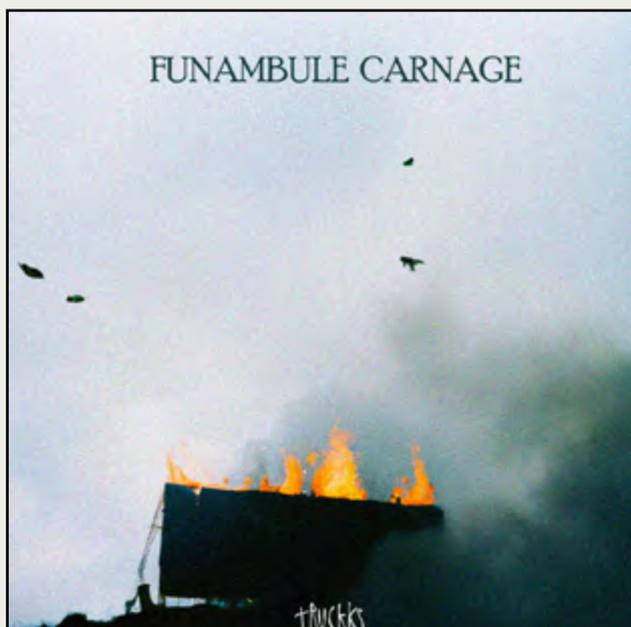
ment réussie !].

Thrash/death a ses débuts, le combo a intégré de nombreux éléments et s'il fallait aujourd'hui les définir, l'adjectif metalcore s'imposerait aisément car au-dessus de la mêlée, ce qui ressort, c'est leur capacité à mixer une puissance assez phénoménale et des mélodies imparables. Aussi à l'aise quand il faut sortir un solo heavy que pour lâcher des riffs djent, pour envoyer une cadence hardcore que pour flirter avec un néo tendance Deftones (ou alors, c'est le cousin de Chino Moreno qui chante sur «My blackest days» ?), Monolith peut se permettre de prendre de bons trucs dans toutes les influences qu'ils croisent, l'amalgame finit toujours par sonner ! Ils peuvent même balancer de gros riffs couplés avec des sons électros que ça passe comme une lettre à la poste. Aussi déconcertant de facilité que de diversité, le combo de Beauvais ne se fixe aucune limite et il a bien raison. Chacun de leurs titres possède donc une identité marquée tout en restant «dans leur style» puisque l'assemblage se fait naturellement et sans jamais forcer un trait plus qu'un autre.

Il n'est jamais trop tard pour faire une belle découverte, Monolith en est une si tu as envie de te défouler avec un metal ultra ouvert, mélodieux et hargneux. J'ai un peu honte d'être passé à côté mais je te prie de croire que je me suis rattrapé, je vois déjà des traces d'usure sur le CD de We've caught the sun tant il a tourné dans mon lecteur...

■ Oli





## TRUCKKS

### FUNAMBULE CARNAGE

[Autoproduction]

«Voilà, c'est fini...», comme dirait un célèbre chanteur de variété ayant fait un peu de rock n'roll dans les années 70 et 80. tRuckks laisse un premier et dernier album avant de quitter la scène et de boucler huit années d'une très belle aventure musicale jalonnées de concerts plus ou moins prestigieux, de deux EPs et d'un album donc. Un dernier témoignage de son existence, et quel témoignage ! Partir au sommet de son art, n'est-il point-là le meilleur choix à faire pour un musicien ? Avant que le mal ne soit fait... Car tRuckks était ce qui se faisait de plus passionnant sur la scène noise-rock française actuelle depuis plusieurs années et plus précisément dès la sortie de leur EP *Autophage* en 2019. Cette façon de lâcher les chevaux en langue française, de larguer cette hargne à la face des gens, de matraquer les fûts façon étudiant en Arts du Bois et fan d'outillages Facom, de jouer sur cette tension qui fout en vrille le signal sinusoïdal... Tout cela va nous manquer, bien évidemment. Les Vésuliens ont bien grandi depuis, emmagasiné une vraie expérience de groupe jusqu'à prendre de l'assurance à tel point que ce *Funambule carnage* fut réalisé en total autarcie dans une grange perdue au fin fond de la campagne franc-comtoise. Hormis le mixage finalement réalisé par Fred Lefranc du Studio Bruit d'Avril, tout dans cet album autoproduit et non pressé/gravé a été fait maison.

Livré à lui-même, le quatuor a eu le temps de

peaufiner, d'expérimenter, de bâtir et démolir ses idées par envie ou dépit. Le dépit, puisqu'on en parle, a vu naître par exemple un morceau-intrlude instrumental à la guitare complètement barré comme «Crépuscule». Comme quoi, tout peut amener à quelque chose d'intéressant. Le fruit de cette expérience en huis-clos se retrouve donc dans 10 titres qui gardent à la fois une unité et une diversité étonnante. Quand la lourdeur et la brutalité à la KEN Mode de «Brûler» ou bien «Banzai» nous assomment spontanément, la musicalité de «Ne plus croire aux arbres» ou de «Delirium» permet de respirer et d'y voir un interstice de belle lumière dans cette noirceur pensante. Quand l'ironie de «Magnifique journée» nous arrache un rictus, «Mystère» fait flipper par la théâtralité vocale s'apparentant à un monologue de fou sortant de l'asile ou s'appropriant au contraire à y retourner. C'est en cela que tRuckks était à part dans le paysage musicale français, ce groupe nous montre qu'il est capable de tout. Même de pondre à la dernière minute un morceau punk expéditif d'un peu plus d'une minute nommé «Poli» pour combler une tracklist qui visiblement n'était pas encore assez fournie. C'est bien simple, tout est bon dans ce *Funambule carnage* à l'esprit quelque peu Deleuzien (un extrait d'un discours du philosophe, lors d'une conférence sur l'œuvre d'art et le cinéma en 1987, clôt le disque). Réglé comme du papier à musique, chaque détail à son importance, et si nous devons vous conseiller quelques titres à écouter une urgence, à défaut de vous dire «tous», on pencherait pour «Brûler», «Encore la même», et, allez, l'épique et quasi-instrumentale «Delirium» et ses 7 minutes qui résument bien l'émotion intense que procure ce merveilleux et furieux album.

■ Ted



# TRUCKKS

LE W-FENEC NE VOULAIT MANQUER CELA SOUS AUCUN PRÉTEXTE, REVOIR UNE (AVANT) DERNIÈRE FOIS LES VÉSULIENS DE TRUCKKS EN CONCERT, AVANT QU’ILS TIRENT LEUR RÉVÉRENCE LE 17 MARS, JOUR DE LA SORTIE DE LEUR PREMIER ET DERNIER ALBUM, ET D’UN ULTIME CONCERT À BESANÇON EN COMPAGNIE DE LEURS AMIS DE COSSE. ET BIEN ÉVIDEMMENT, EN PROFITER POUR ALLER TAILLER LA BAVETTE AVEC EUX POUR EN SAVOIR PLUS SUR LEUR ÉTAT D’ESPRIT VIS-À-VIS DE CETTE SORTIE ET DE CETTE PÉRIODE UN PEU SPÉCIALE.

**Ma première question va obligatoirement se diriger vers l'annonce récente de votre séparation. Est-ce une raison musicale ou extra-musicale ?**

L'un après l'autre : C'est extra-musicale.

OK, donc il n'y a pas eu de divergence musicale entre vous ?

Martin [guitare] : Ça va de pair, mais c'est secondaire. On prend surtout tous des chemins différents. Ça n'a plus trop de sens d'entretenir un groupe dont les membres ne vivent plus ensemble.

Hugo [guitare] : Ce n'est pas qu'une question de distance géographique, il y a aussi un aspect philosophique, éthique, dans la manière dont on fait de la musique.

Lény [chant-basse] : Personnellement, j'avais plus trop envie de continuer de faire ce style musical, très rock, très noise. On fait ça depuis pas mal de temps, et je voulais avoir la possibilité de m'aventurer ailleurs. Donc, il y a aussi un côté musical pour ma part dans la décision de se séparer. On prend tous des chemins de vie différents, je crois que c'est le bon moment d'essayer autre chose. C'est plutôt positif !

Quand tu dis «essayer autre chose», tu parles de musique ?

Lény : Non, pas que musical. Je veux me laisser le temps de faire d'autres choses.

**C'est quoi qui se dessine pour l'après Truckks du coup ? Des projets musicaux en vue ?**

Martin : Non, c'est assez flou, l'avenir nous le dira. On n'en sait rien du tout pour le moment.

**Avant de parler du nouvel album, je voudrais juste évoquer vos deux derniers concerts. Ça doit faire bizarre de se retrouver dans une situation où vous êtes conscients que ce sont les derniers concerts. La plupart du temps, c'est le contraire, les groupes ne le savent pas.**

Hugo : C'est limite plus confort, car c'est là le moment où tu apprécies le plus, car si ça trouve, on ne remontera plus jamais sur scène de notre vie. Mais dans un autre sens, ça peut être casse-gueule parce que t'as pas envie de les rater car ce sont les derniers.

Lény : Je trouve que c'est une sensation sympa : «Allez, cool, on finit le projet».

Hugo : Ouais, on finit sur une note positive.

**J'ai entendu dire que Funambule carnage, votre nouveau disque, a été une vraie plaie à faire. Il aurait dû sortir il y a trois ans, c'est ça ? Racontez-moi tout ça...**

Hugo : On l'a enregistré il y a deux ans.

Lény : Il y a plus exactement un an et demi.

Hugo : Oui, en août 2021. Par contre, on a maqueté les morceaux l'année qui a précédé l'enregistrement. Et il a été composé en grande partie sur les années 2019 et 2020.

Lény : On a pris notre temps, mais je suis content qu'on l'ait fait comme ça. On a pu réarranger les morceaux. Au début, je devais m'occuper du mixage, finalement on l'a laissé entre les mains de Fred [NDLR : Fred Lefranc du Studio Bruit d'Avril, qui a déjà bossé pour V13, L'Effondras, Rhesus, Firecrackers ou Baden Baden]. Le résultat correspond exactement à ce qu'on voulait.

**Je pense à un truc, les morceaux de ce nouveau disque ont été joués et éprouvés pas mal en live avant l'enregistrement, c'est ça ? Ce n'est pas un peu frustrant de les jouer si longtemps à l'avance ?**

Cyprien [batterie] : Oui, y'a en effet pas mal de morceaux qu'on fait tourner depuis un bon moment. Je ne trouve pas que ce soit frustrant de les jouer depuis un bout de temps, au contraire, c'est tout l'intérêt d'aller voir un groupe en live aussi. Si tu peux avoir des nouveaux morceaux à écouter en exclu, ça donne du cachet en plus au concert.

Hugo : En tant que musicien, même si la dimension live est toujours différente de celle du studio, ça permet de voir quel morceau va ressortir du lot, de voir la réaction du public en amont de sa parution. C'est ça qui est intéressant.

Martin : Les morceaux ont certes été joués live avant l'enregistrement, mais ils ont aussi évolué au fur et à mesure des concerts.

**Entre temps, vous avez fait une série de concert avec Cosse, c'était une création originale ?**

Hugo : Alors, on a effectivement réalisé ensemble des morceaux, mais en grande partie, c'était des compositions de Cosse et de Truckks qu'on a réarrangé ensemble. Parfois, c'était avec 6 musiciens, des fois 8, à d'autres



moments on était 4. On a dû faire quelque chose comme 8 concerts avec ce projet. Cela a permis de prendre du recul musicalement vis-à-vis de ce qu'on était en train de faire de notre côté, parce que Cosse a un univers différent du nôtre.

Cyprien : Oui, cette expérience fût enrichissante sur plein de niveaux.

Martin : On ne s'est même pas posé la question de savoir si ce projet-là temporisait la sortie de notre prochain disque. Ça s'est fait tout naturellement, d'autant plus qu'on avait décidé de le faire à notre propre rythme. On avait la chance de pouvoir tourner de temps en temps, le groupe a évolué comme ça. Tu vois, on se retrouve aujourd'hui à terminer l'aventure de Truckks tout en sortant simultanément notre premier album. C'est comme ça que ça s'est écrit.

Hugo : Puis on a la chance de ne pas avoir de label, ni d'obligation de sortie. On sort aussi de la grosse période de COVID et personne dans le groupe n'envisageait un seul instant de sortir ce disque à ce moment-là. Ça n'avait

aucun sens de ne pas le défendre un minimum en live.

#### **L'album a été fait maison, c'est ça ?**

Lény : Oui, dans une grange, mais avec des bons moyens.

En quoi est-ce différent d'un enregistrement studio comme vous avez pu le faire avec Peter Deimel au Black Box ?

Lény : On a eu plus de temps pour le faire déjà, deux semaines complètes pour enregistrer les morceaux. On a pris le temps de faire des arrangements, avec plus de liberté et de créativité.

Hugo : J'ajouterais à cela qu'on a eu plus de recul sur la vision des morceaux également.

Lény : Ouais, plein de temps pour se réécouter, pour faire plein de sessions de réarrangement, recouper des morceaux, rajouter des guitares, des synthés pour enrichir le disque.

**Vous répondez un peu à la question suivante dans laquelle justement je me demandais si en «retardant» la sortie de ce disque, vous**

**aviez eu cette tentation de vouloir corriger certains détails de manière un peu abusif ou pire de rajouter des choses non prévues.**

Martin : Comme je le soulignais un peu avant, on est vraiment aller à notre rythme. Tout simplement parce que ces derniers temps, on a pris des chemins de vie différents donc on se voyait sur des périodes qui sont devenues de plus en plus rares. Finalement, seul le groupe nous réunissait les 4. Cet enregistrement a permis en quelque sorte d'entretenir le groupe, mais tu vois, on n'était pas dans la dynamique constante de cet album. Je crois qu'on a finalement digéré pas mal de choses grâce à la distance. Sur certaines périodes, on se retrouvait pour l'enregistrement, le mixage ou sur des vraies répétitions plus longues, on a fait évoluer le groupe comme ça petit à petit et on se rend compte qu'on arrive au bout de ce système là aujourd'hui.

Cyprien : Ceci étant dit, le fait d'avoir redéléguer le mix à Fred nous a permis d'avoir un regard hyper neuf sur ce disque, il nous a fait revenir sur certains choix qu'on avait fait et j'ai trouvé ça super bénéfique, car on avait pris l'habitude de s'enfermer tous les quatre même si tu as toujours un peu des avis extérieurs.

Hugo : C'est pour ça que cette temporalité a été un avantage. On l'a enregistré entre nous, seulement guidés par nos propres regards et convictions, sans producteur, on était vraiment livré à nous-mêmes, sans réel recul. Les arrangements qu'on a refait se sont produits un an après cet enregistrement, donc avec du recul cette fois, et en l'ayant fait écouté à du monde. Alors que si on l'avait fait en studio, de manière plus classique on va dire, avec un producteur qui donne son avis en direct, peut-être qu'on aurait gagné du temps sur ce point.

Lény : Je ne suis pas si sûr qu'en une semaine ou deux en studio, on aurait eu forcément un résultat qui nous plaise autant. À titre personnel, je suis hyper content d'avoir pu enregistrer dans une grange, dans une vieille maison à la campagne. Il y avait du stress quand même, un souci de vouloir bien faire les choses, mais ce truc un peu «inofficiel» qui a fait qu'on s'est vachement lâché et qu'on a pu pousser le délire au niveau où on a pu le faire, c'est le pied. En studio, tu payes ta session, souvent cher, t'oses pas faire certaines choses, alors que

là, bon, c'est ton matos, t'enregistres des voix dans une baignoire, tu te lâches, tu laisses exploser ta créativité, c'est méga intéressant à vivre.

Hugo : Pour revenir sur ta question concernant le fait notamment d'être tenté de vouloir rajouter plein de choses à l'enregistrement, je voulais souligner qu'on a finalement réalisé pas mal de coupes pendant les réarrangements des morceaux. Donc, je dirais que c'est le contraire qui s'est produit.

**Est-ce que ce ne serait pas l'album le plus sombre que vous ayez écrit ?**

Lény : Je ne pense pas, non.

Hugo : Non, le plus sombre est Autophage.

Lény : L'intention avant de composer Funambule carnage était de le rendre plus lumineux que les précédents EP, en tout cas plus nuancé. Il y a des parties du disque qui sont moins sombres et plus progressives qu'avant. Après, oui, il contient des parties sombres, il y a des espèces de grosses apogées, mais le message qu'on a voulu renvoyer avec cet album c'est de donner de l'espoir dans le chaos. Grosso modo.

Hugo : Le côté sombre du son vient peut-être de l'acoustique de la grange.

Lény : C'est massif comme son.

**Est-ce qu'il a été expérimental pour vous cet album ?**

Cyprien : Ah oui, il y a des parties expérimentales dedans. C'est ces parties-là qu'on a beaucoup coupé justement dans les arrangements. Ça rejoint les réponses de ta question précédente, c'est ce confort d'avoir pu enregistrer dans ces conditions, sans retenue, qui nous a amené à expérimenter.

Lény : Rien qu'avec les synthés déjà, Martin a fait un excellent travail sur ce point. Cela a apporté des éléments nouveaux à notre musique.

**Le titre du disque a une part de mystère mais en même temps on peut lui donner plein de signification. J'ai l'impression en l'ayant écouté quelque fois qu'il porte un regard totalement négatif et ironique du monde ?**

Martin : Tu vois, je crois que le côté sombre que tu as ressenti vient des paroles.

Lény : Tu dois parler de «Mystère» je pense.



Ouais, mais ce n'est pas la seule. Il y en a une pleine d'ironie aussi...

Lény : «Magnifique journée» ouais. C'est ça qui est rigolo et qui est vachement nouveau chez nous, je voulais balancer ce genre de paroles et on l'a au final bossé en commun celle-là.

Hugo : Tiens, par rapport à ta précédente question, c'est qu'on s'est rendu compte qu'on pouvait également écrire des paroles à quatre, pas tous les morceaux, mais une partie non négligeable.

Lény : Ouais, il y a «Brûler», «Funambule carnage», «Magnifique journée» et «Delirium» même si elle a peu de parole. Pour «Mystère», je me souviens, je l'ai écrite enfermée comme un artiste.

#### **Et «Poli» ?**

Lény : Alors celle-là, elle n'était pas prévue du tout sur le disque. On l'a écrite et enregistré pendant la session dans la grange.

Hugo : Pour être honnête, il nous manquait un morceau punk, on s'est dit qu'on allait pondre un titre à l'arrache et ça a donné «Poli».

Lény : Je repense à ce que tu disais juste avant, ça me fait plaisir et ça me touche quand on me dit que les paroles sont sombres.

Hugo : Cet album dépeint un monde qui est sombre, pas chouette du tout, mais surtout il exprime une fuite. Une fuite de ce monde-là pour peut-être un nouveau bien meilleur.

Lény : Ouais, «Bonzai» parle de liberté, mais de fausse liberté. «Ne plus croire aux arbres», quant à elle, parle d'une ville bruyante avec quelqu'un qui prend le taxi puis roule sur l'A36, il y a un accident, il est en retard alors il court pour essayer de prendre son avion... Voilà, un type qui prend la fuite en utilisant des transports, mais il fuit quoi au juste ? Rien du tout ! Quand on fuit, on est dans une illusion, on fuit un instant, c'est tout.

Hugo : Contrairement à Autophage qui était un disque qui se nourrissait de la partie la plus sombre de nous-mêmes, Funambule carnage s'ouvre plus, il donne des perspectives, des côtés plus lumineux.

Lény : Oui, c'est ça, je crois que quelque part, il y a beaucoup d'humour dans ce nouvel album.

**Il y a cette petite plage acoustique, «Crépuscule», qui vient sans prévenir. C'était une manière de marquer une respiration dans l'al-**

**bum ? Ou elle tient un rôle pas si anodin que ça ?**

Martin : C'est un titre qu'on a enregistré en fin de journée, comme ça.

Lény : C'était un moment où je n'avais pas encore fini mes textes, j'étais en train d'écrire, mentalement on était tous un peu à bout, limite presque en train de s'engueuler, et Martin enregistre ça et on l'a gardé. C'est ça qui est cool, c'est d'avoir eu ce temps pour se permettre de faire ce genre de chose, même si à ce moment-là, on en pouvait plus d'être dans cette vieille baraque, les quatre enfermés pendant deux semaines. C'est long, tu vois, et puis il y a ces moments de création que tu saisis comme ça, avec la pluie en fond derrière, et ça finit dans l'album. C'est un instant, un témoignage de cet enregistrement.

**Pour terminer, une question cruciale : Est-ce que tout acte de résistance est une forme d'art ?**

[rire général]

Martin : C'est à toi qu'on le demande justement et à tous ceux qui écouteront le disque.

**Merci à Hugo et Truckks ainsi qu'à Alexandre Goujon et l'équipe du Réacteur.**

■ Ted

Photos posées : Maya Cyclarem

Photo live : Ted



# JOHNNY MAFIA

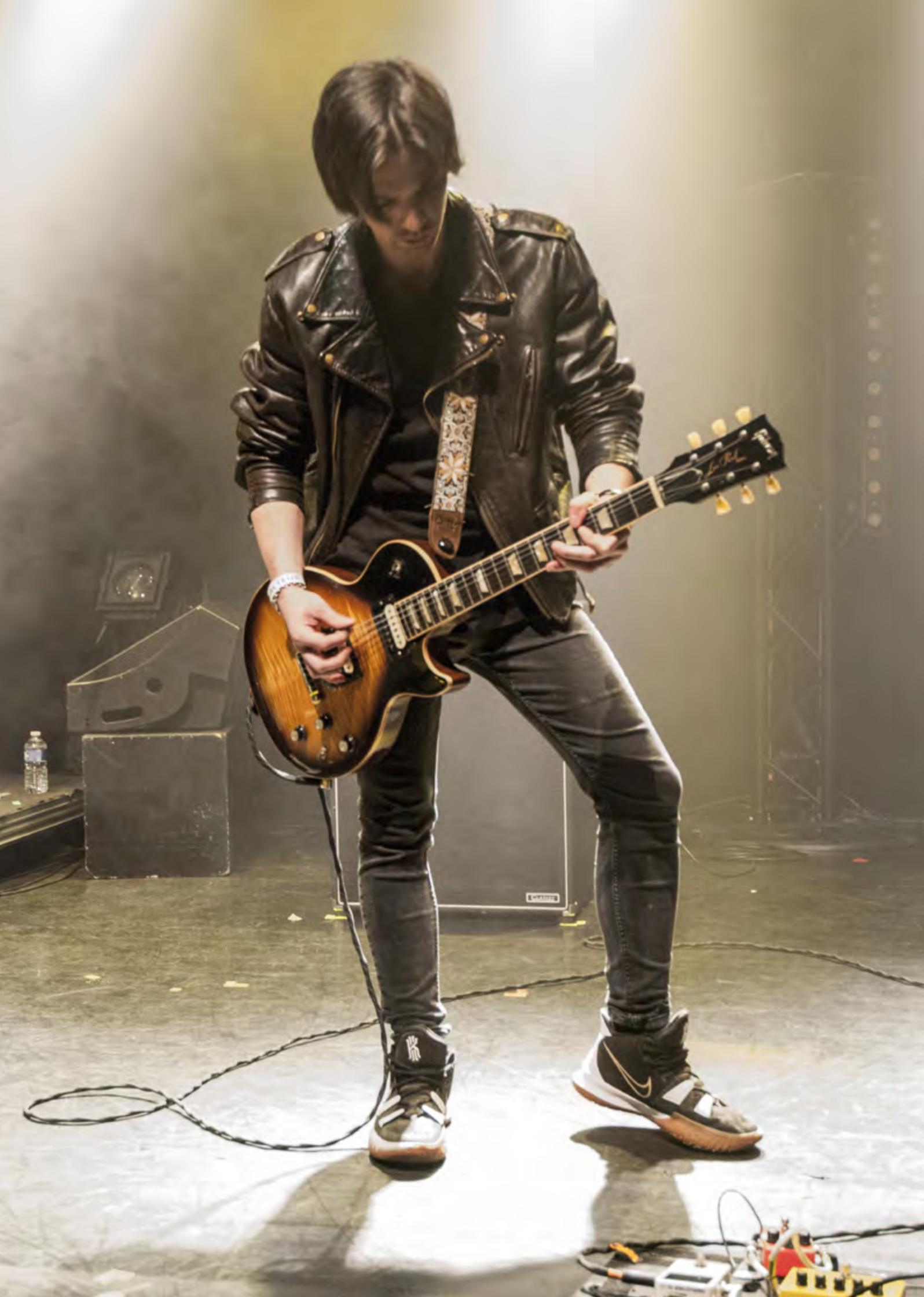
## ESPACE ICARE

SOIRÉE INITIALEMENT PRÉVUE LE 21 JANVIER AVEC WE HATE YOU PLEASE DIE, AVANT QUE CES DERNIERS MODIFIENT LEUR LINE-UP (LEUR CHANTEUR EST PARTI) ET SOIENT CONTRAINTS D'ANNULER LEUR VENUE, LE RÉACTEUR A DONC REPOUSSÉ L'ÉVÈNEMENT ATTENDU «JOHNNY MAFIA + TRUCKKS» LE 10 MARS AVEC LES PARISIENS DE TALES OFF. C'ÉTAIT DONC NOTRE PREMIÈRE DANS CETTE BELLE SALLE DU SUD DE PARIS QUI FÊTE SES 40 ANS CETTE ANNÉE ET QUI A ÉTÉ PENDANT LONGTEMPS UN HAUT LIEU DE LA SCÈNE ROCK INTERNATIONALE ET QUI A ACCUEILLI POUR LA PREMIÈRE FOIS NIRVANA EN FRANCE, EN 1989. INFORMATION RAPPELÉE D'AILLEURS À L'OUVERTURE DE LA SOIRÉE PAR UN RESPONSABLE DU LIEU AVANT QUE LES TALES OFF NE FOULENT LA SCÈNE.

En préambule, et pour enlever tous les doutes et confusions autour de l'appellation de la salle de concert, puisque c'est même devenu une blague lancée sur scène par les Johnny Mafia : Le Réacteur est le réseau musical d'Issy-Les-Moulineaux, un dispositif de musiques actuelles qui accompagne (studio d'enregis-

trement et de répétition), programme les artistes et initie des rencontres (masterclasses, jam sessions...) à l'année pour des artistes professionnels. Les concerts pros se passent à l'Espace Icare. Souvent, les gens avaient tendance à penser que le Réacteur était le nom de la salle de spectacle dans l'Espace Icare,





toutes les activités du Réacteur ne se trouvant pas forcément là-bas, soit dit en passant. Par exemple, les scènes ouvertes se font à la Halle des Épinettes à Vanves et à l'espace culturel Robert Doisneau à Meudon. Ceci étant dit, passons en revue les prestations des groupes de la soirée.

Tales Off ouvre le bal, ce quatuor parisien aime le glam (hard) rock et ne s'en prive pas pour nous le montrer. Une voix haut perchée et lyrique dont raffole entre autres les fans d'Aerosmith ou de Poison, avec une guitare expressive rappelant plein de virtuoses du genre dont Slash et Michael Schenker, qui nous ramène sans détour entre les années 80 et 90, à l'opposé des styles du reste de la soirée. Un

jeu extraverti, notamment Toma qui utilise par moments de manière excessive sa guitare, qui peut rebuter certains mais dans le même temps, compense par des jeux mélodiques intéressants. Ils ont profité de l'occasion pour nous dévoiler leur dernier hit en date, «Star commander», qui a fait l'objet d'un clip dont le groupe semble très fier.

Truckks, c'est un peu l'anti-Tales Off. Les quatre vésuliens, désormais séparés géographiquement, sont venus présenter leur dernier album, Funambule carnage, qui met fin à une belle aventure qui a tout de même duré 8 ans (les membres n'ont même pas un quart de siècle). Leur avant-dernier concert (l'ultime s'étant déroulé pas loin de chez eux la semaine







suiVante aux PDZ à Besançon en compagnie de Cosse) nous a fait littéralement regretter leur séparation, tant leur show a été presque parfait (si l'on considère que la perfection n'existe pas). Plus punk, plus instinctive, plus lourde et plus vivace que la formation précédente, leur musique est un bloc sonore que tu te prends dans la tronche sans sourciller. C'est la noise rageuse qu'on adore, et même si le groupe a mis à l'honneur leur dernier album à travers des pépites que sont «Brûler» (quelle claque !), «Encore la même», «Ne plus croire aux arbres» ou bien l'expéditive punk «Poli», il a contenté son public d'anciens morceaux tout

aussi prenants sur scène, on pense à l'immanquable et sournoise «Franck» et à la classique «Se dépêche», issu de leur tout premier EP. Truckks a terminé sa messe avec «Delirium», morceau progressif idoine à un épilogue qui nous laisse encore la chair de poule avec les rebondissements de ses différents mouvements. La classe totale !

Chez les Johnny Mafia, l'ambiance était de mise, survoltée même. Entre blagues potaches et une sincère fierté d'être là pour envoyer leur garage-punk aux esgourdes d'un public venu nombreux pour eux, nul doute que tout était





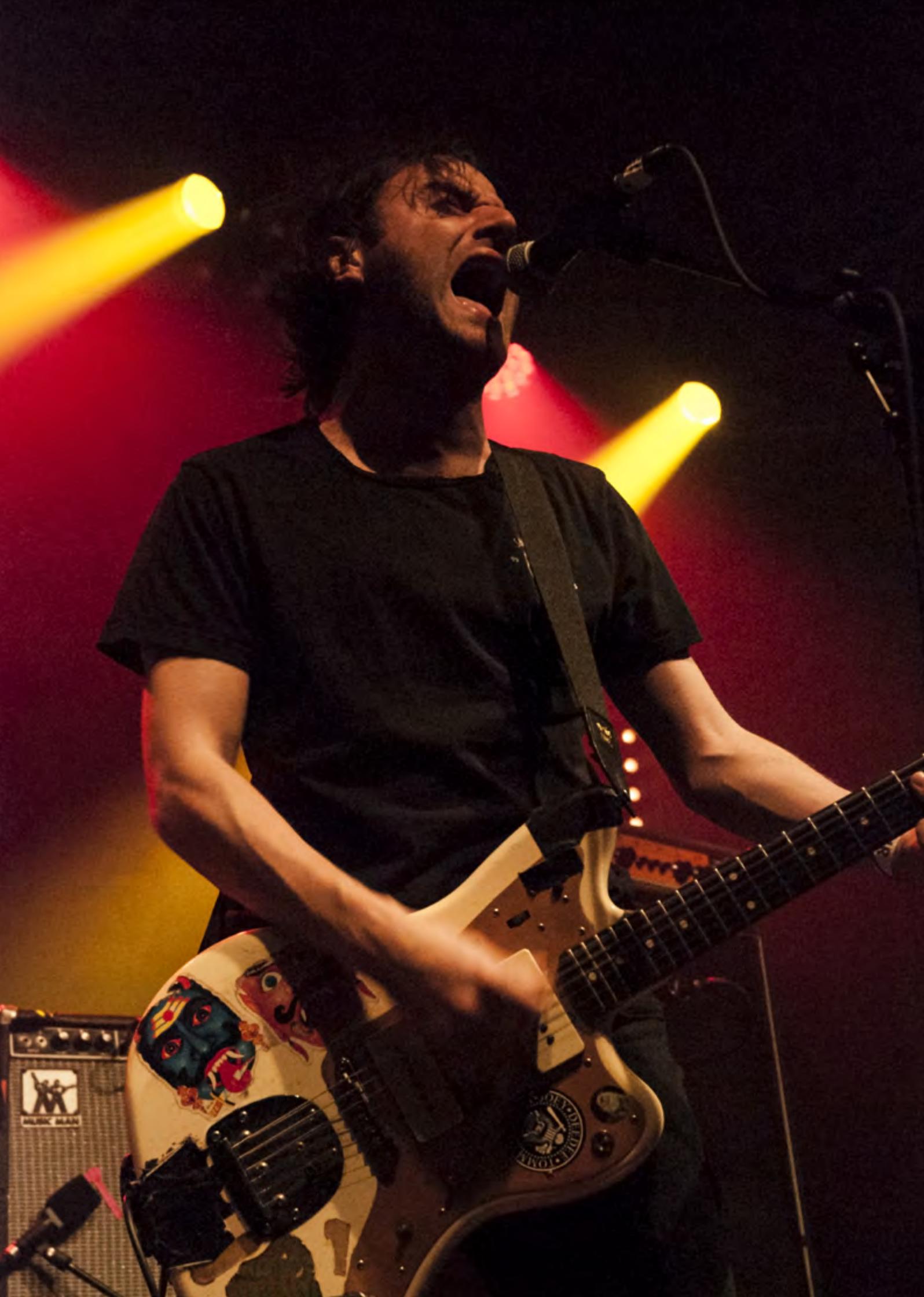
réuni pour que la soirée se déroule absolument bien. Et l'on ne s'est pas trompé ! Les gars de Sens, capitale du monde, comme ils aiment le rappeler à chaque occasion, ont déroulé leurs tubes à foison en mode mitrailleuse («Trevor Philippe», «Crystal clear», «Sun 41», «Split tongue»...) et nous ont même donné le privilège de découvrir deux nouveaux morceaux (dont un qui se nommerait «Summer») qui laissent présager du bon pour la suite. Intense et énergique fut ce show qu'on n'a franchement pas vu filer, c'est souvent ce qui caractérise la qualité d'un concert. On se sentirait presque chanceux d'avoir vu ce spectacle ce soir à Issy, mais paraît-il que «c'est comme ça

à chaque fois» d'après certains fans. Ceci dit, il est vrai que le concert à La Ferme Électrique de l'été dernier était déjà super bon. Y'a plus qu'à attendre le prochain disque et de découvrir les nouveaux morceaux sur une prochaine tournée. On a hâte, en tout cas.

**Merci à l'équipe du Réacteur et de l'Espace Icare, merci à Hugo des Truckks.**

■ Ted  
Photos : Ted







## ABYLIFLY

### ULTIMUM ZERO

(R.A.F Prod!)

L'habit ne fait pas le moine. Après avoir ouvert l'enveloppe contenant Ultimum zero le CD digi-pack du premier album de Abylifty, et avant d'enfourner le disque dans ma platine (délai qui peut prendre entre cinq secondes et quelques mois !), j'ai scruté comme il se doit la pochette au joli ciel bleu. Et j'étais loin d'imaginer que le fond (c'est-à-dire le son) n'aurait pas grand-chose à voir avec la forme.

Outre la biographie format A4 livrée avec l'exemplaire promo, je suis allé farfouiller sur la toile histoire d'en savoir plus. J'ai notamment eu accès à une page KissKissBankBank qui a pu me donner

quelques pistes complémentaires (couplées à celles communiquées par mon pote Yann Cafzic) : Abylifty est un duo de Mont-de-Marsan et dont les musiciens (Bach et Mimi en l'occurrence) officiaient dans le groupe de punk-rock Timides!. Après un EP et un album, Ultimum zero est donc le deuxième effort longue durée. Dix titres, un poil plus de trente minutes. Largement suffisant pour se faire une (très) (très) (bonne) idée du punk-rock balancé avec rage et talent. Car oui, il s'agit bien de punk-rock (saupoudré de noise) chanté majoritairement en français, mais aussi en anglais et en espagnol. Du punk-rock tendu («Le marque page», «Ultimum zero»), abrasif («Monkey»), entêtant («Information»), de pure tradition alternative mais aux sonorités modernes et à la production dynamique. Penchant nettement du côté UK, les morceaux sont bruts et sans concession. Ils sont joués avec une certaine conviction et surtout, ils sont bien foutus. Pas (ou très peu) d'artifice, pas (ou très peu) de plan alambiqué, juste (et c'est déjà pas mal) beaucoup de talent et de bon goût. Ça ne respire pas la gaîté («2020»), ça colle au cerveau comme un chewing-gum aux godasses et même le groupe alterne les morceaux speed («Olivrade», «Tout le monde») et les titres plus lourds et percutants («Malgré»), c'est dans ce deuxième registre que le groupe se révèle être, à mon sens, le meilleur.

Si tu es curieux (je n'en doute pas) et que tu ne t'arrêtes pas au ciel bleu de l'artwork, tu constateras à l'écoute de ce disque qu'Abylifty tient plus de l'orage sonore. Une belle surprise made in Sud Ouest.

■ Gui de Champi





## PRÉCIPITÉ

### NAUFRAGES

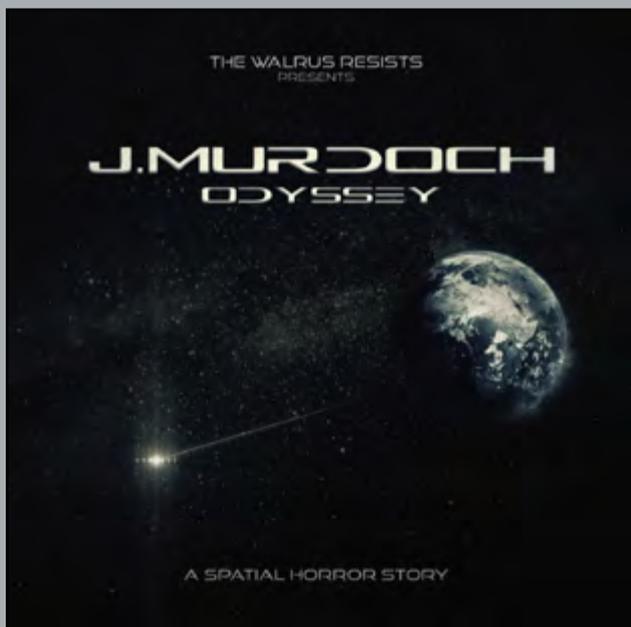
[Araki Records]

Je découvre François Clos à travers la direction de son projet Précipité. Ce couteau-suisse dans le domaine musical (musicien, compositeur, ingé-son, arrangeur, producteur) mais également réalisateur et producteur de film, s'est lancé dans un ambitieux premier album nommé Naufrages, avec une ribambelle de musiciens issus de formations aussi diverses que Shoefiti, Melusine, Esmerine ou encore Les Marquises. Ce collaborateur de La Blogothèque, de la série Parlement et de France Culture s'est permis ici une grande liberté artistique, comme le krautrock, genre dans lequel il s'identifie. L'amalgame des ambiances rend son Naufrages évidemment dense, à commencer par l'introductif «Transmission» qui, en dépassant les 15 minutes, nous invite dans un circuit aux lignes dignes des plus belles montagnes russes dans lesquelles on côtoie à la fois le post-rock, le math-rock, l'indie-rock et le jazz-rock, et ce, tout en poésie.

Le tour est magnifique, mais ce n'est que le début. Des tourbillons spacieux et nuancés, on va en connaître tout au long de ce disque, toujours avec un goût prononcé pour l'esthétique sonore car François n'hésite pas à utiliser des instruments divers pour varier les ambiances de ses neuf compositions (guitares, marimbas, violons, clarinette, glockenspiel, différents cuivres, programmations électroniques...). Ces dernières sont réalisées de manière à s'immerger de façon progressive dans chacun des dédales

proposés. Hormis peut-être la virulente «Stop», d'obédience punk, qui honore à peine la minute. Le travail fourni par Précipité me rappelle à la fois par moments les errances de Les Marquises voire même de Oiseaux-Tempêtes avec les turbulences rock d'Ulan Bator et les méandres du dernier Monolithe Noir. Autrement dit : du tout bon !

■ Ted



## THE WALRUS RESISTS

### J. MURDOCH ODYSSEY

(No Need Name)

Bien que passé par Send The Wood, on a raté Sons Of Gehenna en 2019 mais un nouvel EP permet de faire le point sur l'aventure The Walrus Resists. Avec Tobby et Kam toujours aux commandes, le combo a conservé sa base thrash/death mais l'a assez copieusement arrosé de prog et a épicié le tout avec une grosse poignée de djent.

Le résultat, c'est cette horrible histoire spatiale que J. Murdoch Odyssey. Un gros EP qui nous raconte l'histoire d'un équipage qui quitte notre planète avant sa destruction mais ne sait pas trop où il va. Contrairement aux Montpelliérains qui savent très bien ce qu'ils font et dosent les moments où il faut calmer le jeu et ceux où ils n'hésitent pas à tout casser. Entre l'introduction (et un sample tiré de Mad Max 2) et la première grosse rasade de baston, il n'y a que quelques secondes, ça growle et nous assomme quasi sans prévenir puis le chant ou le riff principal se font alternativement plus doux avant de tout pulvériser de nouveau. Le monde se meurt mais pas la qualité pour amalgamer autant d'idées différentes en si peu de temps. Un énorme passage djent fait le break avec un autre plus électro où le sample du narrateur, froid, reprend pour quelques phrases imagées. «You gotta leave something behind» laisse moins de place aux silences et si j'accroche moins à quelques passages plaintifs, le titre offre une belle densité et des breaks encore ultra travaillés qui mettent

sur orbite un refrain accrocheur. Plus cool, plus rock, plus prog, «All other considerations secondary» mélange davantage les genres en conservant une nature metal grâce au superbe son des guitares, le titre sort de l'ordinaire mais tout y est maîtrisé, c'est une belle respiration car après avoir invité une réplique culte issue de Predator (et le «Aiguise-moi ça» qui arrive plus tard et juste parfaitement placé !), on reprend les coups chaloupés de savate dans la tronche et on finit au sol dans une ambiance de musique de film de SF. L'opus aurait pu se terminer là mais pour revenir à la tranquillité du quotidien, The Walrus Resists livre «Wake up time to die», un instrumental ultra calme où les seules voix sont samplées, elles évoquent la prise de distance avec le monde connu, l'entrée dans un univers plus froid, plus sombre et totalement silencieux.

Ainsi s'achève l'odyssée de J. Murdoch, peut-être est-il le personnage principal de Dark city qui transpose là une de ses vies... Peut-être n'est-il pas lié au cinéma, ce qui est sûr c'est qu'avec lui, on fait un sacré voyage en terres métalliques.

■ Oli



# unswabbed



Nouvel album !

**6** • Disponible maintenant

Le retour des pionniers du Nu Metal français !

Inclus les titres des EP 6.1 et 6.2

Disponible sur [unswabbed.bigcartel.com](http://unswabbed.bigcartel.com) et sur



Retrouvez

# unswabbed

en concert

D'autres dates à venir...

**PARK ROCK FESTIVAL**

Samedi 19/08 - Parc de Baudour (BE)

**MASS HYSTERIA**  
**DEAR MOTHER**  
**UNSWABBED**  
**THE LUCKY TROLLS**  
**THE BUTCHER'S RODEO**  
**CELLAR TWINS**  
**VIRGIN PROZAK**  
**TITANS RAGE**

INFO & TICKETS  
[PARKROCKFESTIVAL.BE](http://PARKROCKFESTIVAL.BE)



## FRANÇOIS MERLIN

### LES MAGNIFIQUES

[Araki Records]

Dire que cet album est magnifique, il n'y a qu'un pas que je n'ose franchir. D'ailleurs, qu'est-ce qu'être magnifique ? Le musicien François Merlin en publie une définition sur la page Bandcamp de son nouveau disque : « *qui est beau, vigoureux, qui a une belle attitude extérieure, une mise élégante. Qui est remarquable dans une activité, dans une attitude morale, intérieure* ». On s'aperçoit après avoir lu cela, que non seulement, le pas sera franchi, mais surtout que François Merlin est le personnage que joue J-P Belmondo dans le film «Les magnifiques» réalisé par Philippe de Broca en 1973. Un écrivain qui s'identifie au personnage principal de ses livres : un agent secret idéal rocambolesque... Tout s'explique enfin.

Le pas sera franchi car ce François Merlin sort ici une très belle œuvre instrumentale conçue et produite sur deux années, une bande son cinématographique très 70s à la fois romantique et gracieuse de 8 pistes dont chacune d'elle porte le nom d'un «Magnifique». Si tu aimes les ambiances pop et éthérées, ainsi que les titres contemplatifs s'acoquinant par moment avec le post-rock, ce disque est définitivement fait pour toi.

■ Ted



## RIMEL

### TRANSPARENT

[Slow Death]

Ça oppresse, ça tangué, ça fuzze et ça noise, mais ça tient inexorablement et surtout magnifiquement le cap. Voici les premiers mots qui me viennent à l'esprit une fois déroulés les huit titres de Transparent, le premier album de Rimel. Nouveau trio composé de deux anciens Davy Jones Locker (et un actuel Foggy Bottom), Rimel ne fait pas dans la dentelle en bousculant et happant l'esprit de ceux et celles qui auront la curiosité (et le bon goût) de se laisser emporter par l'univers noir et hypnotique du groupe mosellan. C'est sous un déluge de décibels que l'auditeur est cueilli à froid avec des boucles de guitares malsaines et un chant monocorde et envouté («Transparent»). Que le groupe enchaîne des tempos lourds et mesurés dans le temps («Déraillés», «Électrique») ou qu'il lâche les chevaux avec des brûlots mâtinés de pop/noise décomplexée («Le jeu m'a lâché», «Pas de répit»), il excelle dans tous ces registres. Transparent est un disque qui n'a rien de fade ou de répétitif. Non. C'est un disque dont on a du mal à se détacher de par la richesse des sons et des ambiances torturées, et dont je suis curieux de voir la restitution en live. Ça tombe très bien, vu que la release party aura lieu le 15 avril à Nancy. Gardez-moi une place au premier rang, les gars !

■ Gui de Champi



## PAULETTE

### PAULETTE

[Autoproduction]

«On va vous parler de Paulette» chante Paulette sur le titre «Paulette» de leur LP Paulette. Voilà, je pense que pour Régine ou Françoise, faudra repasser. Alors qui est Paulette ? Paulette est un power trio rock de la façade atlantique pour faire simple. Textes chantés en français (eh oui, c'est pas Cindy, c'est Paulette !), en double

voix mixte, guitare aux riffs parfois bien stoner, batterie brutale, synthés pour les fioritures, les accompagnements ou la basse. Au final, c'est Élodie Daré (chant, synthé, synthé basse), Thomas Fernandes (chant, guitare) et Boris Larzul (batterie). Alors oui, mais personne ne s'appelle Paulette ? Alors si, Paulette est bien là, sur scène, imposante et élancée, mais aussi sur la pochette, c'est donc un mannequin, muse en cire aux teintes violacées et bleutées, sa rigidité et son altière posture s'opposant à sa musique, rock déluré, un brin décalé, un The Dead Weather frenchie, aux chants criards et agressifs. 10 titres éclectiques, qui commencent par un «Mur d'horizon» qui n'attend pas 3 secondes pour t'attraper par la peau des fesses pour te jeter dans les bras de Paulette. On y trouvera aussi un «Realise» où c'est cette fois la guitare bien fat qui te garnira les écoutilles. «Under the sweet light» pour le seul titre en anglais qui la jouera blues rock planant très épuré. Et qui peuvent finir par un «When» sur un piano léger sur lequel les deux voix d'Élodie et Thomas se posent avec leurs timbres si particuliers. Bref, je viens de te parler beaucoup de Paulette, plaise à toi de l'écouter chanter, hurler, gratter, taper, pianoter, car oui, Paulette sait tout faire, et elle le fait bien.

■ Eric

Photo : Adeline Kerros



AVAILABLE IN LP SUMMER 2023



AVAILABLE IN DIGITAL :

[HTTPS://ESCAPE-PUNKHC.BANDCAMP.COM/ALBUM/SCREAMS-OF-ANGER](https://escape-punkhc.bandcamp.com/album/screams-of-anger)





## HYPNO5E

**SHEOL**

(Pelagic Records)

Le blanc domine de nouveau l'artwork d'un album d'Hypno5e, le blanc qui évoque autant la pureté que le calme, deux adjectifs qui peuvent correspondre à ce nouvel opus où les lourds et sombres passages métalliques sont relégués au deuxième plan. L'atmosphère générale est davantage portée par des moments de douceur, une musique plus rassérénante que troublante quand bien même certaines structures sont saillantes et certains mots et riffs rappellent l'amour de dédales.

Sheol, c'est le séjour des morts, ici plus le paradis que l'enfer, d'ailleurs un des samples est extrait du film culte «Les enfants du paradis», avec cette ode poétique au théâtre, on peut aisément faire un lien tant les titres sont beaux, parfaitement agencés et rythmés. Chaque note est à sa place tout comme chaque élément de l'artwork vient s'agrèger pour faire un tout agréable même quand il est déconstruit et réagencé. Les samples tiennent une place importante dans cet opus, qu'ils soient des extraits de films (Marcel Carné mais aussi Jean Cocteau), de poésie (César Vallejo), qu'ils soient en français, en espagnol ou en anglais, avec une voix masculine ou féminine, ils sont toujours justes et s'imbriquent parfaitement avec les instruments, on pourrait même imaginer qu'ils ont été posés avant la musique tant le mariage est naturel et élégant. Le travail de précisions est assez bluffant, chaque seconde proposée (et il y en a plus de 3700)

semble avoir été réfléchi pour que les notes qui occupent cet espace de temps soient les meilleures. Dans cette optique, les sons, qu'ils soient de la guitare, de la basse, de la batterie ou d'autres instrus comme ce superbe violoncelle, sonnent avec une puissance incroyable, évite donc d'écouter cet album sur un appareil qui ne fait pas honneur au travail du groupe et de Chris Edrich, les mecs ne se décarcassent pas pour que l'on s'extasie sur une plate-forme de streaming qui compresse et écrase les finesses. En comptant davantage les points dans le combat entre la clarté et l'obscurité, je me rends compte que l'impression de «douceur» est certainement un trompe-l'œil, si le chant clair tient une grande place dans la transmission des mots, les guitares durcissent plus souvent le ton qu'il ne peut paraître après les premières écoutes. Dans le silage de «Tauca, pt. I - Another» (donc le début du morceau présent sur A distant [dark] source) ou des deux autres «Pt 1» qui introduisent des morceaux plus violents, elles s'amuse à passer de la chaleur de l'acoustique à la brutalité de la saturation mais comme le chant ne suit pas toujours leurs élans, je reste dans un certain confort même quand tout peut s'écrouler («The dreamer and his dream»).

Toujours aussi exigeants avec eux-mêmes, les Montpelliérains poursuivent leur œuvre sans commettre la moindre faute, ils ont beau nous habituer à un tel niveau depuis plus de 10 ans, j'en reste encore assez béat à chaque nouvelle offrande. Au final, j'aurais pu n'écrire qu'un mot pour évoquer ce disque : «Merci».

■ Oli



# HYPNO5E

**CHANTEUR, GUITARISTE, PRINCIPAL COMPOSITEUR, RÉALISATEUR DES CLIPS, EMMANUEL EST POUR BEAUCOUP DANS LES CRÉATIONS D'HYPNO5E, C'EST DONC À LUI QU'ON A POSÉ QUELQUES QUESTIONS SUR LE NOUVEL ALBUM DU GROUPE ET LA TOURNÉE À VENIR.**

**Pourquoi utiliser une référence biblique pour ce nouvel album ?**

Direct dans le vif du sujet ! C'est un peu par hasard, je suis tombé sur une émission sur France Culture qui parlait du Sheol, la notion de cet espace qui n'est ni un paradis ni un enfer, une zone de transition où les gens bons et mauvais se retrouvent. C'est un territoire dur à définir et intraduisible en français. Ça m'a évoqué ce qu'on avait développé avec «Tauca», ce territoire qui accueille les spectres de ceux qui ont habité là-bas, un territoire d'errance qui correspond à la dramaturgie de l'album. Et comme il est peu traduisible et dur à définir, ça laisse une part d'interprétation assez large, ça ne fige pas les choses, c'est un espace imaginaire très flou, très vague qui rend l'écoute plus libre. Personne n'est croyant dans le groupe, j'ai toujours été attiré par la liturgie, la religion parce qu'il y a une forme de métaphysique qui nourrit beaucoup l'imaginaire, le fait d'aller chercher un terme de la Bible, ce n'est

pas voulu, c'est par hasard.

**C'est aussi un titre «court» par rapport aux précédents...**

C'est quelque chose de plus brut, plus direct. C'est pas forcément volontaire mais ça traduit aussi la façon dont j'ai abordé la composition de cet album, à mon sens un peu moins cérébrale, plus directe, un peu débarrassé du côté intellectualisant qu'on avait auparavant.

**Rien n'est laissé au hasard avec Hypno5e, que l'artwork soit dominé par le blanc, ça signifie aussi quelque chose ?**

Il y a quelque chose de plus solaire dans cet album, par rapport à l'histoire du diptyque avec A distant (dark) source, on voulait quelque chose de plus lumineux, le précédent se déroule autour d'une nuit, là, c'est éveillé, ça se passe en journée, c'est éblouissant. Je n'ai pas trop donné de directives, j'ai récupéré des dessins de mon père et je les ai envoyés à Ivan



Bertin avec qui on travaille depuis Alba - Les ombres errantes, il a écouté l'album et a sorti cette pochette là en quelques heures, il nous a touchés directement. C'était une évidence. Lui aussi a senti quelque chose de plus solaire, plus lumineux. Et je voulais de la clarté pour la lecture, un élément central assez lisible.

**L'album dans son ensemble m'a paru plus calme. La direction générale d'un disque, c'est quelque chose de réfléchi ?**

Je laisse toujours beaucoup de place à l'improvisation, c'est la manière dont je compose. Je n'arrive jamais en studio avec un truc fini, y'a toujours plein de petits trucs qui sont construits au moment de l'enregistrement. Les morceaux qui sont sur l'album, ils sont construits seconde par seconde en studio avec des éléments composés avant et d'autres ajoutés. Il n'y a donc pas vraiment de vision globale. Avec «Tauca part 2», j'avais commencé à déployer des parties calmes, des trucs un peu «transe», assez longs, je voulais retrouver ce genre de choses, et des instruments acoustiques comme sur Alba - Les ombres errantes. J'avais envie d'intégrer ça dans l'album mais au moment de l'improvisation, si ça sert le morceau d'avoir une partie longue et calme, alors ça vient comme ça. On a commencé à jouer l'album en live et y'a beaucoup de gens qui nous disent qu'en live,

ça reste assez violent, les titres sont assez denses, on a des morceaux des autres albums et au final, le set est assez bourrin... (rires)

**Deux membres ont changé mais pas Hypno5e, on a vraiment la suite logique de l'album précédent... Les nouveaux ne peuvent pas s'exprimer ? Tu ne ressembles pourtant pas trop à un dictateur...**

Cet album a été composé avant qu'ils n'arrivent. Dans la structure, on compose toujours les guitares en premier avec une base de batterie et de basse avec un logiciel. Là, ils sont arrivés quand on allait enregistrer l'album, ils ont écrit leur partition assez vite. Quand on écoute la batterie, il y a une couleur qui a changé par rapport au jeu de Théo, c'était très tellurique, là, c'est plus organique, plus improvisé dans le jeu de Pierre. Pareil pour Charles. Ils ont composé leurs parties mais la base musicale était écrite avant. Même si je ne suis pas dictateur, j'aime bien avoir la main (rires). Pierre a presque tout improvisé en studio, j'étais en régie, je disais si c'était «oui» ou «non», il a proposé plein de supers trucs. Plutôt que de tout figer en amont, on a pris le parti de l'improvisation et donc c'est assez différent de ce qu'on avait avant.

**Et le prochain sera encore différent si vous vous connaissez mieux pour les impros...**

De base, on travaille avec Jo' sur le gros de la musique avant de partager avec les autres, là, on va peut-être faire autrement. Mais jusque là, on n'a jamais composé ensemble, on ne se retrouve pas en répèt' pour écrire, la composition est toujours assez solitaire. On structure et on arrange ensemble les titres...

**Il y a de nombreux samples, comment se fait la sélection ?**

Ça dépend des albums, sur Alba - Les ombres errantes, c'était un acteur qui lisait les textes par rapport au film, là, c'est des choses que j'ai mises de côté en lisant ou en voyant les films. En général, c'est pendant la composition qu'on choisit les samples, là, c'est différent, c'est vraiment venu à la fin, je voulais en mettre moins qu'avant. On choisit en fonction de ce qui est dit, des textures de voix, du rythme du texte, on met ça comme un instrument. C'est César Vallejo qui ouvre l'album, c'est un de mes auteurs préférés, je voulais le mettre en ouverture, ça correspond très bien au décor. Il y a des films comme «Les enfants du paradis» que j'avais vu il y a très longtemps et que j'ai revu et le thème collait, et on greffe ça en studio.

**Pour «Les enfants du paradis», c'est donc pas pour faire écho à Sheol...**

Non, cette scène-là raconte un truc qui crée un dialogue avec l'album ou le précédent comme avec l'ouverture de «On the dry lake» et le grain de voix du duo, ça crée du lien entre les albums aussi. Ça m'a paru pertinent.

**Tu les poses après la compo, si jamais ça ne matche pas, t'acceptes de le sacrifier ?**

Oui, on a viré pas mal de samples de la préproduction, et à un moment donné, je voulais tous les enlever ! Je voulais être plus radical, laisser la musique raconter ce qu'elle avait à raconter sans intégrer de dialogues. Finalement, c'est une deuxième grille de lecture qui ne nuit pas et il y a de la place pour ces samples. Mais oui, parfois on s'en passe pour ne pas surcharger de sens.

**Tu évoquais un dialogue entre les deux albums. Là, on a le début de «Tauca» qui arrive après la partie 2, il n'avait pas été gardé pour**

**l'album précédent, ça semble un peu fou. À part Tool, y'a peu de groupes qui se permettent ce genre de choses, vous l'avez retravaillé pour le mettre sur Sheol, pourquoi aller aussi loin ?**

Ça s'est fait naturellement, quand on a fini A distant [dark] source, on a trouvé qu'il n'avait pas sa place dans cette dramaturgie. C'était intéressant de créer une histoire sur un temps plus long, ça fait un pont et le titre s'est enrichi. Et il ne faut pas oublier que c'est un diptyque donc il y a plein de choses qu'on a gardé, les cris du dernier riff de «Slow steams of darkness» ce sont ceux du début de «On the dry lake», il y a plusieurs trucs comme ça qu'on retrouve sur les deux albums. Garder «Tauca», c'est donc assez naturel.

**Tu as réalisé le clip de «Slow steams of darkness» avec pas mal de références et de poésie, c'est un énorme boulot. Visuellement, c'est très proche de «Lava from the sky», les deux ont-ils été travaillés en même temps ?**

Non, mais on a la volonté de faire communiquer les clips entre eux. Le personnage de «Lava from the sky» réapparaît à la fin de «Slow steams of darkness», on veut créer du liant entre les morceaux, avec les textes ou avec une esthétique commune, on peut les regarder à la suite. On va continuer comme cela pour les prochains.

**Ça servira aussi pour le live ?**

On a décidé d'épurer le plateau, on n'a pas intégré d'images vidéos sur cette tournée. On a tout axé sur la scénographie pour ne pas trop figer les choses, comme la musique et le jeu de lumière sont assez denses, on s'est dit que ça ferait trop d'informations. On changera peut-être d'avis ensuite mais pour le moment, on travaille sans.

**Tu n'arrêtes jamais de travailler pour le groupe ?**

Si, j'ai fait un petit break. Mais j'ai envie de sortir des choses plus régulièrement qu'avant. On a perdu 2 ans de nos vies comme tout le monde, j'ai envie de faire plus de choses. Mais ça ne veut pas dire qu'un nouvel album sortira tout de suite, on veut d'abord faire une belle tournée avec celui-là puisqu'on n'a pas pu le faire avec A distant [dark] source puisqu'après



deux mois tout était annulé. Là, on devrait tourner un an ou deux.

**Les dates vont s'enchaîner en avril puis vous jouez à Paris au Trabendo le 19 mai, c'est une date plus importante que les autres ?**

Toutes les dates sont importantes. À Paris, il y a la presse, et souvent une très bonne ambiance. Mais que ce soit à Nantes, Toulouse ou ailleurs, on ne met pas une date en avant. On fait en sorte que chaque concert soit aussi bon.

**En août, vous serez au Arctangent, c'est le plus beau festival dans votre genre de musique ?**

On avait participé à une émission en streaming pendant le COVID, on n'y est jamais allé mais la programmation est super exigeante, c'est une superbe vitrine de jouer là-bas. En plus, en Angleterre on a assez peu joué et là, il y aura une portée européenne. On joue le soir de Convergence, ça va être une belle soirée.

**Tu connais l'implication de Pelagic Records là-dedans ?**

Non, on est programmé par notre tour-booker. Il y a beaucoup de groupes de Pelagic Records

mais ça doit être juste que les programmeurs connaissent bien le label.

**Pelagic Records vous distribue à travers toute l'Europe, il y a des pays où ça répond mieux ?**

J'ai pas encore de retours sur les ventes de ce nouvel album mais je sais qu'en Allemagne et en Hollande, ça marche pas mal. Ce que je vois, c'est surtout la presse, et ça réagit bien dans ces pays-là.

**Le lendemain, vous serez au Motocultor, vous n'allez pas pouvoir profiter du festival...**

Je ne sais pas comment on va faire, je crois qu'on joue en fin d'après-midi au Motocultor, il faudra pas trop boire la veille et peut-être qu'on ne verra pas les têtes d'affiche...

**Merci**

Merci à toi pour ton temps, c'est sympa de se sentir soutenu !

**Merci Manu et merci Clément (Vous Connaissez ?).**

■ Oli

Photos : Cyrielle Thélot



## CLINIC RODEO

### LES NUITS

[Autoproduction]

Je suis assez friant des mélanges. Enfin, pas toujours. Pour les alcools par exemple, c'est un coup à ce que je sois malade rapidement. Bon, ceux qui me connaissent savent que je ne bois que très peu de boissons fortes, alors c'est un peu normal. Par contre, comme je consomme pas mal (pour ne pas dire énormément de musique), les superpositions de styles pour créer une identité sonore à un artiste ou un groupe, j'adore. Et quand ça rentre dans mon champ d'écoute, c'est encore mieux. Exemple frappant avec le nouvel opus de Clinic Rodeo.

Duo composé d'Adrien Mallamaire (également membre des Washington Dead Cats) au chant ainsi qu'aux instruments à cordes et de Joy Harvey aux percussions et aux claviers, Clinic Rodeo a enregistré et mixé lui-même ce nouvel album (le quatrième d'une discographie qui a débuté en 2011) à Montreuil. On n'est jamais mieux servi que par soi-même. Voguant dans la pénombre de rythmes rock/rockabilly/punk/garage/stoner sentant bon l'Amérique d'autrefois et les ambiances lugubres, Les nuits est un album sombre, audacieux et avec beaucoup de caractère. Enchaînant les morceaux lourds et hypnotiques («By my flesh», «Rats») et les titres plus calmes et non moins percutants («Electric lights», «Lost hills road», le sublime «Skyless stars»), Clinic Rodeo est la bande son parfaite d'un thriller psychologique complètement suggestif et jamais racoleur. Exit les scènes specta-

culaires et les images gore, bienvenue au scénario bien ficelé, aux séquences ensorcelantes et au montage sans défaut.

Tout au long des douze pages de cet album qui colle à la peau, l'auditeur est chahuté par la précision des sonorités fortes mais jamais agressives, et par le talent de l'écriture et de l'interprétation. Le ton monocorde d'Adrien et les chœurs envoûtants rendent l'ensemble encore plus intrigant et c'est un peu déboussolé qu'on achève l'écoute de ce disque vraiment à part. Avec l'envie irrésistible d'y retourner. L'ensemble est tellement complémentaire que j'ai du mal à extraire un titre plutôt qu'un autre. À écouter d'urgence !

■ Gui de Champi

Photo : Jules Teyant





## DEAD CHIC

### THE VENUS BALLROOM

(Upton Park)

À peine 5 secondes, même pas 10. C'est le temps qu'il faut pour écouter l'entame de ce The Venus ballroom, et se tenir soudainement à l'arrêt, comme un chien de chasse qui a vu un écu-reuil, figé par un son qui sait t'attraper. En 5 secondes, il y a déjà du corps, et en 30 secondes, il y a de l'âme. «You got it», le si bien nommé track introductif : quelques cuivres accrocheurs, les claviers sautillants, la guitare fuzz en appui, une section rythmique parfaite (avec des castagnettes parcimonieuses qui paraissent évidentes, tant elles sont bien distillées), et une voix intense, parfaite, soul blues rock en veux-tu,

eh ben voilà....et c'est juste le premier titre.

Dead Chic, à l'origine, c'est la rencontre entre Andy Balcon et Damien Félix. Le premier, Londonien, surtout connu pour avoir fait partie du duo Heymoonshaker, avec Andy au chant et à la guitare et Dave Crowe en human beatbox. Le deuxième, jurassien, également connu pour avoir fondé Catfish et Bigger et dont nous avons déjà parlé dans le W-Fenec. Ils sont rejoints par Rémi Ferbus pour la batterie et Mathis Akengin pour les claviers, et l'équipe est au complet. Et avec ce quatuor, il va y avoir de la chaleur, des larmes, de la sueur, des bousculades, des empoignades, de l'intensité, des chuchotements, des cris, du sexe. Bref, il y a de la vie dans Dead Chic. Peut-être parce qu'Andy sait chanter comme un Tom Waits qui va poser ses tripes dégoulinantes d'émotions sur la table, peut-être parce que Damien sait maîtriser le fuzz de sa guitare comme un forgeron sait couvrir le feu, peut-être parce que Rémi peut enflammer ses fûts comme gronde le tonnerre, peut-être parce que Mathis propose pour chaque titre une partition originale à la mélodie qui fait mouche. Sûrement parce que ça sonne diablement original, comme une bande son d'un western composé de la musique d'Osees rencontrant quelques mariachis, un brass band, quelques bluesmen et folkmen égarés. Et tout ça, dans seulement 6 titres ? Ben ouais, quand y'a du niveau, l'affaire peut être pliée en moins de 30 minutes. Bon les Dead Chic, faut vite retourner en studio, ou tourner dans les salles, il m'en faut plus !

■ Eric

Photo : David Boehm





## H-BURNS

### SUNSET PARK

[Yotanka Records]

H-Burns n'a plus besoin de prouver quoi que ce soit à qui que ce soit. Sa folk peut se teinter de pop ou de rock, jouer avec les couleurs chaudes d'un feu de camp ou celles plus froides de l'horizon sur l'océan, peu importe, on reste accroché à sa voix, sa guitare, ses idées, ses humeurs.

Parmi celles qu'on lui associe régulièrement, la mélancolie tient toujours une grande place sur *Sunset park* qui débute avec le titre éponyme chargé de cette envie de retrouver des paysages plus joyeux que le mauvais film auquel notre auteur se compare. Une saine énergie balaye ces sentiments, «Blue lights» va de l'avant, se veut positif, c'est une pépite rock qui brille même avec une rythmique assez synthétique et basique. Plus intimiste, «Morning flight» laisse les sons «parasites» des glissés sur le manche, alourdit l'ensemble avec des cuivres et pour ne pas nous laisser emporter par la tristesse, «Late bloomers» redonne du rythme, l'alliance de la nervosité, des petites notes et d'un chant qui va chercher quelques mots plus hauts est une pure merveille. Fragile, touchant, envoûtant, c'est un de mes titres préférés, tu peux en plus profiter de belles images pour accompagner sa découverte car c'est un des morceaux mis en avant par un clip, choix très judicieux... Plus posé et bénéficiant de quelques arrangements venus de loin, «New moon» a une identité assez forte mais ce n'est rien à côté de «Dark eyes». J'ai beaucoup de mal avec la variété ou la variété-rock mais ce

«duo» avec Dominique A est une des plus belles collaborations entendues ces dernières années, les voix se marient parfaitement, autant par les sonorités de l'anglais et du français, que par les timbres ou par les variations d'intensité. Ajoute à cela un savant dosage d'électronique et tu obtiens un des morceaux phares de cet opus. Il rend même un peu fade le «Different times» qui suit, alors que c'est un titre plutôt enjoué et lui aussi très sympathique. Plus dépouillé et grave, «L.A.» a peut-être été écrit au moment de l'enregistrement en Californie avec Rob Schnapf (Elliott Smith, The Vines, l'album *Night moves*, le mix de *Kid we own the summer...*), on y sent moins de travail de finitions, il est plus direct et touche par sa simplicité. Arrangés, enrobés, «Familiar» comme «Sidelines» gagnent en chaleur grâce aux instruments ce qu'ils perdent en optimisme à travers les textes. Générique de fin avec «Movies» dont les harmonies semblent faire écho à celles de «Sunset park», les accords de la guitare électrique conservent une forme de nonchalance, comme si H-Burns acceptait de se laisser dériver, emporter par ses émotions.

En alternant les dynamiques, *Sunset park* met en valeur tous les talents, bien connus, de Renaud, et même quand il travaille hors de sa zone de confort, il arrive à nous émerveiller. Certainement un de ses meilleurs albums.

■ Oli



## BLACK SEA DAHU

### I AM MY MOTHER

[Autoproduction]

Découvert en fin d'année dernière à travers une vidéo live en noir et blanc de «Glue» - le premier titre et single d'I am my mother - Black Sea Dahu m'a littéralement scotché. Pensant dès les premières secondes qu'il s'agissait d'un homme au chant, j'ai d'abord été ébloui par la force de la voix à la fois chaude, puissante et douce de Janine Cathrein, la fondatrice de ce projet au sein duquel se trouvent six musiciens dont sa sœur et son frère. Une entreprise à moitié familiale donc. Après *White creatures* paru en 2018 et une tournée qui a suivi, les Suisses ont donc enregistré avec pénibilité ces sept nouveaux titres en 23 jours à Bienne, puis ont délivré en février 2022 un deuxième album d'une durée relativement courte (33 minutes). A posteriori, condenser le contenu de ce disque était le meilleur choix qu'ils aient pu faire car on n'y trouve pas la moindre présence de déchets ou de mauvaises inspirations, la cohésion entre les morceaux fait sens.

I am my mother, c'est le folk pop ouaté et aéré qu'on admire, qui a cette chance d'être en plus merveilleusement bien orchestré, par petite touches, sans grandiloquence abjecte. Cette musique qui te fout les frissons à chaque accord ou envolée vocale passionnée, et qui est capable de te tirer des larmes si tu es trop sensible ou mélancolique. C'est une œuvre qui apaise l'âme pour affronter les problèmes et sujets qu'elle soulève, à savoir la démence («Glue»), la rela-

tions des hommes avec la planète et entre eux («Human kind») ou encore les rapports familiaux («I am my mother»). On aime aussi la musique des Zurichois car elle représente ce qu'il y a de plus honnête, avec ses qualités mais aussi ces (quelques) défauts intentionnels comme les fausses notes de guitares dans l'introduction de «I am my mother» (sont-elles vraiment fausses, à ce propos ?). Voici donc un disque de chevet fait de touches d'ombres et de lumières, d'harmonies inspirantes et percutantes, et qui répond plus que favorablement à l'idée qu'on se fait du beau. Ce n'est pas si courant que ça, alors foncez vite découvrir cette pépite.

■ Ted



# BLACK SEA DAHU

AUTEURE D'UN ALBUM FOLK POP DÉLICIEUX, JANINE CATHREIN, TÊTE PENSANTE DES SUISSSES DE BLACK SEA DAHU, N'A PAS BEAUCOUP HÉSITÉ DANS SES RÉPONSES DE NOTRE INTERVIU.

## Guitare ou clavier ?

La guitare est l'instrument qui m'a sauvé de la solitude à l'adolescence.

## Compositrice ou musicienne ?

Je suis incapable de distinguer les deux dans mon esprit. J'aime et je suis les deux en même temps.

## Mélodie ou rythme ?

Le rythme !

## Silence ou bruit ?

Le silence. J'étais récemment dans les montagnes et je me promenais tous les jours vers l'un des lacs s'y trouvant, c'était d'un calme absolu. Je ne pense pas avoir connu un tel silence depuis des années, la pure paix.

## Seule ou avec un groupe ?

J'ai mes syndromes prémenstruels en ce moment, je vais donc dire seule. Là, je ne peux pas gérer les choses en groupe, ah ah.

## Une semaine dans un studio ou un mois en tournée ?

D'un point de vue financier ? Je plaisante... Je vais dire une semaine à enregistrer en studio.

## Streaming ou vinyle ?

Euh... streaming. Je n'ai absolument rien contre le vinyle, je trouve l'objet magnifique, mais le streaming est omniprésent dans ma vie.

## White creatures or I am my mother ?

Les deux, voyons !

## Écrire en anglais ou en Suisse allemand ?

En anglais.

## Chanter en anglais ou en Suisse allemand ?

Les deux.

## Zurich Openair ou Montreux Jazz Festival ?

Montreux Jazz Festival ! J'ai joué un concert là-bas avec le lac dans notre dos, c'était magnifique.

## Bon Iver ou Ben Howard ?

Ben Howard avait une grande influence musicale sur moi quand j'ai appris à jouer de la gratte alors que j'étais ado. Donc Ben Howard, sans hésiter.

## Ville ou campagne ?

La campagne car trop souvent les villes, ces fourmilières géantes, me stimulent trop.

## Jour ou nuit ?

J'essaie de me lever plus tôt ces jours-ci, mais c'est difficile ! Je préfère écrire le soir et la nuit, car le monde qui m'entoure s'endort enfin et se calme. Mais j'apprends à apprécier les petits matins et mon objectif est de vivre ma vie davantage en fonction de la lumière du jour.

## Chat ou chien ?

Chien.

## Peinture ou photographie ?

Même si je n'ai aucun talent dans les deux, je dirais que la peinture serait pour moi un moyen plus facile de me détendre que la photographie.

## Merci à Janine Cathrein et Andreas Ryser.

■ Ted

Photo : Paul Maerki

# HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Hola Guillaume Circus ! Ça roule ? Bien remis de tes émotions de notre génial 25ème anniversaire ? Il faut dire qu'avec les copains du zine aux grandes oreilles, on a mis le paquet. Et du côté de notre «bébé», la collaboration avec Sieur Guillaume Gwarddeath s'est avérée encore plus chouette que je ne l'aurais escompté. Et puis, deux découvertes pour le prix d'une, ça ne se refuse pas ! Bref, encore bravo à tout le monde, et à toi en particulier. L'autocongratulation, c'est pas trop ton truc mais j'insiste : bravo et merci de faire vivre le zine (et notre rubrique tout particulièrement) de tes fines analyses et des judicieux tuyaux.

Je ne sais pas pour toi, mais quand un numéro du W-Fenec sort (et qui plus est pour les numéros spéciaux comme le 47, le 50 ou le 54), j'ai toujours du mal à me remettre dans le bain. Je prends du temps à évacuer ce trop plein d'émotions et même si je continue d'écouter des disques qui seront décortiqués dans l'édition à venir, j'ai du mal à me remettre à l'écriture. Du coup, démarrer par la rubrique HuGui(Gui)

les bons tuyaux, c'est parfait pour relancer la machine, d'autant plus que je sais que tu auras une oreille attentive à ma suggestion du moment. Et ça, c'est valorisant. Cette longue introduction en guise de billet d'humeur est désormais terminée. Place à mon tuyau qui ne te laissera pas indifférent.

Mon tuyau s'appelle **Bottlekids**. Et avant de t'en dire plus, j'éprouve le besoin de contextualiser le propos. Car depuis le début de notre aventure, chaque tuyau a une histoire. Qu'il façonne ma culture musicale ou qu'il marque mes esprits à tout jamais, rien n'est jamais dû au hasard ou presque. Le 22 octobre, comme tous nos assidus lecteurs le savent (enfin, ceux qui ont lu le mag 53), j'ai passé la journée au Rock Your Brain Fest de Sélestat avec une affiche d'enfer : The Rebel Assholes, Doghouse Rose, Svinkels, Arno Futur, Slaughter and the Dogs et les Burning Heads. Mes chers Burning Heads avec qui j'ai fait le trajet depuis Nancy aussi bien pour l'aller que pour le retour. Que demander de plus ? L'aller s'est parfaitement





déroulé, et le retour s'est avéré riche en enseignements. Entre deux gorgées de Perrier pour Jbé, deux imitations avec les doigts de gangs américains par Thomas et deux blagues de Phil [attention, une fausse information s'est glissée dans le début de phrase, sauras-tu la retrouver ?], voilà que ce petit filou de Fra va entrer en action. Confortablement installé dans le van, il va lancer une provocation pour bien aiguïser mon attention : alors que Thomas vient de me refiler un sticker de Go Public! [je te rappelle que nous sommes en novembre], Fra me demande ce que je pense de l'album qui ne sortira que dans quelques semaines. Et après lui avoir répondu que je n'avais entendu qu'un ou deux singles mis à disposition sur la toile, il me répond avec le flegme dont il a le secret : « Ah ? Tu n'es pas de la short list ? ». Euh, attends, il me chauffe là ! N'empêche que je ne l'attendais pas celle-là ! Et bien non, je n'ai pas eu, à cet instant, le privilège d'écouter ce génial premier album du nouveau groupe de Salim Sixpack et consorts. Je balbutie quelques mots, et je serre les dents avec pour prochain objectif d'écouter ce disque dans les meilleurs délais. Ce qui sera chose faite la semaine suivante, après que Hugo m'ait remis un CD-R lors du passage de Lion's Law à Montpellier. Puis, alors que le van avale les kilomètres dans la nuit noire, on discute de nos derniers coups de cœurs musicaux. Et voilà que notre homme me sort deux noms : Bottlekids et un autre. L'autre, il est possible que je t'en reparle un jour. Mais c'est sur Bottlekids qu'il convient



de se concentrer. Je rentre le nom dans mon appli musicale, en me promettant d'envoyer tout ça prochainement dans mes écouteurs.

Je pense donc me souvenir de ce trajet retour très longtemps. D'une part, car j'ai été « mouché » par le chanteur des Burning [ça doit être une habitude chez eux !], mais aussi et surtout parce que je me suis fait refiler un tuyau de première. Un truc en or massif, aussi lourd que brillant. Déjà, Thomas, en 2018 et à l'heure de nous rendre au Hellfest, m'avait refilé un tuyau béton en ces charmantes personnes que sont Sharp Shock. Fra, en 2022, aura également réussi à me séduire avec Bottlekids, groupe que j'écoute autant que je peux ! Et dont je ne me lasserai jamais. Et comment s'en lasser, tellement ce groupe correspond en tout point à ce que j'aime : du punk rock/punk hardcore joué à fond la caisse, une voix carrément cool, une prod gigantesque, une basse/batterie ultra solide et des morceaux où rien n'est à jeter. Le seul défaut qui m'est venu à l'esprit lors des premières écoutes en boucle est que je ne verrai peut-être probablement jamais on stage ce groupe ricain [parce que ça sonne comme un groupe ricain]. Mais comme ce sont des Gallois et que les Burning Heads aimeraient bien monter une tournée avec eux, il n'y a donc plus aucun défaut. Et quand je dis aucun, j'ai beau chercher, je ne trouve pas. Je me suis focus sur Zilch!, le dernier EP en date [6 titres, 16 minutes !] que je te recommande vivement. J'aime tellement ce disque que lorsque je t'ai



demandé si tu connaissais ce band (élément indispensable au bon déroulement de cette rubrique), j'ai été soulagé de t'entendre répondre par la négative. Car j'ai fondé beaucoup d'espoir sur ce tuyau. Et je suis persuadé que tu ne me contrediras pas !

Tu penses bien que je suis allé fouiner sur la toile pour trouver quelques infos et quelques points de chute de skeuds en Europe. Pour la biographie, je n'ai pas grand-chose à part que ça vient de Chepstow au Pays de Galles et qu'ils sont trois. Et qu'ils font des clips funs aussi («Nowt»). Le groupe a à son actif deux EPs (Zilch! donc, et Bottlekids qui est paru en 2019). C'est fun, c'est fast et c'est fat à la fois. C'est bruyant, c'est mélodique et c'est aussi et surtout irrésistible. Et putain, ça joue bien ! Le premier truc qui m'est instinctivement venu à l'esprit, c'est Pears. Tu vois ce groupe (ricain pour le coup) un peu fufufu et clairement puissant ? Bah voilà, on est dans ce ton-là ! Pour remonter aux influences d'origine, on peut gratter du côté des Descendents, Dag Nasty et Propagandhi. Tu vois un peu ce merdier, quoi. Ce disque défonce de la première à la dernière note, et même si la production de Romesh Dodangoda (producteur notamment

de Motörhead et Funeral For A Friend) n'est pas étrangère à la réussite de ce skeud, ce groupe a un sacré talent. J'aime tout dans ce disque : l'artwork, la zik et tout ce qu'il véhicule (en planche à roulettes). Le premier EP est super bien aussi, mais Zilch! me coupe le souffle à chaque écoute, à défaut de me casser les oreilles ! Bottlekids, JE T'AIME, tout simplement. Et mon cher Fra, à jamais tu auras toute mon estime pour cette découverte qui vaut des points. Et tu auras une statue à ta gloire si tu fais venir ce groupe dans l'Hexagone.

Ah, oui ! Tu dois te demander si j'ai réussi à choper un skeud sans passer par le Royaume Uni. Bien entendu ! Le groupe est signé chez SBÄM (Autriche) et j'ai profité des soldes du label en décembre dernier pour choper un skeud (enfin, plusieurs, mais chuuuuut, ne le répète pas à qui tu sais). Tu sais ce qu'il te reste à faire ! Et quand tu auras réussi à te défaire de ce groupe dont tu vas vite devenir accro, je compte sur toi pour me livrer ton tuyau tout beau tout chaud.

Hello très cher Gui de Champi ! Je ne sais pas si ça roule mais ça marche, ouais. Enfin, ça bat le pavé (à défaut d'en lancer) pour protester et essayer de préserver nos conquies sociaux, de

plus en plus malmenés. Parce que je ne suis pas sûr de vouloir, et surtout ni même pouvoir rouler ma bosse (ou rouler tout court en bon prof de gym que je suis) jusqu'à 64-65-70 ans... Si on ne les arrête pas, ces ordures n'ont aucune limite, ni considération pour ceux qui ramassent les leurs. La France est soi-disant un pays de fainéants et fonctionnaires payés à rien foutre mais quelques jours de grève et c'est la chienlit, la bourgeoisie chouine... Faudrait savoir ! Bref, ça m'a pas mal occupé ces 49,3 derniers jours... et mis en retard pour mes articles du W-Fenec. Ahaha, qui l'eût cru ! Je te rassure donc, il n'y a pas que toi qui n'arrives pas à enchaîner après la sortie d'un mag mais je ne suis pas certain d'être un bon exemple.

T'as remis le pied à l'étrier avec ce très bon tuyau (oui, je divulgâche d'entrée !), de mon côté la priorité c'était l'interview Zoom de Samiam, qu'on retrouve dans le Mag #55. Je peux enfin leur consacrer plusieurs pages, après les avoir mentionnés vaguement mais régulièrement, notamment dans cette rubrique. Bon, j'ai ainsi découvert que tu n'étais pas trop client de leur zik et c'est ce qui nous a valu la première chronique mitigée du fanzine HuGui(Gui). Par Jeff de Up The Zines !, qui depuis 22 numéros (respect !), ne parle que de fanzines, avec interviews de fanzineux et chroniques de fanzines. Je partage son indignation concernant ton manque de goût pour les Californiens, ainsi que quelques remarques, quand d'autres me semblent moins justifiées, mais c'est le jeu de la critique.

Ça, c'était pour le préambule, passons maintenant à Bottlekids, ton tuyau. Mon point de vue sur ces garnements gallois n'est lui, pas mitigé pour un sou et pour cause, j'ai utilisé toutes mes écoutes Bandcamp possibles de l'excellent EP Zilch! à l'heure où j'écris ces lignes. Finito, basta, niet... faut payer maintenant. C'est dire s'il a tourné ! N'ayant toujours pas cédé aux sirènes des sites de streaming, qui rémunèrent davantage les îles Caïmans et actionnaires que les artistes, j'ai dû ruser et user de moyens détournés pour pouvoir m'envoyer à nouveau ces 6 bombes power punk mélo. Elles font mouche à chaque fois (et sont bien plus plaisantes que les grenades de désencerclement ou de gaz lacrymo) et ça sera encore

le cas, je pense, quand je les lancerai dans une semaine, un mois, un an. Bien vu mon pote et merci Fra ! «Already dead» qui ouvre l'EP est ultra catchy (quelle machine ce batteur !) et me met direct dans un bon mood. J'aime aussi beaucoup «Peachy», qui enchaîne derrière sur des bases bien intenses également, puis ça se détend quelque peu (enfin façon de parler), tout en gardant un fort penchant mélodique et tubesque, jusqu'au final somptueux, «Sick», avec son riff efficace et ses wow-oh-oh qui vont bien. Pour moi, le seul défaut de ce disque est sa durée, mais il suffit de le passer deux fois (ou plus) et le tour est joué. Je n'écoute plus trop de skate punk, alors que ce style a occupé une grosse partie de ma vie et squatte encore allégrement les étagères de ma discothèque mais ces Gallois sont des dignes héritiers de toute la vague mélodique qui est arrivée (entre autres de Californie) dans les années 90. Leur premier et précédent EP de 2019 m'a par contre moins convaincu (un peu trop quelconque) mais je suis bien curieux de les voir en concert (avec les Burning Heads, ce serait top) et de suivre leur évolution, tant ce Zilch! est parfait de bout en bout.

Je connais un peu Pears, groupe ricain que tu rapproches de Bottlekids, les ayant notamment vus plusieurs fois en live (avec un chanteur rouquin toujours survolté, habité), dont deux dates en Espagne avec... tatatin... Samiam ! Ouais, je suis en mode monomaniaque, ahaha ! De mon côté, c'est à Consumed (groupe anglais, eux aussi chez Fat Wreck Chords fin 90's) que j'ai pensé, à la première écoute de Zilch!. Si ce groupe de seconde ligue n'était pas passé sous tes radars, tu peux te jeter sur l'album, Hit for six. Tu y trouveras la même puissance et fraîcheur que Bottlekids. En tout cas bien joué, sois certain que c'est du tuyau qui va tourner !

Pour le mien, j'hésitais entre deux (et j'en ai encore suffisamment en stock pour noircir les pages d'un fanzine HuGui(Gui) Saison 3), qui avaient chacun un lien logique avec le précédent mag. J'ai finalement opté pour **Mixtapes**, groupe pop/punk-rock bubble-gum de l'Ohio, que j'ai vu au Fest en 2010 et 2011. C'est mon pote Matt Showman, qui a été mon Tuyau d'Or de 1993 (quand on s'est retrouvés dans la



même classe au collège) à 2011 (quand cette saleté de crabe l'a emporté), qui avait passé un de leurs titres en février 2010, dans l'émission de radio *Joining The Circus* qu'on animait ensemble. Je ne sais plus comment il les avait découverts mais j'ai été conquis d'emblée par ce «Nothing can kill the grimace», qui s'appelle à d'autres occasions «Cassettes». Va savoir pourquoi... En plus d'avoir un nom de groupe très original (tape Mixtapes dans ton moteur de recherche préféré), le début de leur discographie (2010-2011) c'est un peu le bordel. Il y a moult EPs, un album *Maps* sorti en CD avec au début les 4 titres de l'EP *Thought about growing up*, et ce même album, qui ressort en LP l'année suivante sous le titre *Maps & compagnions*, sans l'EP précédent en question mais dont la face B comprend des morceaux inédits et des versions électriques de morceaux acoustiques de la face A... Tu comprends ? Si la réponse est non, c'est normal, ahaha !

Qu'est ce que j'ai tant aimé dans Mixtapes, qui ressemble pourtant à 100 autres groupes du même genre ? Une certaine spontanéité et simplicité (les morceaux font en moyenne 2 min), l'alternance des chants féminin et masculin que se partagent Maura et Ryan les deux guitaristes, l'aspect sucré et Blink-bubble-gum que je mentionnais, la propension à aligner les tubes et l'humour et second degré dont iels peuvent faire part, dans leurs clips, paroles et même titres de chansons : «The real Hotel



California», «The new ride the lightning»... Comme je ne voudrais pas que tu fasses une indigestion de sucre, allant jusqu'à l'écœurement, en ingurgitant trop vite les 80 chansons composées par le groupe durant ses 4 années d'existence (2010-2014), tu peux te contenter de ce premier album, *Maps* et des tubes que sont «Morning sex & AM radio» (tout un programme !), «Sprinkles», «Maps», «Cassettes (n.c.k.t.g)», «Moonglow». Après, mon disque préféré de Mixtapes c'est le split 45t avec *Direct Hit!* (en itw dans le *Mag 52*), dont le principe était le suivant : chaque groupe compose un morceau, envoie la démo à l'autre, puis enregistre les deux chansons (tu trouveras un split clip vidéo assez fun sur YT). J'ai donc acheté ce vinyle lors du concert de Mixtapes à Gainesville, dans une édition limitée spéciale *Fest 9* à 50 exemplaires (!) et à l'époque je ne connaissais pas encore *Direct Hit!*. Quand je suis rentré et ai écouté la trentaine de disques que j'avais achetés en Floride, j'ai pas fait attention tout de suite que c'était deux groupes différents, pour deux même chansons sur chaque face mais les versions de «I was a teenage poltergeist» et «Werewolf shame» de l'un et l'autre défoncent ! Le concert dans un petit bar, devant une cinquantaine de personnes était bien fun, avec pas mal d'échanges et de vannes avec le public. Beaucoup de morceaux débutaient par des refrains de classiques de Weezer, Blink-182, j'ai souvenir du «Two princes» de Spin Doctors aussi... Bref, une ambiance très bon enfant, un peu à

l'arrache, qui tranchait pas mal avec celle de l'année suivante. Je les ai revus au Fest 10 dans une salle sold out de 4-500 personnes, et fort de l'expérience de la centaine de dates qu'ils avaient faites entre temps, profitant d'un petit buzz mérité et parce que toutes les raisons sont bonnes pour s'échapper de l'Ohio, c'était bien plus carré. Même si question fun, on n'était pas en reste avec le bassiste et sa magnifique chemise à fleurs qui sautait partout, Ryan et Maura toujours très complices et proches du public, ce dernier scandant à cœur joie et bières en l'air les hymnes de Mixtapes qu'il connaissait sur le bout des lèvres. Par la suite, le groupe a stoppé un peu sa frénésie de sorties discographiques, se contentant d'un album en 2012 (Even on the worst nights) et en 2013 (Ordinary silence), pour sortir en 2015 These are us, une compilation digitale posthume de 23 B-sides, raretés, reprises, inédits... T'as donc largement de quoi faire des mixtapes de Mixtapes si ce tuyau te plaît. Désolé, en revanche, de ne te proposer dernièrement que des groupes qui ont splitté, j'essaierai d'en choisir un encore en activité

pour le prochain

Étant très client du charme et de la voix de Maura Weaver, j'ai un peu suivi ce qu'elle a fait ensuite (les groupes Boys ou Ogikubo Station avec Mike Park, musicien/chanteur et boss du célèbre label Asian Man Records) mais je n'ai pas retrouvé la même fraîcheur que dans Mixtapes. À part sa géniale participation au tube «Heart shaped guitar» des Masked Intruder (pop-punk délinquante juvénile ramonesque sur Fat Wreck Chords). Cœur avec les doigts pour ce morceau ! N'oublie pas de bien te laver les dents après ce tuyau et donne m'en des nouvelles. À très vite !

Joli préambule mon bon Guillaume Circus. C'est la merde partout, tout le temps. Et je vois que si tu arrives à esquiver les coups de bâton des gens en képi, tu n'as pas pu échapper au bon tuyau de Gui de Champi. Je savais que Bottlekids te ferait de l'effet, mais pas à ce point ! Il faut que je me fasse une raison, tu n'es pas en sucre, même si tu as un fort penchant pour les groupes aux sonorités acidulées. Et si



le groupe vient jouer par chez nous avec nos flamboyants Burning Heads, je prends l'engagement devant nos lecteurs que nous irons les voir ENSEMBLE ! Compris ?

En attendant, merci pour ton tuyau dont tu parles, encore une fois, avec passion. On pourra toujours nous reprocher tout ce qu'on veut, mais sans passion commune, cette rubrique n'aurait à mon sens que peu d'intérêt. Et comme je préfère me concentrer sur ce que j'aime plutôt sur ce qui pourrait me rendre un peu chafouin, je vais me faire un plaisir de partager ton engouement pour Mixtapes, même si j'en parlerai certainement moins bien que toi, car de nous deux, il est certain que c'est toi qui es le plus accroché à ce band américain (et généralement à ce style funny/bubblegum). C'est normal tu me diras, tu as «ton» histoire avec ce groupe. On ne le répètera jamais assez, c'est important d'avoir des histoires avec «ses» groupes. L'emploi du possessif est clairement assumé, je te rassure. Regarde, et j'ai certainement dû évoquer la chose dans un précédent échange, j'ai un souvenir précis du moment où j'ai écouté/découvert/disséqué les œuvres majeures de ma rockothèque. Le jour où j'ai acheté le Black Album de Metallica ? Fastoche. Un mercredi. Je me suis fait tirer ma casquette Jordan une heure après dans un centre commercial. La discographie d'Iron Maiden ? Ouais, un samedi, avant la fermeture d'un Cultura. Ma découverte des Burning Heads ? Sur une compilation allemande achetée à la Parenthèse à la fin des années 90. Bref, tu captes le truc ? Je profite donc de cet aparté pour rendre hommage à ma façon à Matt Showman qui, j'en suis persuadé, serait fier de cette rubrique. Plus que des résultats actuels de l'AJA, mais ça, c'est une autre histoire !

J'ai donc enchaîné les écoutes de la discographie, un peu bordélique je l'avoue. Tellement que mon lecteur de stream est également un peu paumé dans les références des skeuds. Mais c'est pas grave, tes fichiers numériques ont sauvé le game. Tu le sais (même si tu ne l'as pas écrit) : Mixtapes n'a pas inventé la poudre, tout en voulant bien reconnaître que ce groupe aura contribué à faire avancer (à sa façon et avec ses moyens) le schmilblick... et à rendre heureux des gens comme nous ! Car c'est bien connu, la musique rend heureux non

? J'ai suivi tes recommandations à la lettre, et même si le split avec Direct Hit! est divertissant par l'originalité de son concept, j'ai vraiment accroché à Ordinary silence, le dernier LP du groupe paru en 2013 avant sa mise en sommeil. Je trouve ce disque moins foufou et plus compact que les précédentes prods, avec des tubes en or massif («Happy and poor», «You look like springtime», «C.C.S. «). Question de goût, toujours la même histoire. J'ai une nette préférence pour leur accointance avec Weezer plutôt que leur délire à la Blink machin truc. Et c'est clairement la voix de Maura qui fait la différence et qui surclasse le groupe au milieu des dizaines/centaines de groupes du même genre. Je ne vais pas en dire d'avantage car d'une part, tout le monde aura compris dans quoi il risque de s'aventurer s'il a la bonne idée d'aller écouter tout ça et d'autre part, je vais de ce pas me relancer une lecture (et peut être une autre) en toute décontraction et loin de mon clavier qui a ressenti ces derniers jours le stress de bouclage du #55. Un comble, tu ne trouves pas ? En tout cas, bonne pioche pour avoir déterrer ce bon tuyau mon p'tit gars. J'ai déjà commencé à fouiner pour garder une trace physique de Mixtapes (je te rappelle que Victoria est en âge de lire, mais elle n'a pas encore toutes les subtilités pour comprendre les phrases détournées, si tu vois ce que je veux dire) et même s'il va encore falloir aller taper du côté du Grand Capital, je devrais pouvoir m'en sortir. Mais pour le prochain, si tu peux effectivement faire en sorte de me sortir du chapeau un groupe vivant, je t'en serais fort reconnaissant. Après, si c'est le deuxième album de Wet Leg de ou le dernier Samiam, ne te prive pas d'exhumer un cadavre (private joke, détendez-vous les gars !!!!!). Sinon, moi aussi je lis des zines et Gui de Champi, c'est avec un «i». Bisou.

■ Gui, Gui

PS : Si la version papier du fanzine HuGui(Gui) t'intéresse, un p'tit mail à l'un des experts en tuyaux et y aura moyen de moyenner. [guidechampi@w-fenec.org](mailto:guidechampi@w-fenec.org) [guillaumecircus@hotmail.fr](mailto:guillaumecircus@hotmail.fr)

Gui de Champi & Guillaume Circus présentent

# HuGui(Gui)

*les bons tuyaux*



**SAISON 1 (2021-2022)**



## DANS L'OMBRE : ERIC

JE CROISE ÉRIC DEPUIS PLUS DE 20 ANS DANS LES CONCERTS À ÉPINAL ET MÊME AILLEURS. ET SANS LE SAVOIR, J'AI ASSISTÉ À UNE MULTITUDE DE SHOWS QU'IL A ORGANISÉ AVEC SON ASSOCIATION ROCK-EPINE QUI A FAIT VENIR DU BEAU MONDE DANS LA CITÉ DE L'IMAGE. AUJOURD'HUI SALARIÉ DE LA SOURIS VERTE, ÉRIC EST UN «PERSONNAGE» DE LA SCÈNE, ET MÊME DE LA VILLE/DU DÉPARTEMENT/DE LA RÉGION.

### Quelle est ta formation ?

Je n'ai pas à proprement parler de formations liées aux Musiques Actuelles, j'ai simplement un BPJEPS que j'ai obtenu en 2006, j'ai d'autres diplômes qui n'ont aucun rapport avec mon activité actuelle.

### Quel est ton métier ?

Couteau suisse : en fait, à mon arrivée à la Souris Verte (il y a 10 ans maintenant), j'ai occupé pas mal de postes, notamment régisseur studio, responsable des pratiques amateurs et le service au bar. Par la suite, au départ du responsable Musiques Actuelles,

ma fiche de poste à changé pour les missions suivantes : membre du comité de programmation, responsable des pratiques amateurs, responsable des accompagnements, j'avais à charge également la prévention des risques auditifs. Et aujourd'hui, ces missions sont affectées à d'autres personnes. Je suis sur les accompagnements, le pôle pratique amateur et la vidéo.

### **Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?**

J'ai commencé par aller voir pas mal de concerts et c'est ce qui a déclenché ce goût prononcé pour ce domaine. Je ne suis pas musicien mais en 1986, j'ai acheté un commerce avec ma compagne, qui est devenu le bar «Les Thénardières» dans lequel nous avons commencé à faire une programmation régulière de concerts avec des groupes locaux. Puis avec le concours de l'association Trace Rock/Nancy, (à l'époque) les groupes régionaux et nationaux se sont succédés et ont fait la réputation du lieu. En 1991, on a quitté Zainvillers/Vagney (lieu où était situé le bar) pour revenir à Épinal. Nous avons créé l'association Rock-Epine et de 1991 à 2017 nous avons organisé des concerts dans la Halle de Chasse du Parc des Expositions, aujourd'hui devenu Décathlon. En 2017 l'association s'est arrêtée. Parallèlement à l'activité associative en tant que bénévole, je travaillais comme employé intérimaire.

En 2002, la ville d'Épinal m'a proposé un emploi dans un service éducatif de prévention spécialisée au sein de l'association Jeunesse et Cultures. Ma mission consistait à sensibiliser les jeunes, issus des différents quartiers d'habitats sociaux, à avoir une activité liée à la pratique musicale. Cela dans le but d'en faire les futurs utilisateurs de la future SMAC. Pendant 13 années, j'ai œuvré dans le domaine du rap et découvert les codes de cette jeunesse souvent stigmatisée et incomprise. Avec ces jeunes, nous avons créé un studio d'enregistrement, enregistré des albums, fait des clips, organisé des soirées, fait des échanges dans le cadre de programmes Européens, etc. En 2013, j'ai quitté l'association Jeunesse et Cultures pour la Souris Verte.

### **Ça rapporte ?**

Je ne me plains pas, aujourd'hui, j'ai un salaire fixe qui me permet de vivre. Je dis ça parce que mon premier CDI a été signé en 2019, à l'âge de 60 ans. Lol

### **Comment es-tu entré dans le monde du rock ?**

Par accident, avec ma compagne on cherchait une machine à laver sur le flash 88 et on a vu une annonce : «Vend bar à Zainvillers». Sans motivation de départ mais plutôt par curiosité, on a appelé pour avoir les infos et nous sommes allés visiter le lieu et discuter avec la propriétaire et c'est comme ça que nous avons acheté ce bar. Ce qui nous a amené à l'organisation de concerts...

### **Une anecdote sympa à nous raconter ?**

Les VRP ont dormi à la maison à l'occasion d'une date avec Trace Rock. Ma fille avait 5 ans à l'époque et elle a mis une peluche dans la valise de Nery le chanteur. Le groupe a été touché par ce petit geste et pour la remercier à leur façon, ils lui ont dédié l'album Remords et tristes pets, au dos c'est écrit «à Charlotte». Ceci dit, il y a tellement d'anecdotes que ça pourrait faire l'objet d'un bouquin...

### **Ton coup de cœur musical du moment ?**

Alors avec le temps, j'ai appris à m'ouvrir à toutes les esthétiques sans restriction, du coup Moscow Death Brigade, Dubioza Kolektiv, et beaucoup de vieux groupes, les inconditionnels pour moi : Can, Uriah Heep, Zappa...

### **Es-tu accro au web ?**

Oui carrément, de par mon activité professionnelle et par curiosité.

### **À part le rock, tu as d'autres passions ?**

La vidéo, les disques vinyles, travailler le bois.

### **Tu t'imagines dans 15 ans ?**

Après 37 ans d'activisme, je n'imagine pas encore ce que je ferai et serai dans 15 ans. Aujourd'hui, je flirte avec les 64 printemps, je pense prendre ma retraite en 2026 et ensuite, je ne sais pas ce que me réserve l'avenir...

■ Gui de Champi



## ALINE FAN DE PEARL JAM

Vendredi 20 novembre 2020, 21h.

Comme tous les vendredis soirs de cette 2e phase de confinement, je me connecte à la visio de la Pearl Jamily France :

- Bonsoir, je m'appelle Aline et je suis fan de Pearl Jam.

- Bonsoir Aline ! répondent en cœur les Jami-liens présents ce soir-là.

C'est vrai que ça ressemble à une réunion pour personnes accros... mais heureusement cette dépendance est joyeuse et sans effets secondaires dangereux !

Oui, je suis fan de Pearl Jam (PJ), mais je fais partie des «fans en carton» comme on s'appelle parfois, entre fans beaucoup moins collectionneurs que certains. En effet, parmi les fans de PJ, il y a ceux qui possèdent des centaines de bootlegs et tous les vinyles, ou encore des dizaines de T-shirts, autocollants ou autres produits du merch. Il y a ceux

qui ont vu PJ en concert des dizaines voire des centaines de fois. Il y a aussi ceux qui ont gravé à jamais leur amour pour PJ sur leur peau. Et puis, il y a ceux qui débarquent comme moi, qui n'ont rien de tout ça, mais qui sont animés de la même passion !

Comme de nombreux fans de Pearl Jam, j'ai découvert ce groupe en 1991 lors de la sortie de leur 1er album Ten. J'ai tout de suite accroché, touchée au cœur par la voix baryton et les lyrics éternelles et touchantes d'Eddie Vedder, par les riffs accrocheurs de Mike McCready, par l'incroyable rythmique de Stone Gossard et par le très beau groove du duo Jeff Ament-Dave Krusen. Jusqu'en 1996, je les suis et me délecte de chacun des 4 albums sortis. Je n'ai malheureusement pas la chance de les voir lors de leurs passages en France en 1992 et 1996. Et puis, pour une raison que je ne m'explique toujours pas, j'arrête complètement de les écouter. En fait, j'arrête complètement d'écouter du rock alors que je n'écoutais que ça depuis des années...

Plus de 20 ans après, en 2018, je tombe sur Vitalogy en faisant un peu de rangement dans mes CDs. C'est mon album préféré de PJ. Quelques souvenirs remontent à la surface et je réécoute l'album. Et là, bam ! Je me prends une énorme claque. Pendant des mois, je n'écoute que ça : dans ma voiture, au boulot, à la maison... une vraie obsession. Celle-ci me pousse même à reprendre la musique, je me mets à la batterie. Et puis, je n'ai qu'une envie, les voir en live ! En faisant des recherches, je tombe sur une pétition pour demander au groupe de revenir faire des concerts en France. En effet, leur dernier passage dans l'Hexagone date de 2012. Cette pétition a été lancée par quelques irréductibles fans qui n'ont pas baissé les bras. Je signe... on sait jamais !

En 2019, grande nouvelle : Pearl Jam va sortir un nouvel album et sa tournée européenne passera par Paris lors du festival du Lollapalooza ! Je prends illico ma place pour Paris, je participe au tirage au sort réservé aux fans pour avoir accès aux places dans les fosses 10Club : j'obtiens 2 places pour Amsterdam ! J'en prends aussi une pour le lendemain car ces 2 concerts aux Pays-Bas

clôtureront la tournée européenne et sont réputés pour être inoubliables. Je n'arrive pas à croire que je verrai 3 fois Pearl Jam en 2020 ! Mes amis ne comprennent pas, « Mais pourquoi les voir 3 fois ? Tu sais que tu vas voir 3 fois le même concert, hein ?! ». Eh ben non justement ! Car l'une des particularités qui font de PJ un groupe unique, c'est que depuis plus de 30 ans que le groupe tourne, ils n'ont jamais fait deux fois le même concert. La setlist change tous les soirs, en fonction de l'humeur d'Eddie et des musiciens... Chaque show est différent, chaque soir est une nouvelle expérience ! Et ça, ça rend complètement addict car tu ne sais jamais quels titres tu vas vivre en live le soir de ton concert !

Mais c'était trop beau pour être vrai... Une pandémie mondiale vient gâcher la fête. Nous voilà confinés. Je passe alors pas mal de temps à regarder des concerts de PJ sur YouTube et à écouter les bootlegs que m'envoie Dante, un fan mexicain que j'ai rencontré sur la page officielle des fans de PJ. On va passer le confinement à échanger, c'est un vrai passionné ! On devient amis malgré les milliers de kms qui nous séparent. Et puis,



au hasard de mes recherches sur Internet, je découvre la page Facebook de la Pearl Family France (PJF). Elle a été créée dans la foulée de la pétition que j'avais signée quelques mois auparavant mais j'étais passée à côté. Je débarque donc sur cette page fin octobre 2020 et je ne pouvais pas imaginer comme cela allait changer ma vie...

Il faudrait un article entier pour parler de la Pearl Family France tellement ce groupe est incroyable ! Alors pour résumer, je peux dire que c'est comme une famille : on est bienveillants, on partage des vidéos rares ou coups de cœur en attendant le retour de Pearl Jam en France, on rigole pas mal aussi. La règle d'or est « Don't be an asshole ! » comme le dit si bien Eddie. Si tu ne respectes pas cette règle, tu es viré direct et le videur ne rigole pas avec ça ! Et puis, on se bouge pour que PJ n'oublie pas la France : on réussit même à reprendre un de leurs titres avec Dave Abbruzzese, batteur mythique de 1991 à 1994, qui accepte de faire la partie batterie avec nous. Bref, grâce aux lives du jeudi et aux visios du vendredi, impossible de déprimer pendant le confinement !

Après 2 reports, vient enfin le moment tant attendu : la tournée européenne de Pearl Jam aura bien lieu en 2022 ! Et finalement, au gré des rencontres dans la Family, ce n'est plus 3 mais 5 concerts auxquels je participerai ! Je suis très fébrile quand arrive ma 1ère date à Zurich en juin : je n'arrive pas à croire que mon rêve va enfin devenir réalité ! Je me retrouve dans la fosse 10Club, au 2ème rang. La fosse 10Club, c'est quelque chose quand même... On discute entre fans, on partage des souvenirs de concerts (bon, moi je suis une fan en carton alors j'écoute et je bois les paroles des fans aguerris), on distribue les goodies PJF qu'on a fabriqués pour la tournée, on fait des paris sur l'opener du concert. Bref, on passe un super moment de partage et on rencontre des gens qu'on a parfois l'impression de connaître depuis toujours. Quand Eddie, Mike, Stone, Jeff, Matt et Boom arrivent sur scène, j'ai l'impression d'une apparition irréaliste... et l'opener est celui dont je rêve depuis des mois : «Release» ! Je fonds en larmes. Les Familiens m'avaient prévenu : «C'est ton 1er concert de PJ ? Tu n'es pas prête ... ». En effet, je ne m'attendais pas à une telle générosité

sur scène, et tout particulièrement d'Eddie et Mike, et à une telle ferveur dans la fosse. Tous les titres sont repris par les fans les uns après les autres... c'est la grand-messe quoi ! Je pleure, je ris, je hurle, je saute partout, baignée dans l'euphorie de cette fosse au diapason de mes émotions, c'est dingue ! À la fin du concert, avec les Familiens Damien et Martial qui sont avec moi, on lance sur la scène les badges PJF : Mike et Eddie les ramassent, c'est la cerise sur le gâteau !

Après Zurich, suivront Londres, Paris et Amsterdam. À chaque fois, des émotions très fortes, grâce à la générosité du groupe sur scène et aux partages et rencontres avec les fans venus d'un peu partout. Paris sera très spécial : la PJF organise la pré-party pour les fans venus au Lollapalooza. Il y aura notamment un incroyable concert de No Code No Name, le groupe Tribute de Pearl Jam dont les musiciens font partie de la PJF. Et le jour du concert, Eddie nous fera le magnifique cadeau de dédicacer «Alive» à notre ami Jamilien Thierry, qui ne peut être avec nous car il se bat depuis des mois contre un cancer. C'est un moment incroyablement émouvant pour nous tous, qui apportera une joie immense à notre pote resté à l'hôpital. En effet, Pearl Jam, malgré son succès, a toujours gardé un lien très fort avec ses fans, et profite de chaque concert pour dédicacer un des titres à la demande de ceux-ci. Ceci explique aussi notre ferveur en concert. Je clôture la tournée avec un week-end mémorable à Amsterdam. Au lieu des 2 concerts prévus, Eddie ayant perdu sa voix après Paris et annulé 3 dates, il n'y en aura qu'un, mais quel concert ! Comme Eddie nous l'explique au début du show : «Je ne pouvais pas quitter l'Europe sans un dernier concert. Chaque show est différent et je peux vous garantir que celui-là va l'être !». En effet, ce live mi-acoustique/mi-électrique sera l'un des meilleurs concerts de Pearl Jam !

Ce que je retiens de cette tournée, c'est qu'être fan de PJ, ce n'est pas seulement vibrer passionnément grâce à la musique et aux paroles des chansons. C'est aussi se sentir appartenir à une grande et belle famille de fans bienveillants, qui partagent des valeurs portées par le groupe depuis plus de 30 ans : unité, partage, amour, écologie, sensibilisation aux problèmes sociétaux... À

chaque concert, quand on se rencontre, ça matche tout de suite, c'est fou. PJ a contribué à faire de nous des gens meilleurs et on leur rend bien !

Suite à la venue de Pearl Jam à Paris pour laquelle je me suis beaucoup investie, j'ai eu la joie de rejoindre les admins de la Pearl Family France. Je vis donc ma «fanitude» avec encore plus d'intensité, en participant à l'organisation d'événements pour nous retrouver et vivre ensemble notre passion. Ainsi, pour fêter les 5 ans de la Family, aura lieu cet été le 1er festival de «La Family

Part en Live !», qui sera l'occasion de faire vivre la légende du grunge grâce à une soirée inoubliable avec les groupes tribute des 4 plus emblématiques groupes du grunge né à Seattle dans les années 90 : Alice In Chains, Nirvana, Soundgarden et Pearl Jam. Rendez-vous cet été à côté du lac du Bourget en Savoie pour un moment de musique exceptionnel !!!

■ Aline  
FB/pearlfamilyfrance

POUR SES 5 ANS  
**PEARL FAMILY  
FRANCE**  
PRÉSENTE

FESTIVAL GRUNGE  
GRÉSY-SUR-AIX  
(SAVOIE - 73)



**SAMEDI 26 AOÛT 2023**

**LA FAMILY PART EN  
LIVE**

**ALICE IN CHAINS** (FACELIFT) **NIRVANA** (4EVERMIND)  
**SOUNDGARDEN** (ULTRAMEGA OK) **PEARL JAM** (NO CODE NO NAME)

← SCAN BILLETTERIE

PLUS DE 6 H DE CONCERTS  
POUR REVIVRE LE ROCK DES ANNÉES 90'

BUVETTE ET SNACK SUR PLACE  
CAMPING, HÔTEL À PROXIMITÉ



# W-FENEC MAGAZINE



**BAD RELIGION**

UNCOMMONMENFROMMARS - ARABROT - GOJIRA  
THE GREY - FLEAU - HOLY FAKE NEWS  
BEBLY - GAËLLE BUSWEL - FOREST IN BLOOD  
FOREST POOKY - MUR - JORGE BERNSTEIN

0621

## MAG 47 en version papier !

Exceptionnellement, on a imprimé les Mags #47 et #50.

Il nous reste quelques exemplaires du #47, il est dispo prix coûtant en «direct» (au hasard des concerts et des stands de merch') ou on peut te les envoyer (mais la Poste prend cher à savoir 6 euros).

Si tu veux le recevoir chez toi, contacte-nous et à [team@w-fenec.org](mailto:team@w-fenec.org) on s'arrange via Paypal.

Merci de ton soutien.



# W(ho's next)-FENECE

LETHVM

DEVIN TOWNSEND

POIL UEDA

ARCHI DEEP

BLACK TABOO

UNSWABBED

ALTIN GUN

DEATH VALLEY GIRLS

ORPHEUM BLACK

THE PSYCHOTIC MONKS

LODZ

MIRA CALLS

MASS HYSTERIA

...



0423

